U d'/of OTTAWA
39003010555679

Z 1C.28

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lajeunefilleetla00bert

LA JEUNE FILLE

ET

LA VIERGE CHRÉTIENNE

A L'ÉCOLE DES SAINTS

APPROBATION

Nous approuvons de tout cœur la huitième édition du livre intitulé : *La jeune fille et la Vierge chrétienne à l'école des saints*. Le succès de cet ouvrage qui s'est répandu à plus de 25,000 exemplaires en dit assez le mérite.

La première partie de cet ouvrage traite des vertus que la jeune personne et la vierge chrétienne doivent pratiquer envers Dieu, envers les supérieurs et le prochain, et envers elles-mêmes. La deuxième les prémunit contre les écueils qu'elles doivent redouter et fuir; et la troisième leur indique les moyens de pratiquer la vertu et de triompher des obstacles qui s'opposent à leur sanctification.

Ce plan embrasse les sujets le plus pratiques ; et sur chacun de ces sujets l'auteur, le plus souvent, laisse parler les Pères et les Docteurs de l'Eglise ; il offre à ses lectrices les plus beaux passages des lettres et des livres adressés aux vierges chrétiennes, par saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et par d'autres saints Docteurs. A côté des paroles de ces saints personnages, se trouvent des exemples empruntés à l'histoire de l'Eglise, ou à la vie des saintes les plus illustres. Choisis avec soin, ces exemples sont lus avec intérêt et en même temps ils confirment et élucident les conseils qu'ils accompagnent

Un petit traité de la vocation — sujet qui intéresse si vivement toute jeune personne qui réfléchit, — a été ajouté comme appendice à la fin du volume. L'ouvrage se termine par un règlement de vie, par les offices du dimanche et par des exercices de piété entremêlés de réflexions pieuses et instructives, en sorte que ce livre peut devenir utilement le manuel des jeunes personnes, et des vierges chrétiennes vivant au milieu du monde.

Cette nouvelle édition est plus complète encore que les précédentes. Les institutrices des jeunes filles ne peuvent pas, à notre avis, leur offrir de prix plus utile pour elles.

Grenoble, ce 2 août 1892.

MUSSEL, *vicaire général.*

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret du pape Urbain VIII, nous déclarons que si, dans le cours de cet ouvrage, nous avons donné quelquefois le titre de Saint ou de Bienheureux à quelques personnages recommandables par leurs vertus, c'est uniquement en témoignage de notre vénération pour eux, et nullement dans la pensée de prévenir le jugement du Saint-Siège. Nous déclarons pareillement que les grâces, révélations et faits extraordinaires que nous avons rapportés, n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été approuvé et confirmé par ce même Siège apostolique, au jugement infaillible duquel nous soumettons sans réserve aucune, et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

Grenoble, imprimerie Joseph Baratier. — 2083

LA JEUNE FILLE

4586

ET

LA VIERGE CHRÉTIENNE

A L'ÉCOLE DES SAINTS

PAR L'ABBÉ J. BERTHIER, M. S.

Approuvé par Mgr l'Evêque de Grenoble

HUITIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Audi tacens verba Sanctorum (DE IMIT. CHRISTI, lib. I, c. v).

Si exempla Sanctorum secuti fuerimus, post hanc vitam, cum eis, in cœlo regnabimus (BERN. DE MODO BENE VIVENDI).

Ecoutez avec recueillement les paroles des Saints.

Si nous suivons les exemples des Saints, après cette vie nous règnerons avec eux dans le ciel.

Universitas Ottaviensis BIBLIOTHECA
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa
Z.16.28

LA SALETTE
PAR CORPS (ISÈRE)
Chez l'Auteur

CHEZ HATON
35, rue Bonaparte

1892

DÉDICACE

A Marie Immaculée

REINE DES VIERGES

Daignez, ô Mère, bénir ces lignes! Bénissez aussi celles à qui nous les adressons; elles aiment à se dire vos enfants!

INTRODUCTION

Profondément convaincu de la grande et salutaire influence qu'exerce sur la famille et sur la société la femme vraiment chrétienne, instruite de ses devoirs et fidèle à les remplir, nous avons offert à la mère de famille un livre, dans lequel nous lui exposons les obligations de son état; aujourd'hui, nous nous adressons aux jeunes filles qui se destinent à la noble et laborieuse tâche d'épouse et de mère. Nous les exhortons à se pénétrer, de bonne heure, du sérieux de la vie chrétienne, et à s'exercer dès leurs jeunes années à la pratique de la vertu.

L'expérience de tous les jours n'apprend-elle pas qu'une fois devenue mère, la jeune femme, dont les plus belles années se sont écoulées dans la dissipation d'une vie oisive et mondaine, ne comprend guère la grandeur de sa mission? Et cela ne doit point surprendre. Si l'on voit, en effet, de jeunes personnes, jusque-là pieuses, modestes, aimant et craignant le Seigneur, abandonner, après leur mariage, les pratiques les plus élémentaires du Christianisme, que peut-on attendre de celles qui, jusqu'au jour où elles contractent, au pied des autels, les plus sérieux engagements, ont eu en dégoût les pratiques de la piété, et n'ont jamais eu la pensée d'acquérir de fortes et de solides vertus?

Mais les jeunes filles ne veulent pas toutes devenir épouses et mères. Il en est un grand nombre qui, par amour de la virginité, renoncent au mariage, et qui n'ayant pas d'attrait pour la vie du cloître ou ne pouvant l'embrasser, demeurent au sein de leur famille. Elles ont aussi une noble mission à remplir, quoi qu'en puisse penser ou dire le monde. Ne sont-elles pas ordinairement les

anges de paix du foyer domestique ? N'est-ce pas parmi elles qu'on trouve des cœurs toujours disposés à s'ouvrir à la prière du pauvre ? N'ayant point renfermé dans le cercle étroit d'une famille leur dévouement et leurs bienfaits, elles peuvent les répandre plus librement sur tous, et donner à leur charité une plus vaste carrière. Plus dégagées des préoccupations de la terre, elles épousent avec plus de zèle les intérêts de Dieu et de la religion. Parce qu'elles ont plus de temps à passer aux pieds de Jésus, et à l'écouter, comme Marie ; elles sont, comme Marthe, plus empressées au service du prochain. A elles aussi nous adressons ce modeste ouvrage.

Enfin, un grand nombre d'âmes religieuses, confiant leur chasteté à la garde de leur charité, selon l'expression de saint François de Sales, sont obligées de vivre au milieu du monde auquel elles ont renoncé et qu'elles édifient. Ce petit écrit ne laissera pas de leur être utile. Il est évident, en effet, qu'elles, surtout, doivent pratiquer les vertus dont nous allons parler. Et ne sentent-elles pas aussi elles-mêmes le besoin d'être prémunies contre les périls qu'elles rencontrent parfois ?

Notre but donc, en écrivant ces lignes, est d'offrir un moyen de sanctification aux jeunes filles et aux âmes qui font fleurir la virginité au milieu du monde. La première partie de cet ouvrage traitera des vertus qu'elles doivent pratiquer ; la seconde les prémunira contre les écueils qu'elles doivent craindre ; et la troisième leur indiquera par quels moyens elles pourront pratiquer la vertu, et surmonter les obstacles qui s'opposent à leur sanctification.

Elles trouveront, à la fin de ce volume, un appendice sur la vocation, diverses prières et quelques exercices de piété.

Nous n'avancerons rien qui ne soit appuyé sur l'autorité des Pères, des Docteurs de l'Eglise et des Maîtres de la vie spirituelle. Nous chercherons à confirmer leurs conseils par des exemples empruntés à la vie des saints et à l'histoire de l'Eglise. En parcourant ces pages, nos Lectrices respireront le parfum des plus belles fleurs que les saints Pères

aient semées pour elles dans le champ fertile de leurs écrits. Nous mettrons sous leurs yeux les passages les plus remarquables des lettres et des livres adressés aux vierges chrétiennes par saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et par d'autres saints Docteurs. Dans cet ouvrage, elles pourront cueillir aussi les fruits de pureté, d'humilité, de charité, que la grâce a produits dans les âmes des saintes les plus illustres.

Empruntant les paroles de saint Bernard, traçant à sa sœur une règle de conduite, nous dirons à celles qui liront ce petit écrit : « Sous la somptueuse table des Pères, nous avons recueilli quelques miettes, sinon avec succès, du moins avec un grand désir de vous être utile ; et nous venons aujourd'hui vous les offrir. Recevez donc ce livre, et ayez-le sous vos yeux comme un miroir vers lequel, à toute heure, vous tournerez vos regards. Les préceptes du Seigneur sont, en effet, des miroirs très purs dans lesquels les âmes se contemplent, et découvrent tout ce qui peut en elles plaire ou déplaire à l'Epoux céleste. Lisez donc ce livre avec une sainte avidité ; lisez-le ; puis relisez-le encore : il vous enseignera l'amour de Dieu et l'amour de vos frères, le mépris de tout ce qui est terrestre et périssable, et l'estime des biens célestes et éternels. Que le Seigneur tout-puissant vous garde, vous préserve des atteintes de l'ennemi et vous conduise à l'éternelle vie avec toutes celles qui le servent comme vous ! »

SAINT ANGE GARDIEN

Priez pour nous.

LA JEUNE FILLE

ET

LA VIERGE CHRÉTIENNE

A L'ÉCOLE DES SAINTS

PREMIÈRE PARTIE

LA VERTU

—

Issu d'une des plus nobles familles de Venise, saint Laurent Justinien, dans ses premières années, était de tous les enfants le plus gracieux, le plus aimable et le plus appliqué à la pratique des vertus de son âge. Frappée de sa gravité précoce, sa pieuse mère craignit un instant qu'il ne s'y mêlât quelque sentiment d'orgueil; elle fit part de sa crainte à son enfant. « O ma mère, répondit-il en souriant, ne craignez point, vous me verrez un jour un fidèle serviteur de Jésus-Christ. »

En effet, il écrit de lui-même qu'à l'âge de dix-neuf ans, comme il demandait à la terre le bonheur dont son cœur avait soif, et ne rencontrait parmi les objets créés que vanité et affliction d'esprit, un personnage mystérieux lui apparut. C'était une Vierge d'une grande beauté et d'un éclat égal à celui du soleil. S'approchant de Laurent avec bonté, Elle lui dit d'une voix douce et mélodieuse : « O jeune homme, pourquoi chercher ailleurs ce que je puis vous offrir, si vous voulez m'avoir pour Épouse ?... » Puis elle ajouta : « Je suis la Sagesse divine qui, pour l'amour des

hommes, me suis revêtue de leur nature. » Séduit par les charmes divins de la Sagesse, Laurent lui protesta aussitôt qu'il ne voulait avoir d'autre Epouse qu'Elle, qu'à Elle seule il donnait tout son cœur. La Sagesse alors reprit son vol vers les Cieux, laissant l'âme du jeune homme remplie d'ineffables consolations. Depuis ce jour, Laurent Justinien n'eut d'amour que pour cette céleste Epouse.

Vous êtes peut-être, pieuses lectrices, à cet âge où l'âme qui a soif de félicité la demande trop souvent à la terre. Eh bien! une Reine noble et belle s'offre à vous. Jalouse des prémices de votre cœur, Elle sourit à votre jeunesse, Elle vous invite amoureusement à La suivre, et à chercher en Elle ce que la terre vous refuse. Cette noble Reine, c'est la Vertu surnaturelle. Les mondains souvent vous La représentent sous des traits qui la défigurent. Ils lui prêtent un visage triste et austère : leurs yeux, fascinés par la bagatelle, n'ont jamais contemplé sa ravissante beauté ; mais votre regard, dont le vice n'a point encore terni la pureté, découvrira sans peine ses attraits.

Fille des Cieux, la Vertu surnaturelle apporte à la terre un reflet de la beauté suprême. Elle nous rend quelque chose de l'éclat de l'innocence primitive que le péché nous a ravie. Quand Elle est unie à la grâce sanctifiante, Elle fait briller en nous l'image vivante de Dieu ; Elle est donc la plus belle couronne dont la jeunesse puisse orner son front, le plus riche vêtement dont elle se puisse parer. En entrant dans un cœur à la suite de la grâce, *Elle lui apporte les promesses de la vie présente et celles de la vie future,* lui offrant à la fois les biens du temps et ceux de l'éternité. Dès qu'Elle a communiqué à une âme un rayon de son ineffable splendeur, Dieu, du haut du ciel, jette sur cette âme un regard de complaisance. Il l'appelle *sa bien-aimée, son épouse, sa fille chérie* ; Il s'incline doucement vers elle pour lui prodiguer ses caresses. Le titre de père ne suffit même pas à son amour ; Il la prend dans ses bras ; Il la presse sur son cœur ; plus tendre pour elle qu'une mère ne l'est pour son enfant, Il lui proteste qu'il ne l'oubliera jamais.

L'aigle, par son vol, apprend à ses aiglons à essayer leurs ailes, et le Seigneur exerce cette âme à s'élever au-dessus de la terre sur les ailes de la charité. Bon Pasteur, Il conduit dans de

gras pâturages cette brebis qu'il aime : Il répare et augmente ses forces par l'aliment céleste de la grâce. Bien plus, la porte de ce cœur Lui étant ouverte par la Vertu, unie à la charité, Il y entre, Il y fait sa demeure. Parée des ornements de la grâce, cette âme est pour Lui un sanctuaire plus agréable que le temple le plus splendide et que le plus riche tabernacle. En se communiquant à elle, Il lui fait part de ses biens et l'inonde de ses consolations ; sur elle, Il envoie un fleuve de paix, et répand la gloire comme un torrent qui déborde ; Il en fait comme un jardin toujours arrosé et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais.

Qui donc pourra dire la félicité que goûte, dès cette vie, une âme vertueuse ? Pour elle, plus de ces cuisants remords qui déchirent le cœur du méchant. Plus de tristesse : la Vertu la dissipe comme la lumière chasse les ténèbres de la nuit. Cette âme s'écrie dans l'élan de sa liberté sainte et le transport de son bonheur : « Que le Seigneur est doux à celui qui Le cherche par la pratique de la Vertu ! Un seul jour passé à son service vaut mieux que mille jours donnés au monde. » Si tu offres de faux biens à ceux qui suivent tes maximes, monde séducteur ; si tu as des fêtes et des plaisirs empoisonnés pour enivrer tes malheureux esclaves, le Seigneur, dont la miséricorde est infinie et la générosité sans limites, a d'ineffables faveurs, de célestes délices pour ceux qui se soumettent avec amour au joug de sa sainte Loi.

O Vertu, ton prix l'emporte sur celui de l'or le plus pur, et tout l'argent du monde ne pourrait t'acheter ! — Que sont à côté d'Elle et les étoffes de l'Inde aux couleurs les plus vives et le saphir le plus éclatant ? On ne peut lui comparer ni l'or, ni le cristal, ni les vases les plus riches. Tous les biens nous viennent avec Elle.

Laissons donc aux filles du siècle, parées comme des simulacres de temple, les faveurs d'un jour de ce monde perfide. Qu'elles cueillent au matin de leur vie ces roses qui s'effeuillent avant le soir, pour ne laisser à leurs mains que la trace de leurs cruelles épines. Dans leur folle ivresse, qu'elles boivent à la coupe amère des plaisirs d'un moment que le siècle leur présente ! Pour nous, recherchons les faveurs du Ciel, que notre âme se pare des fleurs des vertus ; ne buvons qu'à la

coupe des consolations divines, n'aimant ni le monde, ni ce qu'il y a dans le monde ; car le monde passe avec ses faux biens. En le méprisant, une Vierge chrétienne s'en fait estimer. Ceux mêmes qui n'ont pas le courage de pratiquer la Vertu sont saisis devant Elle d'un respect dont ils ne peuvent se défendre. « Je crois, a dit une vierge illustre, sainte Thérèse, je crois que tous les hommes sentiront toujours de la prédilection pour les femmes qu'ils verront inclinées à la Vertu. Oui, la Vertu est pour elles le moyen le plus sûr d'acquérir de l'ascendant et d'exercer de l'empire sur les cœurs (1). »

Que si les consolations et les avantages qu'offre, dès ici-bas, la Vertu, ne suffisaient pas pour vous déterminer à la pratiquer, je vous dirais, avec la mère des Machabées : «Je vous en conjure; regardez le Ciel, » le Ciel, avec les Anges et les Saints ; le Ciel, avec Marie ; le Ciel, avec Jésus, l'Epoux de nos âmes ; le Ciel, avec ses félicités et ses joies éternelles ; le Ciel, la Vertu l'ouvre à ceux qui lui auront ouvert leur cœur ici-bas.

N'est-elle donc pas cette perle précieuse pour laquelle nous devons tout sacrifier ? Fallût-il, pour L'acquérir, prodiguer nos biens, notre santé, notre vie même, ne devrions-nous pas nous estimer heureux de nous La procurer à ce prix ? Mais en donnant beaucoup, Elle exige peu. Elle impose, il est vrai, le joug de la Loi de Jésus-Christ ; mais ce joug est doux. Le fardeau dont Elle charge est léger : « C'est le seul, dit saint Augustin, qui soulage au lieu de lasser celui qui le porte. Pour celui qui n'aime pas, ce joug pourrait être dur ; mais l'amour du Seigneur lui donne une délicieuse suavité. »

L'âme, du reste, n'en soutient pas seule le poids : Jésus l'aide par sa grâce. Le navire, dans les plaines de l'Océan, vogue sans effort, poussé par le vent qui enfle ses voiles. Au sein des airs, l'oiseau s'élève sans peine, soutenu par ses ailes légères. La grâce est pour nos âmes ce qu'est le vent pour le navire, et l'aile pour l'oiseau. Et Marie, ne nous guide-t-elle pas, par ses exemples, dans le chemin de la Vertu, et ne nous soutient-elle pas de sa main maternelle ?

Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est

---

(1) Sainte Thérèse, en sa vie écrite par elle-même.

doux et combien il fait bon le servir. A peine aurez-vous commencé à le chercher, qu'il vous comblera de ses faveurs. Les premières fleurs du printemps ne sont point encore les fruits de l'automne; mais elles ont une ravissante fraîcheur. Pour les faire épanouir et les féconder, le Seigneur leur envoie la rosée du ciel qui tombe sur elles goutte à goutte. Les premiers élans d'un cœur qui veut s'élever jusqu'à Dieu ne sont pas encore des vertus solides; mais le Seigneur les aime et les bénit; et pour sevrer les âmes qui commencent à le servir, des plaisirs et des fêtes du monde, il multiplie pour elles les consolations.

S'il n'a pas moins d'amour pour ceux de ses fils qui le servent depuis longtemps, que pour ceux qui sont encore dans l'impuissance de leurs premières années, le père n'a-t-il pas pour ces derniers de plus tendres caresses? Dès qu'une âme entre avec joie dans le sentier de la Vertu, elle ne tarde pas de reconnaître quelle différence il y a entre le bon et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui l'offense.

Mais il est temps de parler en détail des vertus que la Vierge chrétienne doit pratiquer envers Dieu, envers le prochain et envers elle-même.

PREMIÈRE SECTION

—

VERTUS ENVERS DIEU

I

LA FOI

L'édifice de la sanctification des âmes a la foi pour fondement. Catherine d'Alexandrie, dès son enfance, s'était adonnée avec ardeur à l'étude des vérités de la religion. A l'école des saints les plus versés dans la science du salut, elle avait puisé les plus vastes connaissances sur la doctrine de Jésus-Christ. Aussi défendit-elle la foi devant les tyrans avec la science d'un docteur et le courage d'un apôtre; et, après avoir confondu par la force de ses raisonnements cinquante philosophes païens, elle eut, avec la consolation de les voir tous embrasser le christianisme, la gloire de mourir martyre à dix-neuf ans.

Heureuses les vierges chrétiennes qui, honorant Catherine comme leur patronne, imitent, avec la fermeté de sa foi, son zèle à s'instruire des vérités de notre religion sainte !

Il serait inutile aujourd'hui de rappeler à nos lectrices ce qu'écrivait saint Athanase en tête d'une lettre à une jeune fille. « Avant tout (ce sont les paroles de ce grand Docteur), je dois vous dire, ô vierge, ce qu'il importe le plus (de savoir et) de croire : il y a un Dieu, Père tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles. Son Fils unique, Jésus-Christ, né de la substance de son Père, est en tout égal en puissance au Père, et éternel comme lui. Le Saint-Esprit est dans le Père et dans le Fils. Le Père et le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes distinctes, mais ne sont qu'une même Divinité, qu'une même Puissance. »

Personne n'ignore ces vérités élémentaires de notre foi, et qui oserait en venir à la négligence de quelques chrétiennes de nos jours, qui ont oublié même les dispositions nécessaires pour recevoir dignement les sacrements? Pauvres âmes, elles ont en dégoût tout ce qui leur parle de Dieu, de ses perfections adorables et de sa Loi sainte, des mystères de la religion et de ses pratiques si dignes de tous nos respects!

Mais, tandis que nous dépensons de longs et précieux moments en des occupations stériles, peut-être serait-il à craindre que l'instruction religieuse n'eût pas une assez grande part dans notre vie? Et, cependant, est-il une étude plus noble, plus salutaire, plus consolante que celle des perfections de Dieu et des chefs-d'œuvre de sa grâce? Nous contemplons avec bonheur les merveilles de la nature; notre regard ne se lasse pas d'admirer l'azur d'un ciel serein, les plaines riantes et fertiles, des montagnes couronnées de neige, sillonnées de torrents et assises sur une base recouverte de fleurs, de verdure et de riches moissons. Or, Dieu a-t-il moins de charmes que ses créatures? La religion qu'il a établie nous offre-t-elle moins d'attraits que les richesses qu'il a étalées dans l'univers? En Dieu, et dans les mystères qu'il nous a révélés, ne trouvons-nous pas grandeur, beauté, richesses, trésors infinis et tout ce qu'il faut pour ravir nos esprits et nos cœurs?

Des âmes mondaines rencontrent une sorte de jouissance qui les enivre, dans des lectures frivoles, dangereuses et mensongères; mais la vérité, avec sa noble gravité qui sanctifie les cœurs, aurait-elle moins d'attraits que le mensonge? Etudions donc avec amour et persévérance les vérités de notre foi; et elles seront pour nous un flambeau qui dissipera les ténèbres de notre esprit; nuée lumineuse, en nous protégeant, elles guideront nos pas vers la terre promise des élus. A l'aide de cette douce clarté, notre âme découvrira des trésors jusque-là inconnus pour elle, le Ciel s'ouvrira devant son regard étonné; elle pénétrera par sa foi, comme parle saint Bernard, le passé, le présent, l'avenir; elle embrassera en quelque sorte l'éternité elle-même.

Mais, comment s'instruire d'une manière sérieuse des vérités de la foi? — En assistant avec un saint zèle aux instructions qui sont adressées

aux fidèles du haut de la chaire de vérité, préférant toujours celles dont la forme simple et claire recouvre un riche fond de doctrine. — Comment encore? — En parcourant, dans le silence et le calme de la réflexion, les ouvrages qui traitent le mieux des attributs divins, des perfections adorables de notre divin Sauveur Jésus-Christ, des mystères de notre religion et des vertus chrétiennes. Nos lectrices goûteront, nous n'en doutons pas, les *Méditations sur l'Evangile*, et les *Elévations sur les Mystères*, par Bossuet; le *Traité de la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu*, par le Père Saint-Jure; l'*Histoire de la religion et de l'Eglise*, par Lhomond; le *Livre de tous*, que nous avons publié nous-même, et que nous leur conseillons de lire une fois chaque année : elles y apprendront, avec les plus sublimes vérités, les plus graves devoirs du chrétien. Nous les prions même instamment de nous aider à le faire arriver dans toutes les familles pour y porter l'instruction religieuse (1).

La bienheureuse Angèle Mérici, fondatrice des religieuses Ursulines, n'avait que cinq ans, et déjà son plus grand soin était de se faire instruire des mystères de la religion. Plus tard devenue maîtresse d'elle-même, elle consacrait le temps que lui laissaient ses œuvres de charité, à assister aux instructions et même aux catéchismes.

Mais, quelque nécessaire que soit l'application de notre esprit à l'étude des vérités de la religion, elle ne peut suffire sans cette soumission docile, qui fait que l'intelligence adhère fermement à la vérité connue, l'accepte et la croit sans hésitation. En posant la foi comme le fondement de la sanctification de nos âmes, Dieu a eu soin de l'asseoir sur une base inébranlable. Cette base c'est la parole divine, dont l'Eglise est l'infaillible interprète. *Personne n'a vu Dieu*; car il est un pur esprit comme les anges, et notre œil de chair ne saurait le contempler, ni nos mains le saisir; *mais le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, a été vu sur la terre; Il s'est anéanti* jusqu'à se rendre semblable aux hommes; Il a pris dans le temps un corps et une âme comme eux; *Il a conversé avec eux*, et leur a révélé les secrets

(1) Le *Livre de tous* se trouve à la Salette par Corps (Isère).

du Ciel. Afin que les hommes crussent à sa doctrine, il leur a prouvé sa Divinité par les miracles les plus éclatants.

A sa naissance, les anges chantent dans le Ciel et apparaissent aux bergers de Bethléem; une étoile merveilleuse appelle à son berceau les rois de l'Orient. Pendant ses courses apostoliques, il rend la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la lumière aux aveugles. Par sa puissance, les lépreux et les paralytiques sont guéris, et les morts ressuscitent. Il meurt sur une croix pour expier les péchés des hommes; mais, au dernier cri qui s'échappe de la poitrine du Sauveur expirant, la terre tremble ébranlée, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, et les morts sortent du tombeau. Le centurion qui commande à la cohorte des soldats romains s'écrie : *C'était vraiment le Fils de Dieu*; et les bourreaux descendent du Calvaire en se frappant la poitrine. Oui vraiment, il était Dieu; car ses œuvres étaient divines; ses miracles sont attestés non seulement par l'Evangile ; mais par les historiens païens eux-mêmes. Sa parole était donc la parole de Dieu, sa doctrine était donc divine : et Dieu pourrait-il enseigner l'erreur et prêcher le mensonge ? En nous assurant qu'il nous parlait, lui notre Dieu, ne nous a-t-il pas appris qu'il était la science et la véracité infinies? Notre raison ne nous fait-elle pas connaître que Dieu ne peut ni mentir, ni rien ignorer?

Après avoir consommé l'œuvre de la Rédemption des hommes, en donnant pour eux son sang et sa vie, ce bon Sauveur, ressuscité par la vertu de sa puissance, convoque ses apôtres sur une montagne de la Galilée. Il ne veut pas que la vérité, qu'il a apportée sur la terre et qu'il a confiée aux apôtres, s'altère dans le cours des siècles; il dit aux Onze, qui Lui restent après la trahison de Judas : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai enseigné moi-même : voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Il avait dit déjà au prince de ses apôtres : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle... J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas... Confirme tes frères...* Par ces paroles, Jésus-Christ promet à ses apôtres, à Pierre en

particulier, et en leur personne à son Eglise, et au Pontife romain, de les assister jusqu'à la fin des temps, afin que toujours ils annoncent aux hommes toute la vérité et rien que la vérité.

Forts de cette parole divine, douze pêcheurs de Galilée, saint Pierre à leur tête, se dispersent à travers les nations; ils prêchent Jésus-Christ crucifié, sa doctrine, sa morale, ses exemples. Au nom de Jésus-Christ, ils opèrent des prodiges aussi éclatants que ceux qu'avait opérés leur divin Maître; les Juifs et les Gentils se convertissent par milliers; les savants du paganisme reconnaissent la folie de leurs superstitions; les autels des faux dieux sont renversés; la corruption païenne fait place à la pureté de la morale évangélique. C'est en vain que le démon arme contre les fidèles la rage des tyrans : dix millions de martyrs versent leur sang en témoignage de la vérité de leur foi. Mais ce sang est une semence de chrétiens; bientôt la croix n'est plus un instrument de supplice : elle orne la couronne des césars. La foi chrétienne a vaincu; l'univers croit à la parole de Jésus-Christ.

Plus tard, les docteurs les plus illustres, les plus hautes intelligences se courbent devant cette foi victorieuse, et lui font hommage de leur science et de leurs talents pour la défendre contre l'erreur. Tous les saints qui ont vécu, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, ont professé cette même foi; et aujourd'hui toutes les âmes saintes la professent encore. Oh! que nous sommes heureux de croire, sur la parole de Dieu, tout ce qu'ont cru les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, les Pontifes et les Vierges de Jésus-Christ! Quel bonheur d'adhérer d'esprit et de cœur à tout ce qu'enseigne l'autorité infaillible de l'Eglise catholique, et de son auguste Chef que Dieu assiste jusqu'à la fin des siècles. Dans cette Eglise et dans cette Eglise seule, il y a toujours des saints et ces saints font des miracles : et la sainteté et les miracles sont la preuve éclatante de sa Divinité.

Nous ne comprenons pas, il est vrai, les vérités de notre religion sainte : elles dépassent les lumières de notre intelligence bornée; mais qu'importe? Nos pères savaient mourir; ils ne savaient pas discuter. Il leur suffisait de savoir que Dieu a parlé; n'en serait-ce pas assez pour nous?... A nos oreilles retentissent, peut-être,

SAINT PIERRE, MARTYR

(*D'après Fra Angelico*)

Deux assassins le massacrèrent en haine de la foi ;
et il expira en récitant le *Je crois en Dieu.*

les blasphèmes de l'impie ; de son cœur gâté par le vice s'élève comme un nuage qui obscurcit son esprit trop étroit pour contenir la grandeur de la foi, comme parle saint Ambroise. Que d'autres laissent ébranler leurs convictions par les railleries du libertin ; pour moi, je crois et j'adore. O vérité, malgré les sarcasmes de l'erreur, tu trouveras toujours, même dans la timidité d'un âge tendre et dans la faiblesse d'un sexe délicat, des cœurs généreux pour te défendre ! Que de jeunes vierges, que de femmes fortes dont la foi, pour n'avoir pas été couronnée par le martyre, n'a pas été moins admirable ! Entre mille exemples, il suffira d'en choisir un seul.

La foi entra profondément dans la jeune âme de Jeanne-Françoise de Chantal, et illumina son intelligence à un âge où la raison sommeille encore, écrit l'auteur de sa Vie ; toute petite et pour ainsi dire à la mamelle, elle ne pouvait voir un hérétique sans pleurer à chaudes larmes. Si l'un d'eux voulait la caresser, comme on fait d'ordinaire aux enfants, elle se mettait à crier, en cachant sa tête dans le sein de sa nourrice, et ne s'apaisait que quand il était parti. Un jour, à peine âgée de cinq ans, elle s'amusait dans le cabinet de son père, lorsqu'une vive discussion s'engagea entre le président Frémyot et un gentilhomme protestant qui était venu lui faire visite.

Il s'agissait de la sainte Eucharistie. Le seigneur protestant disait que ce qui lui plaisait surtout dans la religion réformée, c'est qu'on y niait la présence réelle de Notre-Seigneur au saint Sacrement. A ces mots, la sainte enfant n'y peut tenir ; elle s'approche vivement du protestant, et, arrêtant sur lui un regard ému : « Monsieur, lui dit-elle, il faut croire que Jésus-Christ est au saint Sacrement, parce qu'il l'a dit ; quand vous ne Le croyez pas, vous Le faites menteur. » Le ton avec lequel elle parlait étonna le protestant qui entreprit de discuter avec elle : mais elle l'arrêta court par la sagesse de ses réponses, et enchanta tous les assistants par l'ardeur de sa foi. Embarrassé de ses vives réparties, le protestant voulut terminer la discussion comme on termine tout avec les enfants : il lui présenta des dragées. Aussitôt elle les prend dans son tablier et, sans y toucher, va les jeter au feu en disant : « Voyez-vous, monsieur, voilà comme brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce

qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. »

Un autre jour, ce même seigneur étant encore dans le salon du président Frémyot et discutant, à son ordinaire, sur la doctrine réformée, la sainte enfant s'approcha et lui dit : « Monsieur, si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous ferait pendre : eh bien ! ajouta-t-elle en lui montrant un grand tableau qui représentait saint Pierre et saint Paul, vous donnez tant de démentis à Notre-Seigneur, que ces deux présidents-là vous feront pendre. » A chaque instant elle laissait échapper des mots pareils. *(L'abbé Bougaud.)*

A dix-huit ans, Jeanne-Françoise ne pouvait voir, sans verser des larmes, les triomphes de l'hérésie et les ruines qu'elle laissait après elle. Plus tard, à l'exemple de saint Louis, elle ne se souciait ni d'entendre les raisons qui établissent la vérité des dogmes, ni le récit des miracles que Dieu opère parfois pour la soutenir. « Qu'avons-nous à faire, disait-elle, de ces preuves, de ces révélations, de ces miracles, sinon pour bénir Dieu qui les a faits ? Nous avons sa parole donnée à la sainte Eglise, et c'est assez. » *(Ibid.)*

Puisse l'exemple de cette foi généreuse être suivi de toutes les vierges chrétiennes ! Il n'est point toujours à propos, sans doute, d'entrer en discussion avec ceux qui attaquent notre foi. Saint Ambroise donne même aux vierges ce sage conseil : « Si quelqu'un vous dit avec dérision : Où est donc la parole de Dieu ? gardez-vous de répondre. Lorsqu'on lui disait de descendre de la croix, Jésus-Christ se tut ; et vous répondriez en vain à ceux qui se raillent de la religion. » Mais toute âme qui veut conserver intacte la pureté de sa foi doit fuir la conversation de ceux qui parlent sans respect des choses saintes, fermer l'oreille à leurs dangereux discours, et ne jamais ouvrir un livre ni un journal dont la doctrine soit suspecte.

Il est aussi nécessaire de rejeter, dès qu'elle se présente à l'esprit, toute pensée de doute, et de ne point chercher à approfondir, par un téméraire examen, nos augustes mystères. Malheur à la jeune personne qui laisse volontairement le doute envahir son âme ! Hélas ! elle flotte chancelante au gré de ses propres idées ; le vice pénètre dans son cœur, laissé sans défense à la merci du démon, du monde et de la perversité de la nature. L'incrédulité est un vent brûlant qui flétrit la fleur

de la jeunesse, et dessèche tout ce qu'il y a de noble et de pur dans une âme. La sentence du juste Juge pèse déjà sur la tête de celui qui ne croit pas.

Nous en avons la confiance, toutes celles à qui nous nous adressons auront soin d'entretenir en elles, toujours ardente, la lampe de la foi, en la mettant à l'abri du souffle de l'incrédulité, et en alimentant sa flamme par l'huile de la grâce divine que la prière fait couler en nous. Voulons-nous que notre foi ne défaille pas, dit saint Augustin, prions : et j'ajouterai, vivons dans la pureté et l'innocence ; car, d'après le témoignage de saint Paul, confirmé par l'expérience de tous les jours, la foi déserte le cœur qui se fait l'esclave du vice.

Rien n'aide à entretenir la foi comme le zèle de la communiquer aux autres. Que nos lectrices ne négligent donc point de s'associer aux œuvres admirables de la Propagation de la Foi, de la sainte Enfance, de saint François de Sales ; et qu'elles méditent attentivement ce que nous dirons plus loin, au chapitre du zèle.

II

CONFIANCE ET ESPÉRANCE

La Foi vient et elle nous dit : « Des biens immenses sont préparés par Dieu à ses serviteurs. » L'Espérance vient à son tour : « Ces biens, dit-elle, me sont réservés, » et elle nous offre une ancre de salut au milieu des flots soulevés contre nos âmes.

L'espérance de la palme soutient l'athlète dans les fatigues de la lutte ; c'est l'espérance de la victoire qui fait braver au soldat les dangers et la mort. Dans le combat que nous livrent, non seulement la chair et le sang, mais aussi les puissances des ténèbres ; dans la lutte continuelle que nous avons à soutenir contre la nature et le monde, l'Espérance chrétienne est notre force, notre appui et notre consolation.

« O ma sœur chérie, écrivait saint Bernard, jamais ne doutez ni ne désespérez de la miséri-

corde divine. De tous les crimes, le désespoir est le plus grand ; ne livrez jamais votre cœur à la tristesse, et repoussez-la avec force si elle vient fondre sur vous ; elle est pour une âme ce qu'est la teigne pour le vêtement, et le ciron pour le bois qu'il ronge... Réjouissez-vous par l'espérance des biens célestes ; que vos infirmités n'abattent point votre courage ; bénissez le Seigneur dans vos épreuves. »

Dieu, en effet, est pour nous un père, une mère, un ami ; le regard de sa Providence est amoureusement fixé sur chacun de nous ; il nous garde comme la prunelle de son œil. Dans mille endroits des Livres saints, il nous promet de nous assister dans nos tribulations, et s'engage à nous donner la vie éternelle, si nous le servons fidèlement. Il daigne même nous confirmer par serment ces grandes promesses.

Mais, écoutez plutôt sa divine parole : voici ce que dit le Seigneur : « Soyez sans crainte, car je vous ai rachetés ;... vous êtes entre mes mains, je serai avec vous : lorsque vous traverserez les eaux, elles ne pourront vous engloutir ; vous marcherez au milieu des flammes sans en être consumés, car je suis le Seigneur, votre Dieu et votre Sauveur. (Isaïe, 43.) Voyez les oiseaux du ciel : votre Père céleste leur fournit leur nourriture ; il ne la refuse pas même aux petits corbeaux. Voyez encore les lis des champs :... jamais Salomon, dans toute sa gloire, ne fut environné d'un semblable éclat... Soyez donc sans sollicitude. Deux passereaux ne se vendent que deux oboles, et pas un ne tombe sans la permission de votre Père céleste ; bien plus, sans sa permission, pas un cheveu ne saurait tomber de votre tête. »

A tous, comme autrefois à Abraham, le Seigneur adresse cette consolante parole : « Je serai moi-même votre récompense. » « Soyez fidèles jusqu'à la mort, nous dit-il encore, et je vous donnerai la couronne de vie. » « Nous sommes les enfants de Dieu et, par conséquent, ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ. » Un jour, espérons-le, nous entendrons cette sentence de vie éternelle : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé. » Dieu se doit à lui-même d'être fidèle à sa promesse : Il le doit à sa véracité souveraine. « Il est impossible que Dieu nous trompe, » dit saint Paul. Il le doit à sa bonté pour nous : ne sommes-nous pas ses créa-

tures et ses enfants? Et qui pourrait s'opposer aux desseins de miséricorde de Celui dont la puissance égale la bonté? Les promesses de Dieu prouvées comme ses paroles par des miracles et transmises par l'Eglise infaillible, voilà le fondement de notre confiance; car Dieu lui-même a eu soin de nous apprendre qu'il était fidèle à ses promesses, tout-puissant pour nous donner ce qu'il a promis, infiniment bon et par conséquent prêt à nous le donner, et capable de nous rendre parfaitement heureux.

Le ciel et la terre passeront, mais sa parole restera toujours l'inébranlable appui de notre confiance. Mieux vaut espérer en Lui que de compter sur les princes de la terre. La créature est un faible roseau qui toujours chancelle et souvent déchire, en se brisant, la main qui cherchait à s'appuyer sur lui. Malheur à l'homme qui compte sur un bras de chair! Que de fois, hélas! la créature perfide abuse pour nous perdre de la confiance que nous avons en elle! Mais sur le sein du Père qui est au ciel, nous pouvons nous reposer sans crainte. Bercés dans les bras de sa miséricorde, dormons en paix, attendant fermement de sa bonté, et les biens temporels qui nous sont nécessaires, et les grâces dont nous avons besoin pour le servir, l'aimer et arriver au ciel.

Souvent, il est vrai, des épreuves de tout genre viennent nous assaillir. La vie de l'homme est un combat continuel; et la jeunesse, ce printemps de la vie, n'est point toujours à l'abri des orages de la tribulation. Un joug pesant accable les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent dans le sein de la terre. Le premier cri qui s'échappe de la poitrine de l'enfant qui vient de naître est un cri de douleur. N'importe, ne laissons jamais le nuage des infortunes humaines obscurcir l'éclat de cette douce étoile qu'on appelle la confiance en Dieu.

« O ma sœur bien-aimée, écrivait encore saint Bernard, la douleur et la tristesse nous ont été laissées en héritage à tous; personne ici-bas qui ne connaisse l'amertume des larmes. Dans l'épreuve, gardez-vous de murmurer; jamais n'accusez Dieu d'injustice; ne dites jamais: Pourquoi tant de maux à souffrir? pourquoi ma vie se passe-t-elle dans l'affliction et la douleur? Ce qui plaît au juste Juge ne saurait être injuste... La gravité de nos maux n'est point égale à celle de nos pé-

chés. Dieu frappe, pour les ramener dans la voie du ciel, ceux qu'il voit errer dans les sentiers du vice ; et il afflige les justes pour accroître leurs mérites. Le Seigneur châtie ceux qu'il aime ; souvent, en cette vie, il épargne les pécheurs et afflige les justes ; dans la vie future, il récompensera le juste et punira le pécheur... Sachez que la douleur est une épreuve et n'en soyez point ébranlée. Comme l'or, votre âme sortira plus pure du creuset de la tribulation. »

Rien n'est beau comme la confiance calme et résignée de la pauvre et sainte bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Elle marchait dans son rude chemin, accablée d'afflictions, joyeuse en esprit, ne comptant pas ses peines, puisque Dieu les lui envoyait, et ne lui demandant point d'en diminuer le nombre ni d'en alléger le poids... Elle estimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y bénissait des occasions de pénitence. Aux plus misérables, la maison paternelle est un lieu de repos : il n'y a point d'indigence, ni d'afflictions d'esprit, ni de disgrâces corporelles qui les empêchent d'y trouver cette joie qui surpasse toutes les joies de la terre, le bonheur d'être aimé. Germaine n'avait pas sa part légitime ; il n'y avait rien pour elle : on ne lui faisait pas sa place au foyer ; à peine lui accordait-on, dans la maison de son père, un asile et un abri ; sa marâtre irritée la renvoyait dans quelque coin, et la réduisait à prendre son repas dans l'étable, ou sur un tas de sarments, au fond d'un couloir.

Peu satisfaite de tant de dureté, cette femme, par un caprice de son humeur méchante, défendait encore à Germaine d'approcher les autres enfants de la famille, ses frères et sœurs, qu'elle aimait tendrement ; car elle cherchait toutes les occasions de les servir, sans témoigner aucune jalousie des préférences odieuses dont ils étaient l'objet et dont elle était la victime. Dieu lui apprenait à aimer assez les souffrances pour accepter avec joie ces humiliations et ces injustices ; elle se taisait et se cachait ; et, comme si la croix eût été encore trop légère, elle y ajoutait des austérités : elle se refusa durant toute sa vie toute autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau (1).

---

(1) En sa *Vie*, par Louis Veuillot.

A l'âge de quinze à vingt ans, la bienheureuse Angèle Mérici perdit son père, sa mère, sa sœur et un frère, tous objets de son tendre amour et sur lesquels spécialement, et peut-être uniquement, elle pouvait fonder ses espérances temporelles. Mais sa confiance était toute en Dieu ; et, comptant sur sa divine protection, Angèle, dans ses peines et ses chagrins, ne donna point d'autres marques de douleur que celles qui convenaient à la piété filiale et fraternelle. Elle était sûre de trouver dans son Dieu un cœur encore plus tendre et plus affectueux pour elle que celui des parents qu'elle avait perdus.

Lorsqu'en se rendant à Jérusalem, elle fut tout à coup privée de la vue, à Canéa, ses compagnons de voyage en furent désolés. Ils ne voulaient pas poursuivre leur pèlerinage à la Terre-Sainte ; mais Angèle, toujours calme dans l'épreuve, les encouragea à l'achever, et elle l'accomplit elle-même, comme s'il ne fût rien arrivé de fâcheux. Au milieu de grands dangers de la part des corsaires et dans les tempêtes, seule elle triompha de la crainte dont tous étaient saisis, et elle ne cessa d'inspirer aux autres la confiance dans le secours du Ciel. Loin d'être abattue, lorsqu'à Crémone on lui annonça sa mort prochaine, elle fut inondée de joie par l'espérance d'être bientôt affranchie des liens du corps et de voler en liberté vers son Dieu.

Si nous devons, à l'exemple des Saints, attendre du Seigneur les biens du temps, et compter avec confiance sur sa Providence dans les épreuves qui affligent nos corps, nous devons, avec une espérance plus ferme encore, attendre de sa miséricorde les biens éternels et les grâces nécessaires à la sanctification de nos âmes.

Lancée sur une mer qu'agite la tempête, la barque voit au-dessus d'elle s'élever les vagues furieuses, et au-dessous d'elle s'entr'ouvrir des abîmes. Il en est ainsi de nos âmes : autour de nous souvent nous ne découvrons que des périls. La jeunesse souvent est une mer féconde en naufrages ; mais, quelque redoutables que soient nos ennemis, jamais ne désespérons : que dis-je ? jamais ne laissons le découragement assombrir notre âme. *Dieu est fidèle*, dit le grand Apôtre, *Il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* ; mais il nous soutiendra dans la lutte. *S'il est pour nous, qui sera contre nous* ? Ne

pouvons-nous pas *tout en Celui qui nous fortifie ?*

Le souvenir de nos infidélités passées vient souvent peut-être affliger notre cœur ? Saint Jean, l'apôtre de la charité, nous fait entendre cette rassurante parole : « Mes petits enfants, quelqu'un de nous a-t-il péché, nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès de Dieu ; il est une victime de propitiation pour nos péchés et pour tous ceux du monde. Et n'avons-nous pas pour nous protéger Celle que l'Eglise appelle notre Vie, notre Douceur, notre Espérance, l'immaculée Vierge Marie? Espérons donc ! Le péché eut-il rendu notre âme rouge comme l'écarlate, la Miséricorde divine lui rendra la blancheur de la neige. (Is., I-18.) La force des habitudes mauvaises nous fait-elle à chaque instant retomber ? Espérons encore, et disons avec saint Paul : « Je suis certain que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni le présent, ni l'avenir,... ni aucune créature quelle qu'elle soit, ne pourra me séparer de l'amour de Dieu. »

« Que le Dieu de l'espérance vous comble de toute paix et de toute joie, afin que votre confiance augmente chaque jour ! » (Rom., XV-13 et VIII-38.)

III

AMOUR DE DIEU

La Charité est le couronnement de l'édifice spirituel, qui a la Foi pour base et qui est soutenu par la colonne de l'Espérance. Pour parler de la Charité, il faudrait emprunter le langage des anges ; mais les anges ont appris la langue du ciel aux Saints, leurs frères de la terre. Il nous sera doux de nous faire l'écho de la voix des Saints, en transmettant leurs paroles brûlantes à des âmes neuves et pures, en qui s'allume si facilement la céleste flamme de l'amour divin.

La Charité, disent-ils, est la mère des autres vertus. Elle brille entre toutes, comme l'or entre les métaux ; elle efface leur beauté par sa beauté, comme le soleil éclipse les étoiles. Entre les vertus, elle se montre comme une reine environnée de sa cour. Ah ! puisse-t-elle captiver tous les cœurs sous son aimable sceptre et établir son

trône dans toutes les âmes! Il faut qu'elle règne, car Dieu, qui est charité, en venant sur la terre apporter le feu de son amour, a commandé aux hommes de se laisser embraser par ses divines ardeurs. « Le premier et le plus grand des commandements, a dit le divin Maître, c'est-celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Ce n'est point là un conseil, mais un précepte ; ce n'est point un commandement ordinaire : c'est *le premier* de tous. Dieu n'a créé l'homme que pour en être aimé. La fin de l'homme, son premier et essentiel devoir, c'est donc d'aimer son créateur. — *C'est le plus grand des commandements*. La Charité, en effet, fait vivre l'homme de la vie des anges ; elle unit l'âme à Dieu par les liens les plus étroits et la fait participer à la nature divine.

« O ma sœur bien - aimée, écrivait saint Bernard, il nous est souverainement nécessaire d'aimer Dieu entre tout et par-dessus tout. Personne, sans la charité, ne saurait lui plaire... Celui qui n'aime pas Dieu ne s'aime pas lui-même. Aimer Dieu de tout notre cœur, c'est justice ; car il nous a tirés du néant. A Dieu nous devons la vie que nos parents lui doivent avec nous. Nous devons l'aimer plus que nos parents. » Qu'ils sont grands les biens que nous tenons de sa main libérale ! Lumière, force, santé, richesses, honneurs, parents, amis, corps et âme, tout nous vient de sa bonté. Il nous a aimés le premier : par amour pour nous, il a envoyé son Fils unique sur la terre. Ce bon Sauveur a enduré pour notre salut trente - trois années de privations, de souffrances et d'opprobres. Pour nous il est mort sur la croix. Quel enfant pourra donc aimer comme il convient, un Père si tendre?

« Un bon serviteur, écrit saint Ambroise à sa sœur Marcelline, cherche à payer à son maître la rançon qu'il lui a coûtée. Ne préparez pas, ô ma fille, de l'or ni de l'argent ; ce n'est pas à ce prix que Jésus-Christ vous a rachetée. Préparez votre sang. Il n'exige pas toujours que vous le répandiez pour lui, mais vous le lui devez toujours. Il a payé votre rançon avec son sang ; vous lui devez le vôtre ;... mais si vous n'avez pas l'occasion de le verser pour lui, du moins ne vous montrez pas indigne de sa générosité pour vous. Craignez que le Sauveur, vous trouvant dans le

péché, ne vous adresse ce reproche : Quel fruit avez-vous recueilli de mon sang et de ma mort?»

Les bienfaits de Dieu sont des chaines qui doivent lier nos cœurs à son amour; mais la reconnaissance envers Dieu n'est pas la charité parfaite, et il faut arriver à aimer pour Lui-même le souverain Bien. Sainte Thérèse, un jour, était en oraison et entendait ces divines paroles que l'homme ne saurait répéter : Notre-Seigneur lui montra une de ses mains glorifiées, environnée d'une éclatante lumière et d'une blancheur éblouissante. Un autre jour, il lui laissa voir quelque chose de l'ineffable beauté de son visage. La Sainte, ravie, tomba sans connaissance, et depuis lors il lui fut impossible de rien aimer de terrestre. Comment, en effet, donner son cœur à la créature, quand on connait les amabilités de Dieu? O Seigneur, laissez briller aux regards de tous les hommes un rayon de vos perfections infinies!

Dieu, c'est la Grandeur, mais la Grandeur au-dessus de toutes louanges; c'est la Toute-Puissance, la Sagesse, la Science infinies. Toutes les richesses de l'univers, toutes les pompes des gloires humaines, toutes les splendeurs du ciel sont devant Lui comme si elles n'étaient pas. Les nations, à côté de lui, sont comme un grain de sable. Saint Jérôme écrivait à la vierge Eustochie : « L'homme ne peut vivre sans aimer. » Or son cœur aime naturellement ce qui est bien, ce qui est beau, ce qui est parfait. Puis donc que toute bonté et toute beauté créées ne sont qu'un pâle reflet, qu'une ombre de la Bonté et de la Beauté suprêmes, pourquoi ne tournerions-nous pas tous les élans de notre amour vers ce Dieu qui s'est révélé à nous, infiniment pur, infiniment grand, infiniment parfait et infiniment aimable?

« Aimez de tout votre cœur, dirons-nous avec saint Augustin, Jésus, le plus beau des enfants des hommes. Vous n'avez point enchaîné vos affections à la terre : considérez donc la beauté de l'Amant des âmes pures. Il est égal à son Père et Il est soumis à Marie; Il règne dans le ciel et Il se fait esclave sur la terre; Il est le créateur de toutes choses et Il prend un corps et une âme créés. Voyez même quelle est la beauté de ce que les superbes méprisent en Lui. Avec les yeux de votre âme, considérez les plaies de

Jésus crucifié, le sang qui en découle, les cicatrices de Jésus ressuscité... Pesez-en la valeur dans la balance de l'amour ;... et enchainez votre cœur à Celui qui, pour vous, a été cloué à la croix. »

« N'arrive-t-il pas souvent, dit saint Basile s'adressant aussi aux vierges, que des hommes éblouis par les attraits d'une beauté mortelle et corruptible sacrifient pour elle leurs trésors et leurs biens, oublient la nourriture et le sommeil, négligent le soin de leurs vêtements, de leur réputation, de leur vie même?... La vierge qui brûle de l'amour divin doit mépriser les richesses du siècle, les douceurs et les plaisirs perfides du monde, fouler aux pieds ses flatteuses illusions et suivre Jésus-Christ avec une inébranlable générosité, méditant sans cesse dans son cœur cette parole du Prophète : « Il est doux de m'attacher à Dieu et de mettre en Lui toute ma confiance. » Elle parviendra ainsi à regarder comme vain et digne de mépris tout ce que les hommes du siècle estiment, pour rechercher uniquement Celui qui seul est toute sa richesse. »

S'adressant à la vierge Eustochie, saint Jérôme vient à son tour exciter à l'amour divin l'épouse de Jésus : « Rien n'est pénible, dit-il, à l'âme qui aime. Pour elle, aucun travail n'est difficile. Que n'endura pas Jacob pour Rachel ? Pendant sept ans, pour elle, il se fit serviteur de Laban : et ces sept ans ne lui parurent que quelques jours, parce qu'il aimait Rachel. Nous, aimons Jésus-Christ, cherchons toujours les douceurs dont il est prodigue, et tout ce qui est difficile nous paraîtra facile ; nous regarderons comme court tout ce qui dure longtemps... » L'on nous verra courir avec joie dans la voie de ses divins préceptes. Les exercices de la piété chrétienne, qui nous unissent à Lui, feront nos délices ; la flamme céleste de la charité consumera les imperfections de notre faible nature, réchauffera notre tiédeur et excitera la torpeur de notre âme.

Comment dire les joies pures qui inonderont nos cœurs, quand ils n'auront de place que pour l'amour divin ? Les Saints, que Dieu avait blessés de la flèche de son amour, ne pouvaient supporter le poids des consolations célestes ; ils criaient à Dieu : « C'est assez, Seigneur, n'accablez pas notre faiblesse par l'abondance de vos douceurs ! » Oh ! heureuse la vierge chrétienne

SAINT FRANÇOIS D'ASSISES

« Mon Dieu et mon tout ! » C'était le cri d'amour qui s'échappait souvent de son cœur séraphique. Redisons-le souvent nous-mêmes.

qui trouve dans la charité cette paix qui surpasse tout sentiment !

« Ma chère sœur en Jésus-Christ, écrivait saint Bernard, écoutez les paroles de votre divin Epoux : Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai moi-même et je me manifesterai à lui. Aimez-le donc en cette vie, afin qu'il daigne, avec son Père, vous aimer dans l'éternelle béatitude ! [1] »

IV

LA CRAINTE DU SEIGNEUR

« En aimant Dieu, écrivait saint Augustin aux vierges chrétiennes, vous craindrez d'offenser surtout gravement Celui qui vous aime et que vous aimez. » « O ma sœur chérie, écrivait aussi saint Bernard, craignez Dieu avec amour et respect. »

Ayant eu un fils, auquel il donna son nom, Tobie lui apprit à craindre le Seigneur dès son enfance. Accablé sous le poids des infirmités de la vieillesse, exilé loin de sa patrie, ce saint homme, sentant sa fin prochaine, disait à son enfant : « Ecoutez, ô mon fils, les paroles de votre père et gravez-les dans votre cœur : craignez Dieu tous les jours de votre vie, et soyez sans sollicitude. Nous sommes pauvres, il est vrai ; mais nous aurons de grands biens, si la crainte de Dieu règne dans nos âmes. » Sage vieillard, il savait que cette crainte salutaire est le plus noble et le plus riche héritage qu'un père puisse laisser à son enfant, en le bénissant pour la dernière fois.

La crainte du Seigneur n'est-elle pas, en effet, le principe de toute félicité sur cette terre, comme l'Esprit-Saint lui-même a soin de nous l'apprendre en mille endroits de nos saints Livres ? N'est-elle pas la gardienne des vertus, et ne fait-elle

---

[1] Pour exciter dans les âmes l'amour de N.-S. nous avons publié récemment un opuscule sous ce titre : *N.-S. Jésus-Christ, ce que nous lui devons*. Nous en recommandons la lecture et la diffusion à nos lectrices : prix 60 centimes ; se trouve à la Salette (Isère).

pas la gloire de la jeunesse ? Serions-nous maîtres d'un royaume, dit un saint Docteur, sans elle, nous sommes plongés dans la plus affreuse misère. Mais si nous la possédons, elle est pour nous un mur, un rempart, une tour inexpugnable. Environnés d'ennemis, quel besoin n'avons-nous pas des moyens de défense qu'elle nous fournit ? « Il vous est souverainement avantageux, ô âme virginale, écrivait saint Augustin, de nourrir dans votre cœur cette crainte. La charité, il est vrai, bannit la crainte ; mais la crainte des hommes et non celle du Seigneur, la crainte des maux temporels et non la frayeur du dernier jugement. Gardez-vous de toute pensée présomptueuse ;... aimez la bonté de Dieu ; craignez sa justice, et l'orgueil ne pourra pénétrer jusqu'à votre cœur. »

Autour de vous, peut-être, les mondains s'autorisent de la clémence de Dieu pour l'outrager sans remords. Par un abus sacrilège, quelque faux ami vous parlera peut-être de la miséricorde divine pour vous entrainer dans le mal ; ah ! de grâce, pour l'amour de votre âme, ne l'oubliez jamais : le Seigneur, dont la tendresse est infinie et la bonté, un trésor inépuisable, le Seigneur est terrible dans sa justice ; ses châtiments sont redoutables. Il est effrayant le sort des infortunés qui tombent entre ses mains vengeresses, après l'avoir mortellement offensé, et sans avoir apaisé sa juste colère par leur repentir.

Dieu ne veut pas qu'un seul de ses enfants périsse ; et pour les sauver tous, Il a prodigué son sang et sa vie ; mais Il nous a créés pour le servir, et Il a creusé l'enfer pour ceux qui l'outragent gravement. Et l'enfer, qui pourra vous en dire les épouvantables supplices ? Comment vous faire sentir l'horreur de ce séjour du réprouvé, au milieu des flammes allumées par le courroux du juste Juge ? Grand Dieu ! gravez dans toutes les âmes la crainte de vos vengeances ! O vous, pour qui le Seigneur prépare la couronne des élus, qui êtes destinées peut-être à suivre dans le ciel l'Agneau, partout où il va, portant sur vos fronts la couronne virginale, et dans vos mains, des lis d'une éclatante blancheur, craignez de vous voir ravir cette gloire par les perfides ruses de l'ange des ténèbres !

Cette crainte, toutefois, ne doit point troubler nos âmes. Elle est, en effet, selon la pensée du

saint Bernard, le plus sûr fondement de notre espérance, puisqu'elle introduit dans nos cœurs la haine du mal. C'est une flèche salutaire qui donne la mort au plus cruel ennemi de l'homme, le péché, cette source amère de tous nos malheurs, et pour ce monde et pour l'autre.

Une jeune mère chinoise, nouvellement convertie, conduisait sa fille devant un petit oratoire ; et, là, en face de l'image de Jésus crucifié, elle lui disait, avec l'accent de la tendresse et d'une profonde conviction : « Je t'aime, Dieu le sait, ô mon enfant ! Cependant, si je savais que tu dusses jamais perdre l'innocence de ton baptême, je prierais le Seigneur de te retirer au plus tôt de ce monde. Oui, mon Dieu ! répétait trois fois cette femme forte, les yeux fixés sur le crucifix, s'il en devait être ainsi, elle vous appartient, vous pouvez la ravir à mon amour ; loin de la pleurer, je vous bénirais de nous avoir fait à elle et à moi une si grande grâce ! » Enfant d'une pieuse mère, le cher objet de sa tendresse et de sa sollicitude, vous avez, dès le berceau, entendu jaillir de son cœur, pour vous si dévoué, des paroles semblables : « Ma fille, vous a-t-on dit souvent, j'aimerais mieux vous voir morte à mes pieds, que de voir la blancheur de votre âme ternie par un seul péché mortel. »

Aujourd'hui cependant il est bon de vous le répéter encore, au moment où le démon et le monde étalent à vos yeux leurs perfides séductions : le péché est un poison qui s'offre à votre jeunesse avec la douceur du miel ; n'approchez pas vos lèvres de cette coupe qui donne la mort. Le péché, c'est un précipice couvert de fleurs qui dérobent à nos yeux ses abîmes. Ah ! prenez garde de vous pencher sur ce gouffre pour cueillir les roses perfides qui l'environnent. Fuyez le péché comme un serpent ; ses dents sont plus meurtrières que celles du lion. Ce qu'est la grêle pour une riche moisson, ce qu'est l'ouragan pour un arbre chargé de fruits, une faute mortelle l'est pour nos âmes.

Saint Chrysostôme écrivait à Olympiade : « Il n'y a qu'un malheur sérieux et redoutable, Olympiade, il n'y a qu'une épreuve terrible, le péché. C'est le continuel refrain que je ne cesse de vous faire entendre ; tout le reste n'est qu'une pure fable. Oui ! les pièges qu'on nous tend, les haines qui nous poursuivent, les injustices, les calom-

nies, la spoliation de nos biens, l'exil, les glaives, les tempêtes de la mer, le bouleversement du monde entier, tout cela n'est rien. Tous ces maux, en effet, ne sont que d'un moment ; ils n'ont prise que sur notre corps et ne sauraient nuire à notre âme. » Mais le péché jette un mur de division entre Dieu et l'homme. Et quel affreux malheur que cette séparation !

Perdre Dieu, c'est perdre le plus grand des biens ; c'est perdre tous les biens à la fois. Dieu est la vie de nos âmes, comme l'âme est la vie de nos corps. Séparée de Dieu, l'âme est ensevelie dans la mort à la grâce ; elle est esclave du démon. « Or, dit saint Chrysostôme, le démon, une fois parvenu à briser les liens qui enchainaient une âme à son créateur, la livre à ses impurs satellites et la soumet à leur tyrannie. Ces infâmes se saisissent donc de cette infortunée, et lui livrent de rudes et honteux combats. Ils la dépouillent de tous les ornements de la vertu, la recouvrent des lambeaux souillés du vice, et, lorsqu'elle est ainsi plus hideuse que l'ignominie et couverte de sa propre honte, ils l'abreuvent d'outrages. »

« Malheur à toi, ô âme ! s'écrie ce Père en s'adressant à la vierge tombée. A quelle haute destinée t'appelaient la bonté et la miséricorde divines ! Dans quel abime te plonge ton infamie ! Malheur à toi ! L'époux céleste t'invitait à ses noces spirituelles ; tu t'en es bannie toi-même. Comment es-tu tombée du ciel, toi qui étais plus brillante que l'étoile du matin, toi qui pouvais resplendir avec plus d'éclat que le soleil lui-même ? Je te vois assise, abandonnée ! Avec plus de raison que le Prophète versant des larmes sur Jérusalem, je dois gémir et pleurer sur ton malheur. »

« O âme ! énumérerai-je les biens que vous avez perdus (en perdant votre Dieu) ? s'écrie saint Ambroise s'adressant aussi à une vierge ; ou pleurerai-je les maux que vous avez amassés sur votre tête ? Vous étiez comme une fleur dans la sainte Eglise ; vous étiez l'épouse de Jésus-Christ, le temple de Dieu, la demeure du Saint-Esprit ; et, toutes les fois que je dis ce que vous étiez, il est nécessaire que vous versiez des larmes, parce que vous n'êtes plus ce que vous étiez.

« Au sein de l'Eglise, vous vous montriez pareille à la colombe dont parle le Prophète ; comme

elle, vous aviez la blancheur de l'argent et l'éclat de l'or, tant que votre âme fut pure. Vous étiez comme une étoile dans la main de Dieu ; les vents qui soulèvent l'orage et les brouillards ténébreux ne pouvaient éclipser votre lumière. Ah ! quel changement ! vous qui brilliez comme l'or le plus pur, comment êtes-vous devenue plus vile que la boue des places publiques foulée aux pieds par les animaux immondes ? En tombant du ciel, vous avez laissé s'éteindre votre lumière, et vous êtes devenue noire comme le charbon, vous qui aviez l'éclat d'un astre du firmament. Malheur, et malheur encore à vous, qui avez perdu tant et de si grands biens pour un plaisir qui a duré si peu ! »

A son tour, saint Basile fait entendre sa plainte : « C'est maintenant, dit-il, qu'il faut s'écrier avec le Prophète : Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux, des fontaines de larmes pour pleurer le malheur de la fille de mon peuple ? Si Jérémie versait des pleurs abondants sur ceux qui avaient été frappés dans le combat, comment déplorer assez l'affreuse calamité de cette âme ? Vos blessures (ô infortunée) ne sont pas celles du glaive ; votre mort n'est pas celle du soldat qui succombe dans le combat. Hélas ! le trait du péché mortel vous a percée, et voilà la mort cruelle que je pleure ! Il me semble entendre la Loi de Dieu, que vous avez méprisée, pousser de profonds soupirs ! »

En entendant les grands Docteurs de la sainte Eglise énumérer les ruines affreuses que le péché laisse après lui dans un cœur, et déplorer, avec des accents pleins de douleur et d'éloquence, le malheur d'une âme qui a commis une faute grave, on n'a pas de peine à comprendre cette parole de sainte Thérèse : « Je volerais aux extrémités du monde pour faire éviter un seul péché mortel. » Et l'on n'est pas surpris de lire dans la vie de la bienheureuse Julienne, qu'elle ne pouvait entendre parler du péché sans se trouver mal ; le seul récit d'un crime la faisait évanouir. Ah ! plutôt la mort que le péché !

Si parmi celles qui nous liront, il s'en trouvait une seule qui, en se séparant de Jésus-Chrit, eût passé, comme parle saint Basile, « de la lumière aux ténèbres, de la vie à la mort, de la résurrection à l'enfer, qu'elle considère la profondeur de sa misère, et, pleine de confusion et de tristesse,

SAINT JEAN-FRANÇOIS-RÉGIS

Consumé du zèle de la gloire de Dieu, il estimait que tous les travaux seraient bien employés s'il réussissait seulement à faire éviter un péché mortel.

en se voyant au sein des ténèbres, elle sentira une soif plus vive de cette lumière qui inondait naguère son âme. En jetant les yeux sur les terreurs de la mort,... elle s'élancera avec plus de force vers l'immortalité; en considérant l'abîme de l'enfer où elle est tombée, elle embrassera avec plus de reconnaissance la vie que le Seigneur lui offre dans sa miséricorde. »

Pour vous, qui n'avez point laissé se ternir l'éclat de votre innocence, méditez souvent les paroles que saint Jérôme adressait à une dame du monde : « Nous évitons d'autant plus facilement le mal que nous en avons une plus grande horreur. Celui qui craint jusqu'aux fautes les plus légères ne vient pas à en commettre de graves. Et peut-on dire légère une faute, quelle qu'elle soit, dès qu'elle offense Dieu? Une illustre reine de France, Marie-Thérèse, manifestant la douleur la plus profonde après une faute commise : « Cette faute n'est que vénielle, » lui dit-on pour la consoler. « Ah! répondit-elle, puisqu'elle outrage Dieu, elle est mortelle pour mon cœur. »

Marie-Eustelle, humble ouvrière de Saint-Pallais de Saintes, morte en odeur de sainteté à l'âge de vingt-huit ans, le 29 juin 1842, a écrit sur sa jeunesse ces admirables lignes : « Je m'occupais bien plus de la vie de mon âme que de l'état de mon corps. Ma pensée, mon désir dominant était d'éviter, par amour pour Jésus, tout ce qui avait l'ombre du péché. Oui, je crois pouvoir le dire dans toute la simplicité de mon âme : depuis ma conversion, je n'ai craint, je n'ai haï que le péché. J'aurais préféré mourir mille fois, plutôt que de le commettre délibérément, même en matière légère. Oh! l'idée seule de contrister le cœur du plus tendre des pères, du meilleur des amis, de Jésus, l'Amour éternel, cette seule idée me faisait endurer une espèce de mort. O doux et miséricordieux Jésus, étais-je digne, après avoir tant aimé l'iniquité, d'en éprouver par votre grâce une horreur si vive?

« Il est vrai que je m'attristais, me voyant, à chaque instant, sur le bord de l'abîme, parce que je craignais le résultat de ces tentations violentes dont j'étais harcelée; je tremblais de me trouver surprise dans les pièges du démon; mais c'est vous, ô mon Dieu, qui étiez le principal motif de ma crainte; car, par-dessus tout, j'appréhendais

de vous offenser. Vous me donniez cependant, au milieu de mes alarmes, une confiance sans bornes ; cette confiance me faisait recourir sans cesse à votre inépuisable bonté ; elle fortifiait mon âme au plus fort de ses délaissements (1). »

(1) *Extrait des écrits de Marie-Eustelle*, qui ont été publiés avec l'approbation de Mgr Villecourt, évêque de la Rochelle, et depuis cardinal de la sainte Eglise.

DEUXIÈME SECTION

—

VERTUS ENVERS LES SUPÉRIEURS

ET ENVERS LE PROCHAIN

I

AMOUR ET RESPECT POUR LA SAINTE ÉGLISE

Après avoir offert à Dieu notre Père l'hommage de notre foi, de notre confiance, de notre amour et de notre respect, nous devons payer à l'Eglise un tribut de reconnaissance, de dévouement et de soumission.

« Avec les sentiments de la vénération que vous méritez, je vous exhorte à aimer de tout votre cœur Jésus-Christ et son Eglise, écrivait saint Augustin à la vierge Félicie; car si vous aviez le malheur de quitter ce monde sans être unie au Corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire à son Eglise, ce serait en vain que vous auriez pratiqué la pureté la plus parfaite. »

L'Eglise, c'est la société des fidèles dont Jésus-Christ est l'invisible Pasteur, et le Souverain Pontife, Notre Saint-Père le Pape, le Pasteur visible. Successeurs des Apôtres, le Pape et les Evêques ont reçu de Jésus-Christ la noble mission d'enseigner les fidèles et de les guider dans la voie du salut. Le Pape et les Evêques forment, par conséquent, l'Eglise enseignante.

Qui pourra dire les bienfaits de cette Eglise que Jésus-Christ, en quittant la terre, a laissée pour Mère à ses enfants, afin de les nourrir du lait de sa doctrine, et de leur rompre le pain de la parole de vie? Dès le jour de notre naissance, l'Eglise nous a pris dans ses bras, nous a purifiés dans le Sang de son divin Epoux, nous a adoptés pour ses enfants, et nous a offerts à Jésus-Christ. L'œil

de notre intelligence était à peine ouvert, qu'elle lui a montré la lumière divine dont Elle tient le flambeau. Tombons-nous tristement sur la pente qui incline au péché notre nature déchue, Elle panse nos blessures, Elle lave notre âme par le sacrement de Pénitence. Sommes-nous faibles, Elle nous fortifie par l'aliment céleste de l'Eucharistie.

Quand le démon et le monde nous livrent de plus terribles luttes, elle nous revêt, par la Confirmation, de la force de l'Esprit-Saint. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, nous sommes le continuel objet de sa maternelle sollicitude. Et lorsque, étendus sur un lit de douleur, nous sentirons déjà les cruelles étreintes de la mort, à cette heure terrible où le démon tentera tout pour nous perdre, l'Eglise redoublera de zèle pour nous sauver. Elle fortifie, par les onctions de l'huile sainte. les athlètes qui soutiennent le dernier des combats; Elle conjure tous les Saints du ciel de les assister dans leur dernière lutte ; et quand la mort, frappant son coup redoutable, a arraché le fidèle à la vie du temps, l'Eglise n'a point encore épuisé sa tendresse.

Pareille à Respha, qui veillait jour et nuit auprès des cadavres de ses fils, jusqu'à ce que David eût permis de leur donner la sépulture, l'Eglise n'abandonne les corps de ses enfants qu'après les avoir bénits et déposés dans une terre sainte. Et leurs âmes, elle ne les oublie jamais : à toutes les heures du jour, Elle répète et répétera jusqu'à la fin des siècles cette prière : « *Que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !* » Le temps, qui détruit tout, refroidira peut-être bientôt après notre mort, l'affection de nos parents et de nos amis; Eglise de mon Dieu ! vous ne nous oublierez jamais. Oui, lors même qu'une mère oublierait son enfant, vous ne pourriez vous dépouiller d'une compatissante tendresse pour ceux que vous avez enfantés à la grâce. Comment donc pourrions-nous vous oublier ? O Eglise, ma mère, je vous aime pour tant de bienfaits ! Et, d'ailleurs, quel cœur ne serait pas saintement ravi de votre beauté !

Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle à la mort, afin de la purifier dans le bain salutaire de son sang et d'en faire sa glorieuse épouse, sans tache ni ride, mais sainte et immaculée. Quoi

de plus sublime que la doctrine de l'Eglise ? Jésus-Christ la lui a apportée du Ciel et Elle en conserve fidèlement le dépôt sacré. Quoi de plus saint et de plus pur que sa morale ?... Quoi de plus majestueux que ses cérémonies,... de plus admirable que les prières qu'Elle offre chaque jour à Dieu ? L'Eglise est belle dans sa hiérarchie, dans son glorieux et auguste Pontife, dans les saints évêques qui la gouvernent, dans ces légions innombrables de Martyrs qui l'ont fécondée de leur sang, dans ses Confesseurs et dans ses Vierges.

Comme Marie, Elle est vierge par sa pureté, et, comme Marie, Elle est féconde, car c'est Elle qui a enfanté à Jésus-Christ tous les fidèles de l'univers et tous les Saints du ciel. Elle est belle sur la terre, d'où elle chasse les ténèbres de l'erreur et où Elle répand ses bienfaits, et belle dans le ciel, où Elle triomphe avec son divin Chef et un grand nombre de ses membres. O Eglise, ma glorieuse et bienfaisante Mère, je m'attache à votre foi pour la professer avec courage, à vos sacrements pour y puiser la grâce comme à sa source, à vos lois pour les pratiquer avec amour.

Dans un siècle où l'Eglise est méprisée et calomniée, non plus seulement par des infidèles et des hérétiques, mais par des enfants ingrats, il est nécessaire que les vierges chrétiennes, pour réparer ces opprobres dont on abreuve leur Mère, professent pour Elle l'amour le plus tendre et le plus généreux. Cet amour de l'Eglise leur fera ressentir vivement ses triomphes, pour s'en réjouir, et ses malheurs, pour s'en attrister. Par d'ardentes prières, elles presseront le Seigneur d'exalter sa glorieuse Epouse, et d'étendre son règne de paix sur toutes les âmes qui cherchent à s'y soustraire. Elles aimeront à orner les autels, et à relever par de pieuses offrandes, fruit de leur travail en des heures de loisir, l'éclat des cérémonies saintes.

« Soir et matin, selon les traditions de sa famille, le président Frémyot réunissait ses trois enfants et, avec le cœur d'un père et d'un chrétien, leur apprenait à connaître et à goûter les beautés de la foi catholique, tant défigurée alors par l'hérésie. Il insistait surtout sur la nécessité de s'attacher par le fond du cœur, à la sainte Eglise Romaine et au Père commun des fidèles, d'autant plus digne alors de vénération et d'amour, que son caractère sacré était plus méconnu et plus insulté. L'âme

de Jeanne-Françoise, sa fille, qui fut plus tard la sainte baronne de Chantal, s'ouvrait avec bonheur à cet enseignement vivifié par la foi, et on la voyait, toute jeune encore, tressaillir tour à tour de joie ou d'indignation, lorsque son père racontait les triomphes ou les douleurs de l'Eglise. » *(Histoire de Madame de Chantal).*

Expression vivante de la bonté de Dieu et dispensatrice des trésors de sa miséricorde, l'Eglise se présente aussi à nous, revêtue de l'autorité et de la puissance divine. En l'envoyant à travers les siècles, Jésus-Christ lui mit un sceptre à la main, et lui dit : « Allez conquérir les nations, et soumettre à votre empire céleste tous les empires de la terre. *Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; je vous donne les clefs du royaume des cieux.* » Les rois de la terre peuvent ouvrir et fermer les prisons ; mais à l'Eglise seule il appartient d'ouvrir et de fermer le Ciel. Les autorités temporelles exercent leur empire sur les corps ; l'Eglise gouverne les âmes. A quelle puissance humaine a-t-il été dit comme à l'Eglise : « *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* » ? Si donc les principautés de ce monde exigent et reçoivent de leurs sujets le tribut d'un respect profond, de quelle vénération ne devons-nous pas entourer la sainte Eglise de Dieu ?

Cette vénération doit nous faire éviter avec soin toute parole qui renfermerait l'injure la plus légère faite à la doctrine de l'Eglise, à ses institutions, à ses cérémonies, aux dévotions qu'elle bénit et encourage ; nos oreilles doivent être fermées aux railleries des impies et des indifférents qui osent, dans leur téméraire audace, mépriser la plus auguste des autorités. Mais, surtout, nous devons respecter les lois sacrées que l'Eglise a dictées à ses enfants. Chose déplorable ! ces lois sont aujourd'hui étrangement méconnues par des âmes qui se disent chrétiennes.

L'auguste Marie est venue, de nos jours, reprocher aux hommes cet oubli coupable des préceptes de l'Eglise. C'est en versant des larmes qu'Elle a fait entendre à deux bergers cette plainte : « *Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. les autres travaillent le dimanche tout l'été ; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils vont à l'Eglise pour se*

moquer de la religion. » La violation de l'abstinence et du jeûne ont aussi fait couler ses pleurs sur la montagne de la Salette.

Par amour pour cette Mère de douleurs, et afin de la consoler, nos lectrices observeront avec zèle les commandements de l'Eglise, qu'on ne saurait transgresser sans mépriser Dieu lui-même. Leur filial respect pour l'Eglise les portera à lui obéir, s'il est possible, dans les circonstances mêmes où elles seraient légitimement dispensées d'observer ses lois. La grande et sainte princesse Elisabeth de Hongrie allait rejoindre son mari à la diète de l'empire ; elle ne trouva sur sa route d'autre aliment maigre qu'un morceau de gros pain noir, et si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude ; mais comme c'était jour de jeûne, elle s'en contenta et fit, ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval.

Le premier et le plus auguste objet de notre respect et de notre amour pour l'Eglise, c'est Notre Saint-Père le Pape. Le Pape, c'est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, c'est le fondement de l'édifice de l'Eglise, le Pasteur des pasteurs, le Docteur infaillible, le Juge suprême de la foi, le Père de la grande famille catholique. « O Saint-Père, s'écrie saint Bernard, écrivant au pape Eugène, qui êtes-vous ? Vous êtes le Grand-Prêtre, le Pontife suprême, le Prince des évêques, l'Héritier des Apôtres ; c'est à vous qu'ont été remises les clefs du ciel et confiées les brebis du divin Pasteur. » Le Pape, c'est le monarque du monde ; ses sujets sont répandus par toute la terre, et les rois des nations doivent courber leur front sous sa suprématie spirituelle. Malheur donc à ceux qui, contre lui, oseraient vomir l'injure ! Malheur à ceux qui se réjouissent de ses infortunes et donnent raison à ceux qui le dépouillent ! Mais heureuses les âmes qui payent au Saint-Père le tribut de leur respect, de leur amour, de leurs prières et de leurs généreux sacrifices ! « O vierge, écrivait saint Jérôme à Démétriade, gardez bien la foi de saint Innocent (c'était le Pape de ce temps-là) ; et quelque sage et prudente que vous soyez, n'accueillez aucune doctrine qui ne soit pas la sienne ! »

Successeurs des Apôtres, Princes de l'Eglise et Juges de la foi, les évêques ont aussi droit à notre soumission et à notre amour. Les intérêts de son Eglise conduisirent un jour l'immortel évêque de

N.-D. DE LA SALETTE

Parlant à deux bergers et reprochant aux hommes la violation des lois de l'Eglise.

Tours, saint Martin, à la cour de l'empereur Maxime ; l'impératrice le reçut avec le respect le plus profond, vénérant Jésus-Christ même en la personne de l'Evêque. Comme Madeleine aux pieds du Sauveur, elle resta longtemps aux pieds de saint Martin pour entendre sa parole ; et voulant aussi remplir à son égard l'office de Marthe, elle l'invita à sa table. L'évêque refusa d'abord, mais il céda à la fin aux instances de la pieuse princesse, qui le servit de ses mains et lui offrit elle-même à boire. Tant que dura le repas, elle se tint debout, les yeux baissés comme une humble servante. Après le repas, elle ôta la table et recueillit, comme des reliques, les miettes de pain que le saint avait touchées.

Le prêtre est le ministre de Dieu, le dispensateur de ses mystères, l'ambassadeur de Jésus-Christ. Si, succombant sous le poids de la faiblesse humaine, le prêtre oubliait sa dignité, nous devrions encore respecter en lui le caractère auguste dont il est revêtu. « Madame de Chantal, écrit l'auteur de sa Vie, entourait de la plus grande vénération les prêtres, entre les mains desquels s'offre tous les jours la Victime sans tache. Elle se recommandait à leurs saints Sacrifices ; et quand l'un d'eux lui promettait de se souvenir d'elle au saint Autel, elle disait que cette promesse lui était plus chère que si tous les rois de la terre lui eussent promis de la couronner et de la rendre souveraine du monde. »

Lorsqu'on apprenait à Radegonde, reine de France, l'arrivée à la cour de quelque saint prêtre, une joie céleste pénétrait son âme et se peignait sur son visage. Après avoir achevé l'office du soir, elle se rendait, assistée d'un petit nombre de ses plus intimes compagnes, à travers la neige, la boue ou la poussière, auprès du ministre de Jésus-Christ, et elle remplissait elle-même à son égard tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne.

Fénelon voulait qu'on apprit aux jeunes filles à aimer et à respecter toutes les communautés qui coucourent au service de l'Eglise. L'admirable vierge Catherine de Sienne ne savait comment honorer assez les religieux ; voyait-elle l'un d'eux passer devant la maison de son père, elle remarquait l'endroit où il avait posé les pieds ; puis elle allait avec respect baiser ses traces dans la poussière.

La bienheureuse Marie d'Oignies avait tant d'estime pour les religieux que, quand elle en voyait quelques-uns, elle les suivait secrètement et mettait ses pieds dans l'empreinte des leurs, pour exciter en elle un ardent désir de les imiter.

II

PIÉTÉ FILIALE

Après l'amour et la crainte du Seigneur, après le respect et le dévouement envers la sainte Eglise, la vertu la plus chère à une âme chrétienne, c'est la piété filiale, c'est une tendresse respectueuse et soumise à l'égard des parents.

« Aimez, après Dieu, votre père et votre mère », dit saint Jérôme. C'est à eux, en effet, que le Seigneur a communiqué pour vous quelque chose de sa puissance et de son amour ; c'est par eux qu'il vous a donné la vie. Pourrions-nous ne pas aimer ce père qui tient pour nous la place de Dieu, ce père qui, dès nos premières années, se fit enfant pour nous témoigner sa tendresse, qui fut avide de recevoir notre premier sourire, et recueillit avec amour nos premières paroles ; ce père qui, chaque jour peut-être, s'impose tant de sacrifices et de travaux pour nous assurer un avenir heureux?...

Et celle à qui, dès avant notre naissance, nous avons coûté tant de sollicitudes et de douleurs, notre mère, qu'il est doux de l'aimer ! Elle nous a nourris de son lait ; elle a veillé autour de notre berceau pour apaiser les cris de nos premières souffrances. Aucune larme n'est tombée de nos yeux que sa main ne l'ait essuyée. Son cœur ne fut jamais fermé à notre prière. Que de caresses, que de marques d'un amour fort et généreux elle nous a prodiguées ! Elle a été et elle est encore pour nous une expression vivante de la bonté et de la clémence divines.

Un enfant pourrait-il être assez ingrat pour laisser naître dans son cœur une aversion secrète contre ceux qui l'ont aimé plus que leur propre vie ? En viendrait-il à ne leur témoigner qu'une froide défiance ou une sorte de dureté hautaine ?

Et, dans le temps de la douleur et de la souffrance, les parents se verraient-ils refuser l'assistance et les consolations qu'ils ont droit d'attendre de leurs enfants ?... Malheur à qui ne craint pas d'affliger le cœur d'un père et de faire couler les larmes de sa mère, par une conduite mondaine ou coupable! Nous aimons à le reconnaître, la piété filiale, qui trop souvent est chassée des cœurs par l'égoïsme du siècle, trouve presque toujours dans l'âme d'une jeune personne un sanctuaire où elle est accueillie avec honneur.

Qui ne connaît l'histoire de Ruth, cette jeune Moabite, qui, pour suivre Noémie, sa belle-mère, s'arrache à ses compagnes, à sa patrie, à ses biens ? En vain, Noémie la conjure de retourner dans la maison qui l'a vue naître : Ruth ne répond d'abord que par des gémissements et des larmes ; mais ensuite son amour triomphant de sa douleur : « Souffrez, ô ma mère, dit-elle, que je ne vous abandonne pas. J'irai partout où vous irez; là où vous habiterez, j'habiterai moi-même : votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Je veux mourir et être ensevelie dans la terre qui recouvrira vos cendres. » Noémie se rend ; Ruth la suit, et habite avec elle la terre d'Israël. Là, pendant le temps de la moisson, tous les jours, elle va glaner ; et le soir elle apporte à sa belle-mère, avec les grains qu'elle a recueillis, la meilleure part de la nourriture donnée par le charitable Booz. Et comme si elle n'avait point assez fait pour Noémie : « Commandez, ô ma mère, lui dit-elle, votre fille veut en tout vous obéir. »

Nous avons déjà dit un mot de la sainte bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Pendant les vingt-deux années qu'elle passa sur cette terre d'exil, quoique abreuvée d'amertumes et de mépris par sa marâtre et par son père lui-même, jamais elle ne laissa échapper un murmure ; jamais une compagne ou une voisine ne l'entendit proférer une plainte. Elle avait, pour se consoler, les larmes qu'elle répandait devant Dieu ; et elle se vengeait en priant pour ceux qui la traitaient, non point comme leur fille, mais comme une vile esclave.

Catherine de Sienne eut à subir dans sa jeunesse toute espèce de persécutions de la part de ses parents ; on en vint même à son égard à des paroles outrageantes et brutales. Il fut résolu que

Catherine n'aurait plus de chambre pour s'y livrer à ses prières ordinaires ; que sans cesse occupée aux soins du ménage, elle serait la servante de la cuisine. Catherine offrit à Dieu toutes ses afflictions ; elle s'unit à Notre-Seigneur d'une manière plus intime, et se livra, sans se plaindre, aux humbles travaux auxquels on l'assujettissait. Elle avouait naïvement qu'en servant son père, elle croyait servir Jésus-Christ ; sa mère lui représentait la sainte Vierge ; ses frères et les autres membres de la famille, les apôtres et les disciples. Par là tous ses chagrins devenaient des joies ; Dieu la consolait de toutes les duretés des hommes.

Ecrivant la vie de sainte Macrine, sa sœur, saint Grégoire de Nysse dit qu'elle ne se séparait jamais de sa mère, et qu'elle lui rendait toutes sortes de services. Elle faisait elle-même cuire le pain qu'elle avait préparé de ses mains. Sa mère étant restée veuve avec quatre fils et cinq filles, Macrine partageait avec empressement tous les soins qu'exigeait une famille si nombreuse.

Françoise Fouquet était fille d'un humble vigneron d'Illiers, diocèse de Chartres. A l'âge de douze ans, elle devint aveugle et perdit sa mère, Son père épousa une seconde femme qui maltraita Françoise et qui chaque jour la chassait de sa maison, dès que son mari était allé au travail. La pauvre enfant, avec une patience admirable, allait se mettre sous un buisson qui n'était pas fort éloigné ; elle y demeurait, pleurant et pensant à Dieu, jusqu'à ce qu'elle sentit que la nuit approchait. Alors elle se rendait à la porte de la maison paternelle, et son père, en revenant de sa vigne, la faisait entrer et lui donnait à manger. Le bon vigneron ignorait la dureté cruelle dont la pauvre aveugle était l'objet. Pendant douze années qu'elle eut à subir cette épreuve, jamais elle ne dit un mot à son père qui pût trahir le secret de ses souffrances.

Au bout de douze ans, Françoise perdit son père, et sa belle-mère la renvoya sans pitié de sa maison. Les malheurs consommèrent la vertu de Françoise. Après une vie sainte, elle mourut en odeur de sainteté, ayant opéré plusieurs miracles de son vivant. La vie de M. Ollier d'où nous tirons cette histoire touchante, rapporte un fait non moins remarquable : une jeune fille venait d'abjurer le protestantisme pour embrasser la foi

catholique : son père, protestant intraitable, la chasse avec violence de sa maison. La pauvre enfant, au lieu de se plaindre, se jette à genoux pour demander sa bénédiction !

Dans sa jeunesse, Françoise-Gabrielle Bailly, une des premières mères de la Visitation, ne vit jamais le monde. Elle ne connaissait que le lit et le fauteuil de son vieux père paralytique. Depuis l'âge de six ans jusqu'à dix-huit, ce fut tout son horizon. Le matin, elle l'aidait à se lever, l'asseyait dans son fauteuil, lui préparait ses repas ; puis, prenant son ouvrage, elle venait travailler auprès de son père et lui tenir compagnie. La nuit, comme les douleurs du malade augmentaient, elle prenait sur son sommeil pour le veiller et lui faire de bonnes lectures. Douze années s'écoulèrent ainsi dans un dévouement qui épuisait son cœur. Son père mourut. Françoise passa alors du lit de son père au cloître, comme on passe d'un sacrifice à un autre sacrifice, ou plutôt d'un amour à un plus grand amour. *(L'abbé Bougaud).*

Il serait facile de trouver, dans des temps plus rapprochés de nous, des exemples non moins frappants de piété filiale. Il suffira d'en mettre un seul sous les yeux de nos lectrices.

Mlle Bayley, qui fut élevée dans le protestantisme, et devint plus tard fondatrice des sœurs de la Charité des Etats-Unis d'Amérique, n'avait pas encore trois ans, quand elle perdit sa mère dont les soins vigilants et affectueux lui étaient si nécessaires dans un âge si tendre. Toutes ses affections se concentrèrent donc sur son père. L'attachement sans bornes qu'elle avait pour lui se manifestait de diverses manières. Souvent, lorsqu'elle était à l'école, elle apprenait rapidement ses leçons et les récitait ; puis épiait une occasion favorable d'échapper à la vigilance de sa maîtresse pour courir à la rencontre de son père qui passait dans la rue, l'embrasser et rentrer promptement, avant que la vieille institutrice eût remarqué son absence. Non-seulement elle le regardait comme son protecteur, mais avec cette disposition généreuse qui sait apprécier un bienfait, elle payait sa sollicitude et sa bonté par la pratique de toutes les vertus propres à réjouir le cœur paternel. La piété filiale était le mobile de toutes ses actions et l'encouragement de tous ses efforts. Quoique incapable, à cet âge, de sentir l'importance de l'étude, elle estimait ses exercices

scolastiques, parce qu'ils étaient prescrits par son père. Telles étaient sa vénération et son affection pour lui, que jamais on ne l'a vue contrarier ses volontés, ni lui désobéir dans les moindres détails.

L'amour, en effet, n'est ferme qu'autant qu'il nous fait vouloir ou rejeter ce que veulent ou rejettent ceux que nous aimons. Saint Jérôme l'écrivait à Démétriade, en lui recommandant la soumission à l'égard de sa mère et de sa grand'-mère. « Ne voyez jamais un homme, lui disait-il, et surtout un jeune homme, ailleurs que sous leurs regards. N'en connaissez aucun qu'elles ne ne connaissent avec vous. » Démétriade profita des leçons du Saint qui, plus tard, put écrire d'elle : « Démétriade ne craignait rien tant que de faire de la peine à sa mère et à sa grand'mère. »

Parlant de la petite Pacatula, âgée de sept ans, à Gaudentius, son père, saint Jérôme veut que cette enfant regarde comme des ordres les moindres signes de sa mère et qu'elle les prévienne avec empressement. « Qu'elle aime votre épouse, continue-t-il, comme sa mère ; qu'elle lui soit soumise comme à une maitresse. » — « A l'exemple de votre Epoux céleste, écrivait encore le même saint Docteur à Eustochie, soyez soumise à vos parents. » Eustochie, elle aussi, suivit les conseils de son illustre guide qui, faisant l'éloge de sa noble fille spirituelle, a dit : « Toujours Eustochie s'attacha aux pas de sa mère et fit toujours ce qu'elle lui commanda. Jamais elle n'alla prendre son repos sans sa mère, et jamais elle ne fit de sortie sans elle... Ne se réservant pas une obole dont elle pût disposer elle-même, elle était heureuse de voir Paule distribuer aux pauvres son patrimoine, estimant comme un bel et riche héritage sa piété filiale envers sa mère. »

Sainte Rose ne sortait jamais, n'entreprenait aucun travail, ne prenait pas la moindre nourriture sans la permission de sa mère. Celle-ci, voulant un jour éprouver la docilité de sa fille, lui commanda de faire à rebours une fleur dans un ouvrage de broderie. Rose obéit aussitôt. Après qu'elle eut rempli sa tâche, sa mère la réprimanda fort de ce qu'elle l'avait fait d'une manière si ridicule : « Ma mère, répondit Rose avec douceur, il m'est assez indifférent de faire une fleur de telle ou de telle manière, mais je ne saurais manquer à la soumission que je vous dois !... »

En un siècle où le monde est semé de tant d'écueils, cette soumission respectueuse à l'égard d'une mère est plus que jamais nécessaire. Comment une jeune fille évitera-t-elle les pièges tendus à son innocence, sinon en découvrant avec une confiance entière ses liaisons, ses périls et ses affections, à celle qui veille à ses côtés comme un ange visible? Elle est bien téméraire, et peut-être à la veille de se perdre, la jeune personne qui ne conforme pas sa volonté à celle d'une pieuse mère, et qui aime ce qu'elle lui défend d'aimer. Nous sommes loin, toutefois, de blâmer celle qui ne découvrirait pas à ses parents son dessein de se donner à Dieu, de peur d'en être détournée.

Saint Jérôme adressait d'amers reproches à une jeune fille qui vivait séparée de sa mère. « Après les liens qui nous unissent à Dieu, disait-il, la nature n'en a point formé de plus étroits que ceux qui unissent une fille à sa mère. Ce n'est point un sujet de gloire pour une mère et sa fille de s'entr'aimer, et c'est un crime de se haïr. Fille malheureuse, vous avez vécu pendant neuf mois dans le sein de votre mère; et vous ne pouvez vivre pendant un seul jour dans sa maison! Ne pouvez-vous donc supporter son regard? Si votre conduite est irréprochable, pourquoi redouter une surveillance attentive? Et si elle est coupable, avec qui pourriez-vous plus facilement pleurer une chute qu'avec celle en l'absence de laquelle vous êtes tombée? »

Nous en avons la confiance, nos lectrices imiteront les nobles exemples que nous avons mis sous leurs yeux, et attireront sur elles, par leur amour, leur obéissance et leur respect pour leurs parents, la bénédiction promise par le Seigneur à l'accomplissement des devoirs de la piété filiale.

Toutefois, elles n'oublieront pas qu'*il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. Il n'y a point d'obligation d'obéir à ses parents, lorsqu'on ne peut exécuter leurs volontés sans mettre son âme en péril, dit saint Cyrille de Jérusalem. Disons toute la vérité : si un père, si une mère, osaient conseiller ou commander le mal, ce serait un devoir pour leur enfant de résister à leur volonté coupable, avec respect sans doute, mais aussi avec une courageuse fermeté. Séduite par l'esprit du monde une mère imprudente veut vous entraîner dans des occasions qui sont pour votre vertu un péril

imminent? Ah ! de grâce, gardez-vous de céder à ses sollicitations !

Nous parlerons plus loin des devoirs des parents relativement à la vocation des enfants ; mais il est bon de l'indiquer ici : Dieu, étant notre premier maître, peut nous appeler à un tel état de vie qu'il Lui plaît ; et aucune autorité humaine ne peut s'opposer à ses desseins sur une âme.

Les maîtresses chargées de l'éducation des jeunes filles, étant revêtues à leur égard de l'autorité des parents eux-mêmes, ont droit d'attendre de leurs élèves, en retour de leurs soins et de leur dévouement, amour, respect et obéissance. Un grand nombre de jeunes personnes ont grandi à l'ombre salutaire d'un couvent, où elles ont trouvé d'autres mères, qui les ont aimées de cette affection forte et sincère, que la foi inspire. Après que les trop courtes années, passées au pensionnat, se sont écoulées avec leurs paisibles douceurs, qu'elles n'oublient point celles qui, par leurs bons exemples et leurs sages leçons, leur ont appris à aimer Dieu et à le craindre. Ce serait pour une jeune fille une grande consolation, et en même temps une puissante sauvegarde contre les périls du monde, de revoir souvent, s'il était possible, ses anciennes maîtresses, ou de leur écrire quelquefois pour leur faire part de ses peines et de ses dangers, et recevoir leurs conseils, dictés par la prudence chrétienne.

Enfin, la vertu de piété doit nous inspirer le respect et la soumission pour toute autorité légitime. « Il n'est point de pouvoir, dit le grand Apôtre, qui ne vienne de Dieu. Toute puissance a été établie par Lui, et résister à l'autorité, c'est se révolter contre l'ordre établi par Dieu. » La vieillesse aussi mérite notre vénération, et l'Esprit-Saint nous invite à nous lever par respect devant les cheveux blancs du vieillard.

III

DÉVOUEMENT ET RESPECT A L'ÉGARD DES MAÎTRES

Ce livre tombera peut-être entre les mains d'un certain nombre d'humbles filles, obligées de s'ar-

racher aux consolations de la famille et de servir un maître. Les peines inséparables de leur condition, les dangers si multipliés qu'elles courent, ne nous font-ils pas un devoir de nous intéresser à leur salut? Souvent, du reste, parmi elles se trouvent de belles et nobles âmes, désireuses d'avancer dans les vertus chrétiennes et disposées à accueillir, avec empressement et reconnaissance, toute parole dictée par le désir de leur sanctification. Disons-leur donc que toutes leurs vertus, à l'égard de leurs maîtres, se résument en ces deux mots : dévouement et soumission.

C'est le dévouement qui a fait descendre sur la terre le Fils de Dieu, et la vie de ce bon Sauveur n'a été qu'un exercice continuel d'obéissance et de soumission. « Le Fils de l'Homme, a-t-il dit de Lui-même, est venu, non pour être servi, mais pour servir. » L'évangéliste saint Luc fait l'histoire des trente premières années du divin Maître, en ces trois mots : « *Il était soumis.* » Qu'elle est noble la condition qui nous donne ces traits de ressemblance avec notre divin modèle! Le monde peut-être la méprise : il est aveuglé par la fascination de la bagatelle : mais une âme éclairée par les lumières de la foi y voit la vivante image du dévouement et des humiliations de Jésus-Christ. Elles ne comprennent point leur dignité, les domestiques qui se plaignent de leur sujétion, et qui murmurent des peines et des sacrifices attachés à leur état.

Le dévouement chrétien, c'est la générosité d'une âme qui, en vue de Dieu, s'oublie elle-même pour procurer le bonheur des autres. Une domestique doit le dévouement à ses maîtres. Chez eux, en effet, ne trouve-t-elle pas comme une nouvelle famille? La maison de ses maîtres devient en quelque sorte la sienne. Elle y reçoit un salaire convenable; on y pourvoit à ses besoins; souvent elle y est l'objet d'une sollicitude attentive et toute maternelle; on lui donne même quelquefois une large part de confiance dans les affaires de la famille. N'est-ce pas assez pour inspirer le dévouement à une âme reconnaissante?

Sans le dévouement, du reste, une fille de service s'acquittera imparfaitement de sa tâche; elle sentira plus vivement le poids de ses peines; la vie pour elle sera remplie d'amertume; et ses croix, supportées sans résignation, ne lui apporteront aucun mérite. Comment, d'ailleurs, des

maîtres pourraient-ils avoir de l'estime pour celle qui ne les sert qu'à regret ou par des motifs intéressés? Mais le dévouement chrétien adoucit tous les sacrifices; il gagne l'estime et l'affection des hommes, en même temps qu'il fait acquérir des trésors pour le ciel.

Une domestique dévouée embrasse les intérêts de ses maîtres comme ses propres intérêts. Tout ce qui ressemble à l'infidélité la plus légère lui est en horreur. Jamais elle n'oserait toucher à ce qui n'est point destiné à son usage, ni retenir pour elle, ne serait-ce qu'une obole, de l'argent qui lui est confié. Loin de faire connaître les défauts de ses maîtres, elle ne souffre pas qu'en sa présence on profère à leur sujet une parole de blâme. En leur personne, elle voit Jésus-Christ, qui regarde comme fait à Lui-même ce que l'on fait pour le prochain; aussi, rien ne la peut rebuter : elle supporte sans se plaindre les humeurs bizarres, les manières brusques et hautaines, les paroles dures et jusqu'aux reproches injustes.

Tout ce que permet la loi de Dieu, elle le fait pour le service de ses maîtres. Dans leurs maladies, elle leur prodigue ses soins, elle ne recule pas devant les veilles, ni devant les privations. L'ingratitude ne tarit point son dévouement, car elle attend surtout de Dieu sa récompense. Le dévouement ne craint que le péché; il sacrifierait la vie s'il le fallait, mais il ne saurait sacrifier l'amitié de Dieu.

L'histoire vient encore ici nous offrir des modèles que nous devons mettre sous les yeux de nos lectrices. Armelle Nicolas naquit en 1606, à Campenac, non loin de Saint-Malo. Ses parents, pauvres des biens de la terre, apprirent à leur fille à aimer et à craindre le Seigneur; puis envoyèrent au service d'un maître la pauvre enfant, qu'ils ne pouvaient nourrir. Armelle, dès ses premières années, garda donc les troupeaux, et la prière fit dès lors ses délices. En grandissant en âge, elle grandit aussi en vertu. Sa piété, son amour du travail, son dévouement, étaient admirables. Elle passa les trente-cinq dernières années de sa vie chez un père de famille vertueux. Pendant tout ce temps, elle faisait, seule et sans aucun secours étranger, tout le travail de la maison.

Après la mort édifiante de sa domestique, son maître lui rendit ce glorieux témoignage : « Pen-

dant trente-cinq années, je ne l'ai jamais entendue proférer une parole d'impatience ou de plainte; jamais je n'ai vu la tranquillité de son âme troublée. Dans les souffrances corporelles qu'elle a endurées, surtout pendant les cinq dernières années de sa vie, elle n'a jamais cherché de soulagement que dans la prière, et jamais il ne lui est échappé un murmure. »

Quelque temps avant la grande révolution française, Madame d'Aigremont avait à son service une pauvre fille nommée Rose. Après que la révolution eut éclaté, M. d'Aigremont et son fils périrent sur l'échafaud. Madame d'Aigremont, dépouillée de ses biens, est réduite à cacher ses larmes et sa misère dans une obscure demeure. Cette pauvre veuve, abandonnée de tous, trouve un ange consolateur dans son ancienne servante. Elle n'a point d'abri : Rose partage avec elle la petite chambre qu'elle a louée. Rose a perdu ses parents : Madame d'Aigremont passe pour sa mère. De fait, elle lui a longtemps servi de mère, et Rose n'est-elle pas digne d'être sa fille? La noble maîtresse manque de pain, la généreuse domestique travaille pour lui en procurer.

Madame d'Aigremont recouvra, après la Terreur, les débris de sa fortune. Il ne lui restait plus d'enfant, elle voulut adopter sa bienfaitrice. Mais Rose aimait sa condition; elle refusa de devenir la fille adoptive de Madame d'Aigremont pour être toujours sa servante. Tant que vécut sa respectable maîtresse, elle voulut la servir seule; et après la mort de cette noble dame, elle s'appliqua uniquement à servir son Dieu.

Victime de la révolution de Saint-Domingue, une dame d'une grande fortune fut obligée, en 1792, de quitter cette île, et vint se réfugier à Mirecourt, en Lorraine, pour se soustraire à la mort qui la menaçait. Elle laissa à Saint-Domingue, entre autres esclaves qu'elle avait su former à une vie chrétienne, une négresse qui était inconsolable de son départ. Cette pauvre esclave tenta tout pour découvrir la retraite de sa maîtresse; mais la distance des lieux et la difficulté des communications l'empêchèrent longtemps de réussir dans ses recherches. Ce ne fut qu'au bout de vingt ans que la Providence exauça enfin ses vœux. Elle apprit que sa maîtresse était à Mirecourt, réduite à gagner son pain à la sueur de son front. A cette nouvelle, la négresse

verse des larmes ; et pour venir au secours de celle pour qui elle conservait un si vif attachement, elle qui depuis longtemps jouit de sa liberté se rend à la Nouvelle-Orléans, s'y vend comme esclave, et envoie le prix qu'elle a reçu à sa maitresse malheureuse !

La source du dévouement chrétien n'est donc point encore tarie dans les cœurs ; et on rencontre, même de nos jours où la charité s'est tant refroidie, des âmes qui ne le cèdent point en générosité à celles qu'ont enfantées les plus beaux âges du Christianisme. Daigne le Seigneur en multiplier le nombre.

Comme le recommande un apôtre, la domestique selon le cœur de Dieu est soumise avec respect à ses maitres, non-seulement lorsqu'ils sont bons, mais même lorsqu'ils sont méchants. Elle leur obéit comme au Seigneur ; sa foi lui dit que ses maitres tiennent pour elle la place de Dieu, et que leur désobéir, ce serait désobéir à Dieu lui-même. C'en est assez pour elle. Elle n'examine pas si ce qu'on lui impose est raisonnable ou facile à accomplir, elle le fait promptement et sans murmures.

Volontiers elle sacrifie à l'obéissance son propre jugement, ses goûts et même certaines pratiques de piété, qui n'étant point obligatoires, deviendraient une occasion de plaintes ou d'emportements. Mais autant elle est pleine de déférence et de soumission lorsqu'elle peut obéir sans péché, autant elle est ferme lorsqu'on veut la porter à enfreindre les lois de Dieu et de l'Eglise. S'il le faut, elle quittera la maison de ses maitres quelques avantages qu'elle puisse y trouver ; mais jamais elle ne pourra se résoudre à transgresser, sans de justes raisons, les lois de l'abstinence et de la sanctification du jour du Seigneur. Et si sa vertu est en péril, là même où elle devrait trouver une sauvegarde, alors sans retard elle prendra la fuite. Son innocence est sa seule richesse, son unique trésor ; avant tout, il faut qu'elle la mette en sûreté. Malheur à elle, si elle restait exposée au danger ! Elle y périrait infailliblement.

Sainte Dule naquit à Nicomédie. La pauvreté de ses parents l'obligea de se séparer d'eux, pour entrer au service d'une noble chrétienne. Son nouveau maitre, soldat romain d'un grade élevé, était païen. Dule était heureuse dans son nouvel

état, parce qu'elle y trouvait le moyen de venir au secours de ses parents. Touchée de la piété filiale de Dule, sa maîtresse lui avait permis de porter à ses parents le reste de sa table. Mais la consolation que trouvait la jeune domestique à assister ceux qu'elle aimait plus qu'elle-même fut bien vite troublée.

Un jour que la maîtresse s'était rendue à l'assemblée des chrétiens, l'officier romain osa tenter de séduire Dule par des présents et des promesses. La jeune fille, saisie d'horreur, s'enfuit épouvantée. Elle comprit que sa vertu était en danger, et résolut de quitter au plus tôt une occasion qui pouvait la perdre. Quelque temps après, l'officier renouvelle ses coupables sollicitations; il menace même Dule de lui donner la mort, si elle résiste plus longtemps. Dule répond avec le courage d'un martyr : « Je suis chrétienne, et ma religion condamne le crime. » Alors l'infidèle, furieux, saisit son épée, et étend mourante à ses pieds l'héroïne chrétienne. Le 25 mars, l'Eglise fait mémoire de sainte Dule dans le *Martyrologe romain.*

Anne-Jacqueline Coste, cette humble fille, que ses rapports avec saint François de Sales ont rendue célèbre, avait gardé les moutons pendant sa jeunesse; et, moitié par misère, moitié par peur de l'isolement dans lequel elle vivait au milieu des montagnes de la Savoie, elle s'était décidée, vers l'âge de seize ans, à entrer en condition. Son maître habitait Genève. Tous les dimanches, elle sortait de cette ville, où le culte catholique était interdit; elle allait à une lieue, entendre la messe dans un village voisin. Tels étaient du reste son adresse et les soins qu'elle apportait à son ouvrage, que jamais son maître ne put trouver, dans des voyages qui lui plaisaient peu, un sujet de plainte, ni même l'ombre d'un prétexte pour les interdire. *(L'abbé Bougaud.)*

Sainte Zite, le modèle et la patronne des domestiques, obéissait non-seulement à ses maîtres, mais encore aux derniers serviteurs de la maison, parce qu'elle voyait toujours le Maître suprême dans ceux auxquels elle se soumettait. Jamais ses exercices de piété ne nuisirent à l'accomplissement de ses obligations. Elle allait à l'église d'assez grand matin, pour qu'aucun de ses devoirs domestiques n'en souffrit. Elle puisait, par

la méditation, dans les exemples de Jésus et de Marie, une grande égalité d'humeur, une douceur patiente, et ce support des défauts d'autrui, qui est le caractère distinctif de la vraie et solide vertu.

IV

CHARITÉ

« La Charité a deux ailes, écrivait saint Bernard à sa sœur : l'aile droite, c'est l'amour de Dieu ; la gauche, c'est l'amour du prochain. Personne ne peut s'élever jusqu'au Ciel avec une seule de ces deux ailes. Sans l'amour du prochain, l'amour de Dieu ne saurait nous mériter l'éternelle béatitude. Servez-vous donc de ces deux ailes, ô ma sœur; écoutez les paroles de Notre-Seigneur : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Saint Jean, en reposant sa tête sur la poitrine de Jésus, avait puisé abondamment à cette source d'amour; aussi ne recommandait-il rien tant que la Charité aux fidèles d'Ephèse. Dans une extrême vieillesse, n'ayant plus la force de se rendre lui-même à l'assemblée des fidèles, cet apôtre de la Charité s'y faisait porter; et chaque fois il y répétait ces mots : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » « Père, vous nous faites toujours entendre la même parole, lui disaient, avec une confiance respectueuse, ceux qu'il aimait comme ses enfants. » « Oh! répondait le saint vieillard, c'est le précepte du Seigneur, et si on l'observe fidèlement, on accomplit toute la loi. »

Saint Athanase écrivait à une vierge : « Ne croyez pas qu'elles soient chrétiennes, celles qui n'ont pas au fond de leur cœur et devant Dieu, un amour sincère pour leur prochain, puisque c'est un devoir pour tout disciple de Jésus-Christ, d'aimer même ses ennemis, à l'exemple de son divin Maître. » « Regardez tout fidèle comme votre frère, disait encore saint Bernard à sa sœur;

souvenez-vous que le même Créateur nous a donné la vie à tous. Mais la Charité, qui unit les serviteurs de Dieu, n'a rien de sensuel. La vraie Charité apporte une grande paix à l'âme. Elle consiste à aimer selon Dieu ceux qui nous sont chers, et à aimer nos ennemis pour l'amour de Dieu. »

Une âme charitable compatit aux douleurs du prochain; elle est triste avec ceux qui sont dans la tristesse; elle pleure avec ceux qui pleurent Sachant que celui qui n'est pas miséricordieux à l'égard d'autrui ne trouvera pas miséricorde devant le Seigneur, elle est indulgente, même envers les méchants. Attentive à veiller sur elle-même, elle ferme les yeux sur les défauts des autres, et la vue de ses imperfections lui fait supporter sans peine celles d'autrui. Elle fuit les langues médisantes qui, semblables au serpent, inoculent un venin mortel, dans l'âme de ceux qui les écoutent. Loin de s'attrister des succès des autres, elle fait son bonheur de leur bonheur.

Parle-t-on du prochain, c'est pour en dire tout le bien qu'elle sait. Elle ne veut entendre parler des autres que d'une manière avantageuse. Par suite de la fragilité humaine, lui est-il échappé une parole qui blesse la Charité, elle se fait un devoir de réparer sa faute, en attirant, autant qu'il est en elle, l'estime de tous à ceux dont elle a médit, et en entourant d'égards ceux qu'un mot irréfléchi aurait pu blesser. Il n'est point en elle de sentiment de colère ou d'aigreur qu'elle ne réprime aussitôt.

« Une vierge indulgente, continue saint Bernard, compte pour rien les injuresqu'elle reçoit. En son cœur règne une continuellepaix, en sorte que Jésus-Christ, qui est la paix, se plait à y habiter. » L'épouse de Jésus pourrait-elle oublier son époux crucifié, les épines qui ont déchiré son front, les crachats qui ont couvert sa face adorable, les soufflets dont elle a été meurtrie, le fiel et le vinaigre dont sa bouche divine a goûté l'amertume? A l'exemple du Sauveur, elle prie donc pour ceux qui la persécutent, et bénit ceux qui la maudissent. Comme l'agneau dont on enlève la toison, elle endure tout sans se plaindre. Ne se laissant pas vaincre par la malice des autres, elle triomphe du mal par le bien. Les hommes l'estiment, et le Seigneur la bénit.

Sa Charité s'exerce d'abord à l'égard de ses frères et de ses sœurs, auxquels la nature l'unit par des liens si étroits. Rien qu'elle ne supporte de leur part, pour le bien de la paix. Leur caractère difficile, leurs injustices même, ne sont point capables de refroidir sa tendresse à leur égard. Elle n'a point de paroles arrogantes vis-à-vis des domestiques ; elle ne les traite qu'avec bienveillance et avec une sorte de respect.

Les infirmes, les pauvres, les délaissés et les méprisés du monde ont ses préférences. Elle désire avec tant d'ardeur entendre un jour, de la bouche du juste Juge, cette sentence de bénédiction : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé ! J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez offert à boire. J'étais étranger, et vous m'avez accueilli. Lorsque je manquais de vêtement, vous m'en avez donné ; vous m'avez visité dans mes souffrances ; lorsque j'étais captif, vous êtes venus me consoler. Je vous le dis en vérité, tout ce que vous avez fait en faveur du plus petit des miens, je le considère comme fait à moi-même. »

Oh ! comme cette douce parole fera oublier à la Charité tous ses sacrifices, et toutes les amertumes qui souvent les accompagnent ! De quels torrents de consolations elle inondera l'âme au tribunal de Dieu ! C'est l'espérance de ces consolations, qui soutient le dévouement de la vierge chrétienne, et lui donne la force de tout souffrir et de tout entreprendre pour l'amour de ses frères.

Le portrait d'une âme charitable que nous venons de tracer, et dont nous avons emprunté les traits aux écrits des saints Pères a été fidèlement reproduit dans la conduite d'un grand nombre de jeunes vierges. Ici encore, nous aurions une multitude d'exemples édifiants à mettre sous les yeux de nos lectrices ; mais nous devons nous borner à ceux qui nous paraissent les plus pratiques.

La bienheureuse Marie des Anges, issue d'une noble famille du Piémont, était, dès sa jeunesse, d'une charité et d'une douceur inaltérables envers ses sœurs. L'une d'elles, Christine, dans un moment d'emportement, la frappa rudement au visage avec un balai. La sainte enfant souffrit sans se plaindre. Sa mère, remarquant la blessure

que le coup avait laissée sur les joues de sa fille, demanda d'où lui venait ce mal. Craignant d'attirer sur sa sœur le châtiment qu'elle méritait, Marianne (c'était le nom de la Bienheureuse, avant son entrée au Carmel), répondit, d'une manière évasive, qu'elle n'avait pas vu comment cette blessure s'était faite.

Madame Louise de France, depuis Carmélite sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin, étant encore dans le monde ne pouvait souffrir qu'on fît le moindre tort au prochain, ni qu'on parlât à son désavantage. Si elle entendait quelque propos de ce genre, elle se faisait une loi de ne pas le répéter, et jamais elle ne recevait de confidence qui portât atteinte à la réputation d'autrui (1).

Comme toutes les âmes d'élite, la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement eut, dès son enfance, une grande affection pour les pauvres. Dès lors elle s'affligeait de ce que sa mère aimait à la vêtir avec luxe ; elle n'aspirait qu'à devenir semblable à ceux qu'elle regardait comme les privilégiés de Jésus-Christ. Elle ne pouvait rencontrer un pauvre sans s'arrêter près de lui, le questionner affectueusement sur ses besoins, et lui donner une petite offrande, toujours accompagnée de quelques paroles d'édification ; ce qu'elle faisait avec une si douce affabilité que les passants s'arrêtaient pour l'admirer.

Il y avait entre autres, une femme fort âgée, qui ne quittait guère la porte du logis de M. Parigot, père de cette admirable enfant. Marguerite prodiguait à cette femme les plus douces caresses, jusqu'à la tirer par le bras, pour la mieux embrasser à son aise. Son entrée comme pensionnaire au couvent des Ursulines ne ralentit nullement cette affection pour les pauvres ; elle y réservait pour eux la meilleure part des petites provisions qu'on lui donnait ; et, presque toujours, elle venait demander à ses maîtresses la permission de faire, parmi ses compagnes, une petite quête, prélevée sur les desserts et les goûters. Le soir, de retour chez ses parents, Marguerite faisait entrer dans une chambre, dont

(1) Extrait de *sa Vie* écrite par une religieuse d'Autun, ouvrage dont on ne peut assez conseiller la lecture aux jeunes personnes.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Le Docteur de l'amour de Dieu et du prochain.

son père lui avait accordé l'usage, plusieurs vieillards malades et infirmes qui ne manquaient pas d'arriver à cette heure chez M. Parigot. Là, seule avec eux et son bon ange, elle raccommodait leurs vêtements, et pansait ceux qui avaient des plaies.

L'un des historiens de sa vie raconte que Jésus-Christ, ayant voulu éprouver sa Charité, lui apparut sous la figure d'un petit pauvre et lui demanda l'aumône. Marguerite, touchée de compassion, lui présenta son goûter, seul présent qu'elle pût lui faire. L'enfant accepta, offrit en échange un chapelet et disparut, en laissant à Marguerite, avec ce petit trésor, les biens célestes dont son amour sait récompenser la bonne volonté d'une âme simple et entièrement soumise à la direction de la grâce.

Dans l'exercice de sa charité, l'illustre et sainte vierge Catherine de Sienne choisissait de préférence les plus pauvres malades, les infirmités les plus repoussantes; et un de ses historiens nous a transmis, à ce sujet, des détails précieux. Une femme nommée Cecha, atteinte de la peste, avait été forcée, par son extrême indigence, à se réfugier dans un des hospices de Sienne. Mais cet établissement avait alors si peu de ressources, qu'elle y recevait à peine le nécessaire. En peu de jours, son mal empira, au point qu'elle fut bientôt couverte de lèpre ; et, à cause de l'infection de cette maladie, personne ne voulait la servir. On allait, suivant la coutume, l'envoyer hors de la ville, lorsque Catherine l'apprend. Elle court à l'hospice et se fait la servante de la lépreuse. Soir et matin, elle vient lui préparer à manger, panser ses plaies, exécuter jusqu'à ses moindres désirs. Elle croyait servir son divin Epoux en servant cette misérable femme.

Tant d'humilité et de charité firent naître dans le cœur de Cecha l'orgueil et l'ingratitude; elle regarda bientôt comme lui étant dus, ces services si désintéressés. Si Catherine prolongeait un peu ses prières à San-Dominico, Cecha, dans les transports de son impatience, l'accablait d'injures et de moqueries. « Madame, lui disait-elle, soyez la bienvenue! Oh! comme elle est glorieuse, cette reine qui passe le jour entier dans l'église! » Catherine ne se troublait pas le moins du monde ; elle répondait doucement : « Mère bien-aimée, pour Dieu, ne vous fâchez pas de ce

que j'ai tardé quelque peu à venir ; j'aurai bientôt préparé tout ce dont vous avez besoin. » Puis elle allumait le feu et disposait tout avec diligence. L'impatiente Cecha en restait étonnée.

Cependant la charité de Catherine avait à combattre la prudence de sa mère. « Ma fille, disait Lapa, indubitablement tu seras lépreuse ; je ne veux pas que tu serves davantage cette malade.» La sainte qui avait mis en Dieu toute sa confiance, tâchait de fléchir sa mère par de douces paroles. Mais l'ennemi du genre humain, jaloux d'une vertu si héroïque, fit tous ses efforts pour détourner Catherine de ce pieux exercice. Il frappa de lèpre ses mains virginales ; en sorte que ceux qui la voyaient croyaient que la maladie avait gagné tout son corps. Rien ne put ébranler sa charitable résolution, Catherine continua jusqu'à la fin à soigner Cecha, elle l'aida à souffrir avec patience. la prépara pour le grand voyage ; puis, quand elle fut morte, lava son corps et l'ensevelit. Alors ses mains devinrent blanches comme celles d'un nouveau-né.

De nos jours, ces admirables saintes ont de nombreuses imitatrices. Il faut le dire cependant : quelques cœurs se laissent resserrer par l'égoïsme du siècle. Ne pourrait-on pas faire entendre aujourd'hui la plainte d'un saint Père écrivant à une femme du monde : « Il y en a peu qui renoncent à leurs défauts ; vous n'en trouverez presque pas qui rendent leur conduite tellement irréprehensible. qu'ils s'abstiennent de blâmer celle du prochain. Ceux mêmes qui fuient avec soin les autres vices tombent dans celui-ci, comme dans le dernier filet du démon. »

« Cet ennemi de Dieu, comme le remarque saint Basile dans son *Traité de la vraie virginité*, lorsqu'il peut se saisir des corps des hommes et en faire un instrument de péché, perd ainsi leurs âmes pour toujours ; mais quand les hommes, domptant leurs corps par la pénitence, parviennent à le soustraire à l'esclavage du démon, ce tyran implacable attaque leurs âmes et il réussit souvent à les ébranler. C'est ainsi que celles qui assujettissent leurs corps à la loi de Dieu nourrissent quelquefois dans leur cœur la colère, la dissimulation, l'aigreur, la jalousie. Puisqu'une vierge perd sa beauté surnaturelle par les vices qui ont leur siège dans l'âme, qu'elle étouffe donc

avec soin en elle tout sentiment de haine, de colère et surtout d'envie ! »

Nous nous reprocherions de terminer ce chapitre sans appeler l'attention de nos lectrices sur une œuvre de charité des plus agréables à Dieu. Je veux parler de la prière pour les âmes du Purgatoire. Oh ! n'oublions pas ces chers défunts, si nous voulons nous faire des amis dans le Ciel. Après le saint sacrifice de la Messe, qui est si efficace pour le soulagement des âmes du Purgatoire, nous ne connaissons pas de pratiques de dévotion plus capables de hâter leur délivrance, que le Chemin de la Croix, et (lorsqu'on est reçu du scapulaire bleu) la récitation de six *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, et en l'honneur de la Sainte Trinité et de l'Immaculée Conception. Qu'on ait soin dès le matin d'avoir l'intention de gagner toutes indulgences qu'on pourra durant le jour, et qu'on les applique aux âmes du Purgatoire (1).

V

ZÈLE DES AMES

Pourquoi parler à la jeune personne du zèle, cette vertu de l'apôtre, qui semble n'être point faite pour elle ? Saint Jean Chrysostôme va nous l'apprendre par sa lettre à Italica : « Il est dans l'ordre, lui dit-il, que la femme se tienne humblement occupée dans sa maison, et que l'homme se livre aux affaires extérieures qui intéressent la société. Mais....., dans la cause de l'Eglise il n'en est point ainsi. Il peut même se faire que la femme l'emporte sur l'homme en courage dans cette lutte divine.....

« N'est-ce pas ce que le grand Apôtre nous fait entendre, lorsqu'il comble d'éloges, dans ses lettres, certaines femmes illustres, nous apprenant qu'elles ont beaucoup travaillé à ramener les hommes à la foi et à la pratique de la vertu ? Mais pourquoi vous le rappeler ? C'est afin que

(1) Voir à la fin du volume les *Prières diverses* auxquelles sont attachées des indulgences.

vous ne vous croyiez point étrangère à ce zèle, qui fait beaucoup entreprendre pour la cause de l'Eglise, et que vous employiez à calmer les tempêtes soulevées contre elle, toute votre influence et le crédit des personnes qui vous entourent. »

Saint Jean Chrysostôme voulait donc que la femme s'occupât des grands intérêts de l'Eglise, et il la croyait capable de le faire avec succès. Et saint Athanase écrivant à une jeune fille : « Grande sera votre récompense, lui disait-il, si vous sauvez une âme. Parlez donc des choses de la foi à ceux qui les goûtent. » Saint Jérôme voulait qu'Eustochie exhortât ses compagnes à pratiquer la virginité. « S'il en est une parmi elles, lui disait-il, qui soit faible dans la foi, prodiguez-lui les marques de la plus tendre affection, et donnez-vous par là le mérite de lui avoir fait pratiquer la plus belle des vertus. »

Dès les commencements de l'Eglise, on voit apparaître sur les traces de ces nobles femmes que saint Paul loue, dans ses épîtres, de leur zèle pour la diffusion de la foi, un grand nombre de chrétiennes généreuses, qui s'occupent de pourvoir aux besoins des prédicateurs de l'Evangile et de leur préparer les voies. Et, parmi elles, ne compte-t-on pas avec admiration de jeunes vierges dont le zèle égale celui d'un apôtre? Nous avons parlé de cette glorieuse martyre d'Alexandrie, sainte Catherine, qui, à dix-huit ans, soutient les fidèles dans la persécution, confond le tyran Maximin, convertit cinquante philosophes des plus subtils, assemblés pour la combattre, gagne à la foi l'impératrice elle-même et Porphyre, le général des armées de l'Empire.

La vierge Pudentienne présenta au pape saint Pie, quatre-vingt-seize personnes de sa maison, qu'elle avait converties et préparées elle-même au baptême. — Fiancée, malgré elle, à Valérien encore infidèle, Cécile le convertit, ainsi que Tiburce, son frère. Tous deux, soutenus par cette jeune vierge, confessent la foi au milieu des tourments, et remportent la palme du martyre. — Jetée dans les fers à cause de sa foi, la vierge Anastasie gagne à Jésus-Christ deux cents hommes et soixante femmes ; elle les soutient par sa brûlante parole et par la générosité de ses exemples, au milieu des tourments qu'ils ont à subir. Pas un seul ne se laisse ébranler par la

rage des persécuteurs, et tous meurent martyrs avec celle à qui ils doivent la foi.

Au quatrième siècle, une jeune chrétienne est emmenée captive dans les contrées lointaines de l'Ibérie et y devient esclave. Seule au milieu de barbares infidèles, elle n'oublie point le Dieu qu'elle a aimé dès son enfance. N'ayant que Lui pour appui sur la terre, elle ne cherche à plaire qu'à Lui seul. Sa vie est plus angélique qu'humaine : sa douceur, sa soumission, sa patience ravissent les barbares. Ils recourent à elle dans leurs malheurs et viennent lui demander la santé de leurs malades. Dieu fait éclater par des miracles la sainteté de sa servante. La reine des Ibériens, elle aussi, va visiter la pauvre esclave et la conjure de la délivrer des douleurs cruelles auxquelles elle est en proie. La jeune fille fait étendre la reine sur son cilice et se met en prières. La reine se relève guérie. La captive alors lui parle du vrai Dieu, et la reine adore Jésus-Christ.

Le roi veut offrir des présents à celle qui a rendu la santé à son épouse : « La captive, lui dit la reine, méprise les richesses ; elle fait ses délices du jeûne et de la pauvreté. Sa seule ambition est de nous voir tous deux adorer Jésus-Christ, au nom duquel elle opère ces prodiges. » Quelques jours après, le roi se jette aux pieds de la jeune fille et la conjure de lui faire connaître le Dieu qu'elle sert. L'heureuse captive l'instruit des vérités de notre foi. Bientôt elle a à catéchiser tout un peuple qui, à l'exemple de son souverain, renonce au paganisme. On élève un temple au Fils de Dieu ; on députe des ambassadeurs à Constantin pour lui demander des prêtres. L'empereur s'empresse d'envoyer des missionnaires en Ibérie ; ils y trouvent un royaume entier converti à la foi par le zèle d'une pauvre esclave.

Qui n'admirera le zèle de Catherine de Sienne? Après avoir consacré les premières heures de la journée à ses prières, elle quittait sa retraite et allait porter la paix aux âmes souffrantes. Le soir, elle montait triomphante à l'église de Saint-Dominique ; elle déposait au pied de la croix du Sauveur ses conquêtes spirituelles, lui rendant des actions de grâces pour les travaux de la journée et lui demandant un surcroît de zèle et de force pour le lendemain : « Seigneur, disait-elle, je ne saurais me réjouir, si une seule âme, créée à vo-

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Offre à Dieu son cœur brûlant d'amour.

tre image, tombait dans la mort éternelle ; je ne veux laisser perdre, par ma faute, aucun de mes frères ; je désire, ô mon Dieu, qu'ils vous appartiennent tous. Ah ! que les peines et les châtiments tombent sur moi seule, pourvu que ces âmes ne soient point réprouvées ! Et s'il fallait, ô mon Dieu, que je fusse placée sur les bords de l'abîme, pour leur en fermer l'entrée, il me serait doux de sauver ainsi mes frères, pourvu que je vous restasse unie par les liens de la charité. »

Personne n'a parlé à Catherine, qui ne se soit retiré meilleur, dit le pape Pie II, dans la bulle de sa canonisation. Elle ne dédaignait aucune blessure, aucun abaissement. Si elle découvrait une lueur d'espérance dans l'âme d'une pauvre fille perdue, elle la prévenait de ses caresses, l'embrassait, l'appelait sa sœur, lui disait : « Combien je vous plains d'être devenue la servante du démon, vous qui avez une si belle âme créée à l'image de Jésus-Christ ! Ah ! si je pouvais vous reconquérir et vous cacher dans les plaies sacrées du Sauveur ! Plusieurs comprirent ce doux langage et retrouvèrent cette seconde innocence de l'âme que donne un sincère repentir.

Avec quelle ardeur, de nos jours, des âmes généreuses, aimant uniquement leur Dieu, travaillent à le faire aimer de ceux qui leur sont chers ! Elles exercent autour d'elles un apostolat qui, pour être humble, n'en est pas moins efficace. Ne voit-on pas souvent les prières et les larmes d'une pieuse jeune fille, ramener à la pratique des devoirs du chrétien un père qui, depuis longtemps, les avait oubliés ?

Après une vie, livrée à de honteux désordres, Louis XV fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Cette nouvelle jeta dans l'affliction la plus profonde Madame Louise de France, sa fille, devenue prieure du Carmel de Saint-Denis. Aussitôt, sans s'arrêter à considérer sa douleur, la princesse s'occupa activement de procurer au roi tous les secours spirituels. Elle obtint de Mgr l'archevêque de Paris la permission de faire exposer le Saint-Sacrement dans l'église du monastère, et, pendant dix jours, elle se tint au pied des autels, ne cessant de solliciter, pour le monarque, les dispositions qui rendent la mort précieuse devant Dieu.

Si les occupations de sa charge l'arrachaient souvent du sanctuaire durant la journée, elle s'en

dédommageait la nuit, en ne le quittant presque pas.

Elle réclama, non-seulement les prières de la communauté, mais encore celles de toutes les religieuses du royaume et des personnes pieuses avec lesquelles elle était en relations. A la prière, elle joignait toutes les rigueurs de la pénitence. Ses filles, qui remarquèrent bientôt l'altération de ses traits, s'alarmèrent avec raison et recoururent à l'autorité des supérieurs pour arrêter les pieux excès de son zèle. L'un d'eux lui ayant adressé des reproches à ce sujet, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « J'obéirai, mon père, à tout ce que vous me prescrirez ; mais songez, je vous prie, que le roi se meurt ; songez que je suis venue ici pour son salut, comme pour le mien ; et dites-moi si je puis en trop faire pour une âme qui m'est si chère. »

Le digne supérieur, admirant un tel courage, n'eut pas celui de lutter plus longtemps, et abandonna cette âme généreuse à l'Esprit divin, qui l'avait conduite si avant dans la voie de l'abnégation.

Dieu entendit les ferventes prières de la princesse carmélite. Bientôt le monarque, animé du plus sincère repentir, demanda avec humilité la grâce des sacrements, et voulant que son regret fût connu de tous, comme l'avaient été les égarements de sa vie, il rédigea lui-même la formule par laquelle il demandait pardon à Dieu et à son peuple d'une conduite si peu conforme aux sentiments de foi qui l'avaient toujours animé, et ordonna que cet acte fût publié par toute la France.

Que de fois un frère, enveloppé par le tourbillon du monde, a été retenu sur le bord de l'abîme, où il allait se perdre pour l'éternité, par la douce main d'une sœur qui l'exhortait à revenir à Dieu, et qui, pour lui, offrait au ciel ses gémissements et ses prières ! « Qui n'a entendu parler de ce charmant groupe fraternel, trop tôt disparu de ce monde : Maurice et Eugénie de Guérin ? Maurice, entraîné par la dissipation de Paris, avait un instant oublié le Dieu et la foi de son enfance. Que faisait pendant ce temps sa jeune sœur ? Elle tremblait pour lui, elle gémissait et priait. « Maurice, écrit-elle après la mort de son frère, je te crois au ciel. Oh ! j'ai cette confiance que tes sentiments religieux me donnent, que la miséricorde

de Dieu m'inspire... Il y a trois ans qui m'affligent ; je voudrais les effacer de mes larmes ! J'avais tout mis en toi, comme une mère en son fils : J'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quand nous parlions de nos afflictions pour ton âme, cette chère âme dans l'erreur ? Que j'ai demandé à Dieu son salut, prié, supplié !!! Un saint prêtre me dit : « Votre frère reviendra. » Oh ! il est revenu ! et puis il m'a quitté pour le Ciel... pour le Ciel, j'espère ! » *(L'abbé Bougaud.)*

Anne-Jacqueline Coste, dont nous avons déjà parlé, était une pauvre domestique que saint François de Sales rencontra à Genève, et qu'il invita, une des premières, à entrer au monastère de la Visitation. « Rien n'est beau, rien ne va au cœur comme la conduite de cette humble fille vis-à-vis de sa maîtresse protestante, qui, jeune encore, se mourait d'une maladie de poitrine. Après l'avoir soignée pendant onze mois, avec une patience qui ne se démentit pas un instant, elle la convertit, lui apprit les prières catholiques, la fit abjurer en secret, et, à travers mille périls, trouva moyen de lui amener un confesseur. Lorsque sa maîtresse fut au moment d'entrer en agonie, comme il n'y avait pas de prêtre pour lui apporter le saint Viatique, la pieuse servante n'y tint pas. Elle alla trouver un curé qui demeurait à une lieue de Genève, mais qui, sous peine de mort, ne pouvait y entrer ; et, lui présentant un mouchoir bien blanc, le conjura de lui donner une hostie consacrée, lui promettant de ne pas la toucher avec les mains, et de la faire recevoir avec grande révérence par sa chère maîtresse qui allait mourir. Le prêtre ne crut pas pouvoir agréer sa demande.

Anne Coste revenait donc triste à Genève, lorsque, peu après son retour, elle vit descendre à l'hôtel un ambassadeur qui s'en allait dans des pays entièrement protestants ; il était accompagné d'un aumônier et ce dernier portait avec lui toutes les choses nécessaires pour dire la sainte Messe. On entrevoit la joie de la pieuse servante. Elle lui confie son secret, et à minuit sonnant, au fond de cette cave qui avait tant de fois caché des prêtres et des religieux, sur un autel improvisé, fut offert de nouveau, après cinquante ans d'interruption, le saint et adorable Sacrifice de l'autel. La malade semblait n'attendre que ce bonheur ; elle

expira quelques instants après. (*L'abbé Bougaud*).

Soutenues par ces beaux et touchants exemples, nos lectrices concevront un ardent désir de gagner à Jésus, les âmes qui leur sont chères. Leur zèle s'exercera d'abord à l'égard de leurs parents, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs maitres, si elles sont domestiques. Elles l'étendront aussi à leurs compagnes, auxquelles elles tâcheront d'inspirer le mépris du monde et de ce qui passe, le goût des exercices de piété et des choses de Dieu.

Dans sa jeunesse, sainte Colette était aimée de toutes ses compagnes, qui laissaient volontiers leurs amusements pour se trouver avec elle. Colette profitait de ces heureuses dispositions pour leur faire de bonnes lectures et pour les entretenir agréablement de sujets pieux. Elles en vinrent à aimer tellement ces conférences spirituelles, qu'elles priaient elles-mêmes Colette de leur parler de Notre-Seigneur. Des personnes d'un âge plus avancé, voulurent aussi être admises à ces conférences. Enfin l'empressement devint si général, que les mères de famille y venaient avec leurs filles ; et toutes en sortaient, non seulement édifiées, mais même pénétrées de la plus vive componction. Il se fit parmi les personnes du sexe, un changement remarquable, et plusieurs résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

Sainte Angèle Mérici, fondatrice des Ursulines, dans sa jeunesse, assemblait les jeunes filles de sa ville natale, surtout les plus ignorantes et leur enseignait avec une patience héroïque la doctrine chrétienne. Elle ne les abandonnait point qu'elle ne les vit pleinement instruites des vérités de la foi. De nos jours d'admirables jeunes filles recherchent dans nos campagnes et dans nos villes, les enfants ignorants, auxquels on n'apprend plus à connaître Dieu à l'école. Elles leur enseignent le catéchisme avec une patience et un zèle au-dessus de tout éloge. Il faudrait des âmes dévouées qui s'appliquassent à cette œuvre dans toutes nos paroisses. Mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est de rechercher les malades dans les bourgs et dans les villes. Hélas! un trop grand nombre d'entre eux meurent sans s'en douter, avant que le prêtre soit averti. Quel malheur épouvantable ! Des vierges chrétiennes, qui, dans chaque rue, s'informeraient de tous les

malades, les verraient, les prépareraient à la visite du pasteur, feraient appeler celui-ci de bonne heure, et qui même après qu'il aurait rempli son ministère, assisteraient les mourants jusqu'à la dernière heure avec intelligence et esprit de foi, seraient comme les pourvoyeuses du paradis, et comme des barrières qui fermeraient l'enfer à une multitude de pauvres âmes. Pour aider celles de nos lectrices qui consacreront leur dévouement aux soins spirituels des malades nous donnerons tout à fait à la fin de ce volume, une *Méthode pour assister les mourants*, qui servira en même temps pour préparer les petits enfants au sacrement de pénitence (1).

Sainte Christine, l'admirable vierge de Saint-Trond en (Belgique), consacra 40 ans de sa vie à souffrir, à prier, à travailler pour la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du Purgatoire. Si elle apprenait qu'un pécheur était malade, elle redoublait ses pénitences, elle allait auprès de lui, elle lui révélait ses fautes les plus secrètes, et lui parlait avec tant de force et de tendresse, que le malade demandait avec instance le prêtre. Puis la sainte inspirait à l'âme du moribond tant de confiance en Dieu qu'il expirait avec bonheur.

C'est pour une Vierge chrétienne une œuvre de zèle de grand prix, de faire donner des missions dans une paroisse, ou bien de favoriser les vocations apostoliques. C'est ce que font de saintes âmes qui, devenant mères sans cesser d'être vierges, adoptent un enfant pauvre, ayant la vocation sacerdotale et le font élever pour l'apostolat (2).

Mais les vierges chrétiennes ne peuvent pas toujours donner à leur amour des âmes une libre carrière. Il en est qui sont obligées de se borner à

---

(1) Nous avons écrit une *Méthode pour préparer les petits enfants au sacrement de pénitence*; prix 15 centimes.

(2) Quand on trouve un enfant pieux et intelligent et désirant devenir prêtre, on peut l'adresser à M. le Directeur du *Pèlerin*, 8, rue François Ier, Paris; ou à M. le Directeur du Séminaire de Montciel près Lons-le-Saulnier (Jura); ou à M. le Supérieur des Eudistes, à Plancoët (Côtes-du-Nord; ou à M. le Supérieur du collége de Seyssinet, près de Grenoble (Isère); ou à M. le Supérieur des Oblats, à Notre-Dame-de-Lumière, par Goult (Vaucluse); ou à M. le Supérieur des missionnaires de Saint-François de Sales, à Evian (Haute-Savoie); ou à M. le Supérieur des prêtres du Sacré-Cœur, à Saint-Quentin (Aisne); ou à M. le Supérieur des Frères de Saint-

l'exercer dans le cercle de leur famille et de quelques compagnes. Souvent même les exhortations et les conseils que le zèle inspire sont mal accueillis, ou du moins restent sans résultat. Alors, un cœur brûlant du désir du salut des âmes a recours avec plus d'ardeur encore à la prière et aux bons exemples, deux moyens toujours possibles, et souvent les plus efficaces pour ramener au Seigneur ceux qui s'égarent. On assure que sainte Thérèse, par ses seules prières, gagna autant d'âmes à Dieu, que saint François Xavier, l'immortel apôtre des Indes.

Les œuvres ont leur langage et une muette éloquence qui entraîne ceux que les paroles ne font que toucher. S'adressant à une vierge, saint Athanase lui recommande « de vivre de telle sorte, que tous ceux qui la voient, ou qui entendent parler d'elle, ressentent une influence de salut. » Que la lumière de votre vie sainte brille devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le Ciel. Mais, malheur à nous, si par une conduite mondaine et légère, nous étions pour nos frères une occasion de chute ! Le Sauveur lui-même a lancé sa malédiction sur l'homme par qui le scandale arrive. « Il vaudrait mieux pour lui, dit le divin Maître, qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât dans la mer. »

Vincent de Paul, 3, rue Dantzig, Paris ; ou à M. le Supérieur des Missions africaines, 150, boulevard Gambetta, Lyon ; ou à M. le Directeur d'Uvrier, près Sion (Suisse) ; ou à M. le Supérieur des Missionnaires d'Issoudun (Indre) ; ou à M. le Directeur des Missionnaires d'Alger, à Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron) ; ou à M. l'abbé Gay, rue Vaugirard, 104, Paris ; ou à Dom Grea, à Saint-Antoine (Isère) ; ou enfin à M. le Secrétaire du Pèlerinage de la Salette, par Corps (Isère).

Les frères des Ecoles chrétiennes à Caluire, près Lyon (Rhône), et les Frères Maristes à Saint-Genis-Laval (Rhône), reçoivent aussi les enfants qui désirent comme eux, se vouer à l'instruction de la jeunesse.

La pénurie des vocations sacerdotales en France qui a paru à des esprits sérieux, dès 1870, un des grands périls de l'Eglise de France, devient tous les jours plus désolante. Pour y remédier, des œuvres nouvelles surgissent. Celles des vocations tardives où l'on fait faire en 2 ans ou 3 ans au plus, toutes les études jusqu'à la philosophie à des jeunes gens que Dieu appelle à 25, à 30 ans. Il y a là des soldats qui ont fait un congé, des sergents qui ont quitté le service militaire pour le service de Dieu Le R. P. Féron, qui a inauguré cette œuvre, la continue en Angleterre au Prieuré Saint-Joseph, Marnhull, Dorset. Elle est établie au collège Saint-Charles Chantepie, près Rennes (Ille-et-Vilaine), et à Caen (Calvados), 8, rue Haute.

TROISIÈME SECTION

—

VERTUS ENVERS SOI-MÊME

I

DE L'HUMILITÉ

Ecrivant à une dame du monde, un saint Docteur lui disait : « N'estimez rien tant que l'humilité, car il n'est rien de plus aimable. Elle est la grande conservatrice et la gardienne de toutes les vertus ; rien ne saurait plaire autant aux regards de Dieu et à ceux des hommes qu'une âme, qui unit à de grands mérites une profonde humilité. » Cette âme a été souvent comparée à la violette, cette aimable fleur qui, cachant sa modeste corolle, ne se trahit que par son parfum.

Dans leurs lettres adressées à des vierges chrétiennes, les saints Pères n'ont rien tant recommandé que la pratique de l'humilité. « L'orgueil a perdu des anges, écrivait saint Bernard à sa sœur, l'orgueil a renversé les puissants... O ma sœur chérie, méprisez les louanges des hommes et ne cherchez à connaître ni si on vous loue, ni si on vous blâme. Voulez-vous que je vous apprenne à grandir chaque jour en vertu ? — Oh ! sans doute, mon frère, dites-vous ; de grâce, apprenez-le moi ! — Eh bien ! cachez avec soin votre mérite, et ne laissez paraître que vos imperfections. Ne faites jamais connaître ce que vous avez fait ou dit de bien, et ne proférez jamais une seule parole à votre avantage.

« Ecoutez, ô ma sœur, les paroles que vous adresse Jésus-Christ, votre époux : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Soyez humble, estimez tous les autres meilleurs que vous. Dieu s'est humilié jusqu'à prendre la forme de l'esclave et s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

Suivez son exemple : plus vous serez petite à vos propres yeux, plus vous serez grande aux yeux du Seigneur... Recevez volontiers une correction... Rendez grâce à celui qui vous reprend ; et aimez, comme une mère, celle qui vous fait de salutaires reproches. » « Que la noblesse de votre naissance ne vous soit point un prétexte pour vous élever au-dessus des autres, écrit saint Jérôme ; gardez-vous de vous croire supérieure à celles qui sont nées dans une condition plus obscure. Devant Dieu, il n'y a qu'une vraie liberté, c'est celle d'une âme qui n'est point esclave du péché ; il n'y a qu'une noblesse à ses yeux, c'est celle que donne la vertu. »

« Ne cherchez point à briller par une conversation distinguée ou pleine d'esprit, écrivait à Eustochie le même saint Docteur ; ne vous exercez pas à chanter avec grâce des airs de fête. Loin de vous l'affectation prétentieuse de celles qui, n'articulant qu'à demi les paroles qu'elles prononcent, pensent, dans leur sotte vanité, qu'une manière naturelle de parler serait trop commune pour elles. Il se présentera devant vous des personnages qui admireront toutes vos paroles, qui vous diront aimable, sainte, pleine de candeur. Nous avons un faible pour ceux qui nous flattent, et, tout en répondant que nous ne méritons pas les éloges qu'on nous prodigue, nous en éprouvons, au fond du cœur, une sorte de joie, bien que la rougeur se répande sur notre visage. » « Fuyez les flatteries, qui sont le fléau d'une âme chrétienne. Rien ne blesse plus cruellement un cœur que cette arme douce et perfide. Quelle légèreté d'esprit ! quelle vanité de se laisser emporter par le souffle d'une fausse louange, et de se réjouir d'un piège qu'on nous tend ! » Ceux qui veulent nous perdre commencent par nous louer. Elle est innombrable la multitude des jeunes personnes qui sont tombées misérablement dans le péché, parce qu'elles ont prêté l'oreille aux louanges et aux flatteries.

« Gardez-vous de rechercher l'estime des hommes en paraissant la fuir, » poursuit saint Jérôme. Le plus sot orgueil est celui qui se cache sous les dehors de l'humilité. Saint Athanase écrivait à une jeune fille qui vivait encore dans le monde : « Que personne, pas même celles qui vous sont unies par les liens du sang, ne connaisse vos pratiques de dévotion. Livrez-vous

donc dans le secret à vos pieux exercices; et votre Père du ciel, qui voit ce qu'il y a de plus caché, vous réservera votre récompense. Si vous avez une amie fidèle qui, comme vous, serve le Seigneur, révélez à elle seule ce qui peut servir à son édification et à la vôtre. » Dans un autre livre, le même saint Docteur dit aux vierges chrétiennes : « Faites tout en vue de plaire à Dieu, persuadées que les œuvres inspirées par l'amour ou la crainte du Seigneur recevront seules leur récompense. »

« Le tentateur veille toujours pour nous dresser des embûches, écrivait-on à la vierge Démétriade; l'orgueil cherche à se glisser dans une âme qui fait des progrès dans la vertu. Entrez dans le sanctuaire de votre cœur, et considérez les ornements dont ce temple est paré. Tout ce que vous verrez d'éclatant, tout ce que vous y trouverez de beau, tout ce que vous rencontrerez de précieux, sachez que c'est le don de Dieu. Dans tous les biens dont vous êtes enrichie, reconnaissez la libéralité du donateur; vous avez reçu tout ce que vous avez.

« En jetant donc les yeux sur vous-même, de tout ce qu'il y a en vous, ne vous attribuez que le péché. »

« Le navire, lancé à travers les ondes, a besoin d'un poids salutaire qui l'empêche d'être renversé par la tempête, et l'âme a besoin de sentir le poids de sa faiblesse, pour n'être point submergée par les flots de l'orgueil. L'abeille prudente redoute la fureur des vents, et, en s'élevant de terre pour se confier aux airs, elle a soin de se munir de petites pierres dont le poids laisse sur elle moins de prise à l'orage. Et vous, craignez que le souffle empoisonné du monde, lorsque vous vous élevez, ne vous renverse. Ecoutez ce que dit l'Epoux céleste : « Je suis le lis des vallées, c'est-à-dire je suis le lis des âmes douces et humbles. » Soyez donc douce et humble, afin que Jésus-Christ fleurisse dans votre cœur comme un lis embaumé. » (Amb., *De virginitate.*)

Mais il est temps de voir comment les Saintes ont mis en pratique ces admirables conseils. Catherine de Sienne avait, par miracle, rempli un tonneau vide d'un vin excellent. Le bruit de ce fait extraordinaire se répandit bientôt dans toute la ville de Pise. Quelques jours après, Catherine allait visiter un nonce apostolique, récemment

arrivé dans cette ville, lorsque tout à coup le peuple se rassemble; les ouvriers quittent leur travail et se précipitent à sa rencontre en disant : « Voyons un peu quelle est cette femme qui ne boit pas de vin, et qui, pourtant, remplit les tonneaux d'un vin miraculeux ! » Catherine fut très affligée de cet empressement ; elle s'en plaignit à Dieu : « Seigneur, pourquoi avez-vous affligé votre pauvre servante, en la couvrant de confusion devant tout le peuple ! Daignez retirer votre main, et que tout cela tombe ! » A l'instant sa prière fut exaucée : le vin tarit et se changea en une lie amère. On ne parla plus de miracle, et l'humble Catherine fut délivrée des louanges du monde.

En méditant sur la Passion, la Bienheureuse Marie des Anges, étant encore dans le monde, concevait un ardent désir de s'humilier, à l'exemple du Sauveur. Voici ce qu'elle a écrit d'elle-même sur ce sujet : « Un jour que je méditais avec une dévotion plus tendre, Notre-Seigneur tout à coup se montra à moi : il avait la face livide et toutes les dents ensanglantées. A cette vue, je demeurai comme morte. La vision s'imprima si profondément dans mon âme, qu'aujourd'hui encore je ne peux y penser sans pleurer. Cependant j'éprouvais un immense désir d'imiter Jésus dans son humilité ; il me semblait que j'aurais ressenti une grande joie si l'on m'eût donné un soufflet ; j'aurais même regardé comme une insigne faveur que Dieu me fit souffrir ce léger outrage en compagnie. J'étais dans ces pensées quand la cloche de la paroisse appela les fidèles à la bénédiction du saint Sacrement. J'allais la recevoir avec ma sœur et avec toutes les personnes de la maison.

« Arrivées à l'église, nous nous mimes à genoux, vers la balustrade du maitre-autel. Au même moment un inconnu, ayant toutes les allures d'un fou, vint se placer près de moi. Ma sœur me regardant se mit à sourire. On donna ensuite la bénédiction, et, lorsque le prêtre se fut retourné vers l'autel, ce fou, étendant les bras, m'appliqua un si rude soufflet, que son retentissement souleva tout le peuple. Les femmes m'entourèrent aussitôt, tandis que les hommes, l'épée nue à la main, se mirent à la poursuite de ce furieux ; mais il fut impossible de le saisir, quoique l'église fût pleine de monde. Il ne me resta d'ail-

leurs aucune marque du coup reçu, ce qui étonna beaucoup ; car on s'imaginait que je devais avoir toutes les dents brisées dans la bouche. Ma sœur pleurait à cause de l'affront que je venais d'essuyer ; quant à moi, intérieurement, je rendais grâce à Dieu d'avoir obtenu la faveur désirée, et extérieurement je ne pouvais pleurer, ni me montrer affligée. C'est pourquoi ma sœur et les autres personnes de la maison me traitaient d'innocente. »

Les actes d'humilité et de douceur auxquels la Bienheureuse s'exerçait dans la maison paternelle, sont vraiment admirables. En toutes circonstances, elle acceptait sur-le-champ la manière de voir des autres, même lorsque la sienne paraissait préférable, et lorsqu'elle ne se trouvait en opposition qu'avec des inférieurs ou des domestiques. Elle affectionnait les emplois les plus vils. On la vit parfois s'agenouiller devant une servante pour lui mettre ou lui ôter la chaussure, s'humiliant d'autant plus en cela, que la servante, fière de se voir traitée de la sorte par sa jeune maîtresse, se donnait un air d'arrogance et de vanité. Il y a même lieu de croire qu'elle faisait ces actes d'humilité à l'époque où elle avait en main le gouvernement de la maison.

Madame Louise de France ne pouvait en aucune manière supporter la flatterie. Les personnes qui l'entouraient le savaient si bien qu'elles avaient la plus grande attention à s'en abstenir. Cette vertueuse princesse aurait toléré plus volontiers une injure qu'une parole d'adulation.

La douceur est la compagne nécessaire de l'humilité. Une âme vraiment humble supporte tout sans se plaindre. On remarquait en sainte Monique, à peine sortie de l'enfance, une douceur et une paix charmantes. Quand elle jouait au milieu de ses compagnes, il lui suffisait d'un mot pour apaiser leurs petites querelles ; il y avait tant de calme sur son visage, dans sa voix et dans sa démarche, qu'il se communiquait à son insu, même à des personnes plus âgées qu'elle. Elle donnait à tout le monde sa propre paix. *(L'abbé Bougaud.)*

Puissent toutes nos lectrices apprendre l'humilité et la douceur, à l'école de Jésus et des saintes qui ont suivi ses divins exemples ! Le Seigneur résiste aux superbes ; et pour faire sentir à une âme remplie d'elle-même, qu'elle n'est que néant

et misère, il permet souvent qu'elle tombe dans les fautes les plus humiliantes. L'humilité seule peut conserver la grâce de la pureté.

II

MÉPRIS DE LA BEAUTÉ EXTÉRIEURE

« Ma sœur bien-aimée, écrit saint Bernard, celui qui aime la beauté du corps est dans l'illusion. Pourquoi? Parce que la beauté du corps est vaine et trompeuse; ce n'est qu'un peu de terre et de cendres. Les hommes insensés, en s'occupant de la beauté du corps, tombent dans les filets du démon. C'est par ces charmes perfides qu'un grand nombre d'âmes sont enchaînées au péché. Jésus-Christ aime la beauté de l'âme, et non celle du corps; ainsi donc, je vous le demande, ô ma sœur, aimez cette beauté que Dieu recherche. Que votre regard ne se repose jamais avec complaisance sur les grâces de la créature, et ne cherchez point vous-même à paraître belle aux yeux des hommes. Celle qui a plus à cœur de plaire aux hommes par la beauté de son visage, que de plaire à Jésus-Christ par ses bonnes œuvres, n'aime pas parfaitement Jésus-Christ et n'en est pas aimée. »

Le soin de plaire par la beauté extérieure n'a point sa source dans une conscience parfaitement pure, dit Tertullien. Plus bas, il ajoute que la beauté étant souvent un péril pour le salut de celle qui la possède et une occasion de chute pour les autres, non-seulement il ne faut point rechercher une beauté empruntée, mais même il est bon de voiler la beauté naturelle, sous une modeste négligence. « Un trop grand soin de la beauté du corps, écrit à son tour saint Cyprien, décèle la difformité de l'âme. Votre corps est l'œuvre de Dieu, ne le rendez point esclave, en l'assujettissant aux caprices de la vanité. Elle est toujours malheureuse, celle qui ne se contente pas de ce que lui a donné la nature. Pourquoi changer la couleur de ses cheveux? »

« Il ne convient point à un chrétien d'estimer les grâces extérieures ; il doit faire ses délices de la parole de Dieu, et ambitionner les biens qui du-

rent toujours. Le corps d'une chrétienne ne mérite quelque estime, qu'au moment où il est livré aux supplices pour la cause de la foi, et lorsqu'une faible femme devenue plus forte que ses bourreaux, supporte les brasiers ardents, les croix, les bêtes féroces, pour mériter l'éternelle couronne. »

« Si une vierge chrétienne a reçu en partage la beauté, elle ne s'en glorifie point, dit le grand Docteur saint Basile ; et, si la nature la lui a refusée, elle ne cherche point à y suppléer par de vains ornements. La vierge n'a que du mépris pour ce qui passe : la beauté du visage n'est point chez elle un obstacle à la beauté de l'âme ; elle n'en est qu'un doux reflet, dont le charme entraîne au seul amour de la vertu. La vierge accepte avec joie une difformité naturelle, la regardant comme un bouclier contre les tentations, comme la sécurité de l'âme, comme la source de cette beauté qui ne vieillit jamais. »

La beauté est un bien fragile. Elle diminue à mesure qu'augmente le nombre des années. Les lis ne sont pas toujours en fleurs, et, quand la rose s'est flétrie, le rosier qui la portait reste hérissé d'épines. Aussi Fénelon écrivait-il ces lignes remarquables : « Appliquez-vous à faire entendre aux filles combien l'honneur, qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux et de ses habits... Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules. Elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit, et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde en soit dégoûté. » « Voudriez-vous, continue l'immortel archevêque de Cambrai, voudriez-vous hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toute immodestie ; quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cet aveugle désir convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures ? »

A ces enseignements nous devons ajouter ici, selon le conseil de Fénelon lui-même, les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables. Nous trouvons, dans les écrits

de saint Ambroise, cet admirable passage : « La vierge Sothère ne prenait aucun soin de sa beauté, qui était cependant remarquable. Quoiqu'elle appartînt à une famille d'une antique noblesse, elle préféra la foi aux consulats et aux préfectures de ses ancêtres. On la presse de sacrifier aux idoles : elle refuse. Le persécuteur barbare la condamne à être souffletée, espérant que la tendre vierge céderait à la douleur ou à la honte ; mais Sothère, entendant cette sentence, découvre son visage toujours voilé, excepté pour le martyre ; elle va au-devant de l'injure et présente sa face, que les bourreaux peuvent déchirer, mais sans porter atteinte à la beauté de son âme. »

Sainte Colette, alarmée du péril auquel l'exposait une beauté rare, pria Dieu de la lui ôter ; et elle devint si maigre et si pâle, qu'on la reconnaissait à peine. — La bienheureuse Angèle Mérici n'avait que dix ans ; autant la grâce l'ornait de ses dons, autant la nature l'avait comblée des siens. Loin d'en tirer vanité, elle ne soupçonnait pas qu'on pensât à elle, et vivait tout appliquée à ses dévotions, quand un jour une jeune personne de ses amies, croyant sans doute lui être agréable, lui dit qu'à cause de sa belle chevelure, elle ne manquerait pas d'admirateurs et de partis avantageux en temps opportun. Ces paroles qui, pour toute autre, auraient été flatteuses, sont pour Angèle un coup de foudre. Elle avait résolu de n'avoir jamais d'autre ami ni d'autre époux que Jésus. Afin donc d'ôter à tout mortel la pensée d'aspirer à sa main, elle conçoit le dessein de se dépouiller des attraits qui auraient pu devenir pour elle un péril. Elle recueille de la suie de cheminée, la fait bouillir dans de l'eau, et, avec ce mélange, lave ses cheveux jusqu'à ce qu'ils aient perdu tout leur éclat. De plus, elle redouble ses austérités corporelles, jusqu'à perdre la grâce et la fraîcheur de son teint, et met ainsi le beau lis de son innocence à couvert de tout souffle ennemi.

Revenue des égarements d'une jeunesse orageuse, Marguerite de Cortone, affligée de ce que sa pénitence n'effaçait point sa beauté, se serait déchiré et ensanglanté le visage, si le guide de son âme ne lui eût interdit cet héroïque excès de son repentir. Le Bréviaire romain, qui rapporte ce détail de la vie de cette sainte, nous apprend aussi que Rose de Lima, cette fleur gracieuse de

sainteté qui s'est épanouie la première sous le soleil de l'Amérique méridionale, coupa elle-même sa chevelure, dont elle ne pouvait souffrir la beauté ; et les auteurs de sa Vie ajoutent que pour défigurer son beau visage, elle appliquait sur ses joues l'écorce d'un arbre qui les déchirait. Il sera sans doute agréable à nos lectrices de connaître dans quelle circonstance cette admirable vierge commença à concevoir un profond mépris pour toute beauté périssable.

Elle n'avait encore que cinq ans : son frère, jouant un jour avec elle, lui découvrit la tête, et répandit de la poussière sur ses cheveux. Cette malice le fit beaucoup rire ; mais la petite Rose n'en fut nullement enchantée. Sensible à cette offense, elle quitta le jeu et voulut s'éloigner. Alors son frère, prenant un ton solennel et gesticulant comme un prédicateur, lui parla avec force contre la vanité. Les paroles de cet enfant furent pour Rose comme un coup de foudre ; elles pénétrèrent jusqu'à son cœur et y firent naître, avec l'horreur de la vanité, un ardent désir de ne plaire qu'à Jésus.

Ces exemples ne sont pas tous à imiter sans doute ; mais ils servent au moins à nous faire admirer la générosité avec laquelle les grandes âmes des Saintes méprisaient cette beauté dont les mondains sont idolâtres, pour rechercher la beauté seule véritable, la pureté du cœur. « Car vous aussi, ô âme sainte, vous rivalisez de charmes avec les filles du siècle, s'écrie saint Ambroise ; mais vos charmes sont ceux que donne, non la beauté corporelle, mais la vertu, cette autre beauté que l'âge ne peut flétrir, que les souffrances ne sauraient faner, que la mort elle-même ne peut détruire. »

« Cette beauté ne saurait nuire, dit saint Chrysostôme, car elle est tout intérieure et spirituelle. Une vierge, continue ce grand Docteur, est-elle privée des ornements de la nature, les ornements divins dont son âme est revêtue, donnent à toute sa personne les attraits qui lui manquent. A-t-elle reçu en partage les grâces extérieures, les secrètes vertus de son âme la rendent plus belle et plus gracieuse encore ; son regard a tant de charmes qu'il inspire l'amour aux anges et à Dieu lui-même ; il est si pur et si pénétrant qu'il peut contempler l'éternelle Beauté ; il est si doux et si serein que jamais la colère ne trouble son calme

SAINTE ROSE DE LIMA

Le modèle de la jeune fille modeste.

limpide ; il est si plein d'innocence et de pudeur que les libertins les plus audacieux ne le peuvent soutenir. »

III

SIMPLICITÉ DANS LES VÊTEMENTS

Empruntons encore les sages conseils que saint Bernard dictait à sa sœur : « O ma sœur bien-aimée, lui écrivait-il, cherchez à plaire à Jésus-Christ, non par des vêtements recherchés, mais par vos vertus ; que vos habits ne soient ni trop précieux ni trop négligés, mais d'une simplicité convenable et modeste. C'est la vaine gloire qui nous porte à rechercher des vêtements précieux. Si vous êtes encore esclave de cette vanité, c'est une preuve que vous aimez le monde. »

« Celles qui se chargent des plus riches ajustements sont ordinairement celles qui ont le moins de vertu, écrivait saint Cyprien. Elles étincellent de pierreries et de joyaux, et souvent elles ont perdu la beauté de l'âme et du cœur. Qui ne détestera et ne fuira ce qui a perdu ses frères ? Oserait-on rechercher et saisir encore ce qui, pour les autres, a été un glaive, un trait qui leur a donné la mort ? En voyant tomber sans vie à vos pieds celui qui vient d'avaler une liqueur, vous comprendriez que ce breuvage est empoisonné. Si à vos côtés un homme était saisi par les convulsions de l'agonie, après avoir goûté d'un aliment, vous regarderiez cet aliment comme funeste, et vous auriez garde de boire ou de manger ce qui aurait donné la mort à d'autres. Quel aveuglement donc et quelle folie de rechercher ce qui a toujours été, ce qui est encore dangereux, et de croire que ce qui a perdu les autres ne vous perdra pas vous-même ! » La vanité a été pour une multitude d'âmes un poison mortel ; de grâce, fuyez la vanité ! « La pudeur, continue saint Cyprien, n'a pas besoin de se parer ; elle est à elle-même son plus bel ornement. »

La position que vous occupez vous fait-elle un devoir d'aller dans le monde, écoutez ce que disait Tertullien aux femmes de son temps : « Quand les lois de l'amitié ou les devoirs de votre état vous appellent au milieu d'une société païenne,

pourquoi ne vous y présenteriez-vous pas revêtue de l'armure d'une femme chrétienne? Ceux que vous visitez sont étrangers à votre foi. N'est-ce pas une raison de plus de leur faire sentir la différence qu'il y a entre les serviteurs de Dieu et les serviteurs du démon, de les édifier par l'exemple de la modestie et de glorifier par là Jésus-Christ dans votre corps, comme vous le recommande l'Apôtre? Il est glorifié dans nos corps par la pureté et par les vêtements modestes qui conviennent à cette vertu. Montrez-vous donc avec les ornements et les parfums que vous ont transmis les Prophètes et les Apôtres. Soyez éclatante de la blancheur de la simplicité; que vos joues n'aient d'autre teinte que celle de la pudeur; n'ayez à vos yeux d'autre fard que celui de la modestie; à vos lèvres, que celui du silence; portez sur votre tête le joug de Jésus-Christ, et votre parure sera complète. Les bracelets donneraient moins de grâce à vos mains que les travaux auxquels elles seront toujours occupées; et vos pieds, attentifs à ne vous porter que rarement hors de votre demeure, auront plus de charmes que s'ils étaient ornés de l'or le plus fin. »

Pourquoi les vierges chrétiennes n'auraient-elles pas le courage de rejeter le luxe des mondains? Craindraient-elles que la simplicité ne leur attirât le mépris et le blâme? Saint Chrysostôme les rassure : « Celle, dit-il, qui, dans ses traits, dans sa démarche et dans sa mise, ne laisse paraître qu'une noble simplicité et ne cherche point à attirer les regards, est admirée et estimée de tous; tous la louent à l'envi. Celle, au contraire, qui ne cherche qu'à se repaître des fumées de la vaine gloire est pour tous un objet d'aversion et de dégoût. »

« Rien, en effet, n'est plus beau, ni plus digne qu'une noble simplicité. » C'est encore saint Chrysostôme qui nous l'apprend, dans une de ses admirables lettres à Olympiade. Pour consoler et encourager cette grande âme dans l'épreuve, ce saint Docteur fait l'éloge de sa vertu : « Je vous dirai quelques mots seulement de la simplicité et de la modestie de votre mise, lui écrit-il. Cette vertu semble d'abord le céder aux autres en excellence; mais, si on y regarde de plus près, on ne tarde pas d'en apprécier le mérite et de reconnaître qu'elle suppose une âme d'une haute sagesse, un cœur planant au-dessus des choses

humaines et s'élevant jusqu'au ciel. Non seulement les femmes n'arrivent pas toujours à la pratique de cette vertu, mais les vierges elles-mêmes n'ont pas toujours la force d'atteindre à sa hauteur. Plusieurs d'entre elles, en effet, mènent ici-bas la vie des anges ; elles voguent tranquillement au milieu de la mer houleuse des passions humaines ; elles marchent au milieu des flammes de la concupiscence, sans en être embrasées ; et cependant il leur arrive de céder misérablement aux tentations de la vanité. Après avoir défait des ennemis plus redoutables, elles se laissent vaincre par le luxe. » D'où ce saint Docteur concluait, et nous concluons avec lui, que la simplicité chrétienne est une grande et noble vertu.

Ici, encore, les exemples des Saints viennent à l'appui de l'autorité des Docteurs. Saint Jérôme dit de Démétriade qu'elle détestait les ornements dont elle était obligée de se parer, en sorte qu'elle pouvait, dans sa prière, dire à Dieu, avec la reine Esther : « Seigneur, vous savez que je méprise le diadème, qui orne mon front, et que je le dédaigne comme des haillons souillés. »

Les parents de sainte Monique ne savaient qu'imaginer pour rehausser la beauté de leur fille; mais elle refusait avec une douce fermeté les tissus précieux et parfumés dont on aurait voulu la voir revêtue. Elle avait appris des grands Docteurs de l'Afrique, de Tertullien et de saint Cyprien, le prix de la simplicité et de la modestie, et la difficulté de conserver, sous des vêtements de luxe, un cœur mortifié et prêt au sacrifice. Aussi, à toutes ces parures, elle préférait la robe blanche, simple, large, sans franges ni bordures, que portaient alors les jeunes chrétiennes, et dont les peintures des catacombes offrent de nombreuses images.

Humbeline, sœur de saint Bernard, était mariée. Les vanités du siècle mettaient son âme en péril, quand Dieu lui inspira la pensée de visiter ses six frères, qui avaient tous quitté le monde pour le cloître. Elle se rend au monastère avec tout l'appareil de la vanité. Bernard, l'ayant appris, refuse de la voir, l'appelant le filet du démon pour perdre les âmes. Humbeline, à qui on rapporte cette parole, en est dans la confusion. Aucun de ses frères ne vient auprès d'elle. André, qu'elle a trouvé à la porte du monastère, l'a appelée un amas de boue recouvert de fleurs. Elle

fond en larmes. « Si je suis pécheresse, dit-elle, Jésus-Christ est mort pour les pécheurs. C'est parce que je suis pécheresse que je recherche la conversation et les conseils des saints ; et si mon frère méprise mon corps, qu'au moins il ait pitié de mon âme. Qu'il vienne, qu'il commande, je suis prête à obéir. » A cette promesse, Bernard se rend auprès d'elle avec ses autres frères. Il lui recommande de fuir désormais la gloire mondaine, la vanité des habits, les fêtes et les curiosités du siècle. Humbeline rentre chez elle changée par la main du Très-Haut ; et tous voient avec admiration cette jeune femme, d'une haute noblesse, qui rejette les vains ornements du luxe, pour mener, au milieu du monde, une vie toute de retraite et d'oraison.

Sainte Claire n'avait que quinze ans, et à cet âge même, la somptuosité et la richesse des vêtements n'étaient pour elle qu'une charge importune. Si quelquefois, pour plaire à ses parents, elle était obligée de s'habiller selon ce qu'on appelle, si souvent à tort, les exigences du rang, elle gémissait sur les concessions apparentes que lui imposait l'obéissance, et s'en dédommageait en secret par le cilice et les autres instruments de pénitence dont elle chargeait son corps virginal. Sous les fleurs qui paraient encore extérieurement sa jeunesse, elle n'était plus revêtue intérieurement que de Jésus-Christ.

Dans de pieuses lectures, sainte Colette avait appris dès son enfance à mépriser les vaines parures ; elle prenait ses vêtements tels que sa mère les lui préparait ; mais si on y avait donné quelque chose à la vanité, elle en était toute confuse, et ce lui était un tourment de les porter et de paraitre ainsi au milieu de ses compagnes. Quand elle avait la liberté de choisir, elle préférait ce qu'il y avait de plus simple, et elle aimait les couleurs les plus ternes, comme étant plus propres à la faire oublier. — La bienheureuse Marie d'Oignies, dans ses premières années, évitait avec soin la compagnie des enfants de son âge qui aimaient la vanité ; et lorsqu'on lui mettait des habits neufs, elle était inconsolable. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui frisât les cheveux, ni qu'on la coiffât, ni qu'on l'ajustât comme les gens du monde. — A l'âge de cinq ans, Marguerite du Saint-Sacrement disait à sa mère, qui voulait la parer : « L'enfant Jésus était bien pauvre, il n'a-

vait que de mauvais langes dans sa crèche ! »

Nous adressant à des enfants de Marie, pourrions-nous oublier de mettre sous leurs yeux l'admirable exemple que leur a offert, de nos jours, Celle qu'elles aiment comme leur Mère? Sur la montagne de la Salette, la divine Vierge s'est montrée à deux bergers, toute resplendissante de gloire ; mais, dans cet éclat, quelle noble simplicité ! Une coiffure semblable à celle des femmes de la montagne couvre sa tête auguste ; un modeste fichu est jeté sur ses épaules ; sa robe, tout éclatante, a une forme des plus simples ; Elle porte devant Elle un tablier, comme une humble servante. Quelle enfant de cette Mère ne voudrait lui ressembler, et mépriser comme Elle les vanités que recherche le monde ? — O vous, qui marchez sur les traces de la Vierge immaculée, que toute votre gloire soit intérieure! Laissez-nous vous adresser les paroles de saint Augustin à sa sœur : « Parez votre âme d'une charmante variété de vertus, dont les nuances s'harmonisent si bien entre elles, que l'une fasse ressortir l'autre ; en sorte que celle qui est en elle-même moins éclatante brille cependant avec plus d'éclat, à cause de celle qui l'accompagne. Que l'humilité s'allie à la charité : rien n'est plus splendide. Unissez la prudence à la simplicité : rien n'est plus étincelant. A la justice joignez la miséricorde : quoi de plus doux que l'union de ces deux vertus ? Ajoutez la modestie à la force : rien ne saurait être pour vous plus utile... Que l'éclat de cette parure intérieure occupe sans cesse les regards de votre âme! Qu'il soit votre gloire; qu'il fasse vos délices ! Ainsi tissue d'étoffes de diverses couleurs, cette robe nuptiale doit être entourée des broderies de l'amour divin, qui reliera entre elles toutes les autres vertus et leur communiquera une splendeur merveilleuse. »

IV

DE LA PURETÉ

Saint Grégoire de Nazianze, jeune encore, fut favorisé d'une vision céleste, dont il nous a laissé l'élégant récit. Deux jeunes vierges qui paraissaient être du même âge se montrèrent à lui pen-

dant son sommeil. Toutes deux étaient d'une beauté ravissante ; la modestie rehaussait la noble et éclatante simplicité de leurs vêtements. Elles tenaient les yeux baissés vers la terre. Le voile qui couvrait leur visage laissait entrevoir la rougeur répandue sur leurs joues par une virginale pudeur. A cette vue, le saint jeune homme, rempli de joie et encouragé par la bonté affectueuse que ces deux vierges lui témoignent, ose leur demander leur nom. L'une d'elles répond : « Je suis la Pureté, » et l'autre, à son tour : « Je suis la Virginité; » puis, toutes deux à la fois : « Nous sommes, disent-elles, les Compagnes de Jésus-Christ et les Amies fidèles de ceux qui renoncent aux plaisirs des sens pour mener une vie céleste. » A ces mots, elles s'envolent vers les cieux. Le jeune homme les suit du regard jusqu'à ce qu'elles aient disparu.

Cette vision laissa dans son âme un grand amour de la pureté; et cet amour fut comme une étincelle dont la chaleur, se développant, embrasa son âme tout entière, selon la comparaison dont il se sert lui-même. Rien, depuis, ne put éteindre cette flamme céleste. Les désordres d'Athènes, où il fit ses études en compagnie du grand saint Basile, le trouvèrent armé contre toute séduction. Parlant de lui-même et de son illustre ami, saint Grégoire a pu dire : « Nous eûmes le bonheur d'éprouver, dans cette ville corrompue, quelque chose de pareil à ce que les poètes disent d'un fleuve, qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de l'Océan. Nous n'avions, à Athènes, aucun commerce avec les méchants ; nous n'y connaissions que deux chemins, celui de l'église et celui des écoles. »

Puissions-nous présenter la pureté sous des traits assez aimables pour conquérir toutes les âmes à son amour! Puissent tous les cœurs, épris des charmes de cette belle vertu, mépriser les séductions du siècle et se conserver sans tache au milieu d'un monde pervers ! « Mais, il est à peine nécessaire de louer la pureté devant celles qui depuis longtemps l'honorent par une vie sainte. N'êtes-vous pas, ô âmes pures, le plus bel éloge de l'aimable vertu ! Si elle est votre plus grande gloire, n'êtes-vous pas son plus bel ornement ? » disait saint Cyprien, et il ajoutait : « Rien n'est, pour une âme chrétienne, la source de consola-

tions ineffables, comme la paix que donne une vie pure. De tous les plaisirs, le plus grand c'est d'avoir triomphé des plaisirs mêmes. »

« La vertu la plus chère au chrétien, c'est la pureté, a dit Tertullien. Les païens eux-mêmes le reconnaissent. Dans les tourments que leur rage fait subir aux femmes chrétiennes, ils en veulent à leur pudeur plutôt qu'à leur vie ; ils cherchent à leur ravir ce dont la perte serait pour elles plus dure que la mort. » Saint Jérôme écrivait : « Il faut avant tout garder la chasteté dont la perte amène la ruine de toute autre vertu. Entre les vertus de la femme, la pureté n'est-elle pas la plus belle ? Elle ennoblit la femme pauvre, elle exalte la femme riche ; elle fait oublier la difformité des traits, ou elle embellit la beauté. La gloire de l'homme, c'est d'être élevé au consulat, de se faire un nom par son éloquence, de triompher sur les champs de bataille et de soumettre à ses armes une nation nouvelle ; mais la gloire de la femme, mais la vertu de la femme, c'est la pureté. »

« Avec quel éclat brille, sur des joues virginales, la perle précieuse de la pudeur ! s'écrie saint Bernard. Quels ornements de reine pourra-t-on lui comparer ? La beauté d'une âme pure est ravissante ; elle fait l'admiration des anges eux-mêmes. Que les filles de Babylone, dont la gloire est dans la confusion, vous montrent ce qu'elles ont de comparable. Elles se revêtent de pourpre et de lin et, sous ces parures, elles cachent une conscience en haillons ; elles brillent peut-être de l'éclat des pierreries ; mais leur âme est noircie par le péché. Vous, revêtues de pauvres haillons peut-être, vous brillez comme une perle au regard de Dieu. » « O ma sœur chérie, écrivait-il encore, la pureté donne la sécurité à l'âme et la santé au corps. La douceur et la paix sont le fruit de la chasteté. »

Ainsi qu'une onde paisible retrace fidèlement l'image du soleil, de même une âme chaste retrace en elle l'image de Dieu, qui ne se laisse voir qu'aux cœurs purs. Le trésor de la jeune fille, c'est donc la chasteté. Mille morts pour la vierge seraient moins à redouter qu'une blessure faite à la pureté de son cœur. Il n'est rien sur la terre qu'elle ne doive sacrifier pour conserver ce trésor d'un prix inestimable ; et, puisqu'elle le porte en des vases fragiles, qu'elle veille sur toutes ses

SAINT DOMINIQUE

D'après Fra Angelico

Ce saint, à son lit de mort, dit à ses frères qu'il avait toujours gardé par la grâce de Dieu une pureté parfaite, et il ajouta : « C'est là un grand bienfait ; mais il faut savoir faire les dépenses nécessaires pour se le procurer. Il faut veiller, prier, fuir les familiarités avec les personnes de différent sexe. »

démarches et sur tous ses sens. O lis, ta blancheur est éclatante; mais le moindre souffle peut la ternir! un seul rayon de soleil peut flétrir ta corolle! Combien facilement aussi se ternit l'éclat de la belle vertu! Une parole, un regard, une pensée, peuvent porter un coup mortel à l'innocence. Que la modestie soit donc, en nous, la gardienne de la chasteté!

« Dans ses conversations, écrivait saint Augustin à sa sœur, la vierge chrétienne redoutera d'entendre toute parole capable de troubler, tant soit peu, le calme de sa pudeur. Elle n'ignore pas que son âme serait privée de l'amitié de Dieu, si elle proférait un seul mot qui blessât la chasteté, d'une manière grave; » et saint Jérôme disait à Démétriade : « Que jamais, devant vous, on ne tienne des propos bouffons ou légers, et que votre oreille ne se prête jamais à une parole coupable. » Sainte Paule faisait la même recommandation à ses vierges. « Des paroles libres, ajoutait-elle, trahissent un cœur sans amour pour la plus belle des vertus. » « O ma sœur bien-aimée, fuyez les conversations dangereuses, écrivait aussi saint Bernard. Une parole vaine est une tache à la pureté du cœur. »

« Seule dans son appartement, dit saint Basile, une vierge ne doit point s'écarter pour cela des règles de la modestie la plus exacte (pas même au milieu des ténèbres de la nuit). La nature a couvert la tête de la femme d'une abondante chevelure, pour l'avertir qu'elle doit voiler soigneusement tout son corps. Doit-elle ajuster les bandelettes qui entourent ses cheveux ou prendre ses vêtements, qu'elle le fasse avec une prompte diligence, se couvrant toujours avec décence, par respect pour le regard des esprits célestes, et pour ses propres regards. »

« Il y a autant de péril à voir qu'à être vu, dit Tertullien. (Pour éviter ce double écueil), une vierge a recours au voile qui, en la recouvrant, lui sert de casque et de bouclier contre les traits de l'ennemi. L'âme parfaitement chaste ne redoute rien tant que ses propres yeux. » « La vierge craint aussi les regards de ses compagnes, remarque saint Cyprien, et jamais elle ne s'arrête à considérer la beauté d'un visage. » « Le Seigneur a en abomination celui qui attache ses yeux sur la créature, écrivait saint Augustin; si donc vous jetez sur elle vos regards, ne les y fixez ja-

mais ; et si vous remarquez, en quelques-unes de vos compagnes, cette curiosité qui veut tout voir, jusque dans l'église, avertissez-les aussitôt, afin que le mal n'augmente pas, mais qu'elles se corrigent par vos charitables réprimandes. »

« Une vierge, poursuit saint Basile, non seulement est soigneuse de conserver son innocence, mais elle désire ardemment le salut de ses frères. Loin donc de présenter à ceux qui la voient un poison qui leur donne la mort, elle veut être pour eux une source de vie et d'édification, par son extérieur modeste. En lui dictant ces conseils, voulons-nous lui faire haïr ceux de ses frères avec qui elle doit avoir des rapports ? Non certes ! Nous voulons, au contraire, tracer en elle, avec les couleurs des vertus, l'image parfaite de Dieu, la parer des pieds à la tête, de telle sorte qu'elle puisse se montrer, sans péril pour elle, devant ceux qui partagent sa foi, et les édifier par le spectacle de sa pudeur virginale.

« Image vivante de la chasteté, la vierge, dès qu'elle se montre, gagne tous les cœurs à l'amour de son Dieu. A son aspect, le libertin lui-même, ravi, se souvient de la Divinité, dont la vierge est l'image. Sa conversation et sa présence font naître dans les âmes, avec l'amour de la vertu, la componction du cœur. » « En la voyant, chacun s'écrie avec admiration : Quelle modestie grave ! je crois voir un ange dans un corps mortel ; il y a vraiment des âmes en qui Dieu habite comme dans un temple ! Que doit-il être au ciel Celui qui a de pareilles servantes sur la terre ! »

Saint Chrysostôme vient à son tour nous faire, avec les plus belles couleurs, le portrait de la vierge : « Une esclave, dit-il, qui est au service d'une personne chaste et vertueuse, est obligée d'imiter les vertus de sa maîtresse : ainsi le corps d'une vierge reproduit, dans ses mouvements, la sainteté de l'âme qui le gouverne. Telles qu'un parfum précieux qui, renfermé dans un vase, remplit l'air de ses émanations odorantes et porte au loin une senteur délicieuse, les secrètes vertus de l'âme d'une vierge se répandent au dehors et s'exhalent, pour ainsi dire, par chacun de ses sens, dont la modestie règle tous les mouvements. Ne permettant pas que la bouche laisse échapper la moindre parole inconvenante, que l'œil jette des regards indiscrets ou trop hardis, ni que l'oreille se plaise à d'autres accents qu'à

ceux de la piété, la modestie étend son pouvoir jusque sur la démarche elle-même ; elle ne souffre point qu'elle soit molle ni efféminée; elle la rend simple et sans affectation. Elle fait dédaigner les vanités de la parure ; elle commande à la vierge de garder toujours sur son visage l'austère gravité qui convient à son état, et de préférer les larmes aux éclats d'une folle joie. »

« Lors donc que les vierges sortent en public, dit ailleurs le même Père, tous les dehors de la sagesse doivent les précéder ; lorsque la vierge marche, elle doit s'avancer comme au milieu d'un désert : quand elle prend place dans l'église, parmi les fidèles, elle doit se distinguer par son recueillement. Que ses yeux soient fermés aux choses de la terre... Son divin Epoux seul sera présent à sa pensée... Volontairement ou malgré soi, chacun respectera sa solitude ; les regards s'abaisseront devant elle comme devant un monceau d'or étincelant au milieu d'un brasier. »

En parlant d'une manière si admirable de la pureté et de la modestie, les saints Docteurs n'ont fait que copier ce que la tradition leur avait appris de la sainte Vierge. L'auguste Marie était d'une beauté incomparable, et d'une modestie céleste. Saint Denis qui n'avait pas redouté les fatigues d'un long voyage pour se procurer la consolation de la visiter à Ephèse, fut ravi de ses charmes ineffables. Si la foi ne lui eût appris qu'Elle n'était point une divinité, mais seulement la Mère de Dieu, il se fut jeté à ses pieds pour lui offrir ses adorations. On ne pouvait La voir sans être épris d'amour pour la plus belle des vertus.

Afin de raviver dans le cœur de ses enfants le souvenir des admirables exemples qu'Elle leur a donnés durant sa vie mortelle, Elle est descendue, de nos jours, du ciel sur la terre. Les deux pâtres témoins de son apparition sur une montagne nous ont dit sa virginale modestie. Sa lumineuse coiffure voilait complètement ses cheveux. Les longues manches de sa robe ne laissaient pas apercevoir ses mains. Elle n'a point souffert que le petit berger, alors âgé de onze ans, découvrit la blancheur éblouissante de son visage qu'un rayon de lumière a dérobé à son regard. La petite bergère seule a pu nous dire la bonté et la douce tristesse empreintes sur les traits de la divine Vierge. Puissent nos lectrices recueillir avec amour cette grande leçon !

Attirées par le parfum de la pureté de Marie, un grand nombre de jeunes vierges ont marché sur ses traces. Comment louer assez les Thècle, les Cécile, les Agathe, les Agnès, les Ursule et tant d'autres qui ont sacrifié leur vie à l'amour de la pudeur? Et ne sont-elles pas dignes, elles aussi, de toute notre admiration, ces autres vierges qui n'ont pas, il est vrai, moissonné la palme du martyre, mais qui, dans un corps de boue, ont porté une âme angélique, et ont traversé la corruption du siècle sans laisser ternir la blancheur de leur innocence? Maintenant, dans le ciel, elles chantent un cantique dont elles connaissent seules les célestes accords; elles suivent l'Agneau partout où il va; et, des splendeurs de leur gloire, elles soutiennent celles qui aspirent d'ici-bas à la même félicité.

O vous, qui peut-être profanez par le vice les plus belles années de votre vie, quelle excuse pourrez-vous apporter au tribunal de Dieu? Direz-vous que, dans une chair fragile, vous n'avez pu résister au penchant qui vous entraînait? Thècle, dit saint Ambroise, vous répondra avec ses innombrables compagnes : « Et nous aussi, nous étions revêtues de cette même chair, et cependant ni la fragilité de la nature, ni des tourments aussi nombreux qu'atroces n'ont pu ébranler notre constance... »

Mais citons encore quelques exemples qui vont admirablement à notre sujet. Perpétue et Félicité, après les cruels tourments de la flagellation, sont livrées aux bêtes féroces de l'amphithéâtre. Une vache sauvage se précipite sur Perpétue et déchire son corps et ses vêtements. La noble martyre, sans se préoccuper de ses souffrances, s'empresse de recueillir les lambeaux de sa robe pour voiler ses membres meurtris.

Potamienne, jeune esclave d'une grande beauté, résiste, avec une constance sans égale, aux sollicitations de son maître. Celui-ci, pour se venger de cette héroïque vertu, dénonce Potamienne comme chrétienne au préfet de la ville. Le préfet menace la jeune vierge de la traîner au supplice, si elle refuse plus longtemps de se rendre aux criminels désirs de son maître. Potamienne répond qu'elle préfère la mort à la perte de sa vertu, et on la condamne à être dépouillée de ses vêtements et à être plongée vive dans une chaudière de poix bouillante. Sans s'émouvoir de la sen-

tence qui la condamne à mourir, la vierge ne craint que de se voir exposée, sans vêtements, aux regards de la foule. « Par la vie de l'empereur, dit-elle au préfet, je vous conjure d'épargner cette confusion à ma pudeur. Si l'on tient à mes habits, qu'on les soulève peu à peu, à mesure qu'on me descendra dans la chaudière. Basilide, chargé de l'exécution de l'arrêt du tyran, admirant la vertu de Potamienne, la traite avec respect, et acquiesce à sa demande. En reconnaissance, Potamienne lui dit : « Au ciel, Basilide, je me souviendrai de vous. » Et elle expire dans les tourments. Trois jours après, Basilide était chrétien et martyr.

Qui n'a entendu parler avec admiration de la modestie de Bernardin de Sienne ? Dès qu'il se montrait au milieu de ses compagnons, ceux-ci cessaient aussitôt toute conversation légère. « Silence, disaient-ils, voici Bernardin ! »

Marie Pernet avait seize ans quand elle s'enrôla parmi les premières religieuses de la Visitation. Alors elle ne savait rien du monde, sinon qu'il ne vaut pas Dieu. Toute enfant, elle avait fait admirer son innocence, à ce point qu'on l'avait surnommée le petit Ange d'Annecy. Devenue plus grande, sa modestie augmenta encore. « Jamais on ne lui put persuader, dit un historien, d'aller la gorge découverte, suivant la coutume de ce temps-là ; mais elle inventa une certaine mode de mouchoir de cou qui la fermait aussi étroitement qu'une religieuse. » Saint François de Sales ayant considéré la pureté de ce cœur virginal, en eut de l'admiration et s'écria tout haut : « Cette petite ici est la vraie fille de la sainte Vierge ! »

Contre les périls du monde, Jeanne-Françoise de Chantal, dans sa jeunesse, avait pour rempart sa rare modestie. Elle était à la fois grave et gracieuse ; elle attirait et elle contenait. La dignité naturelle de ses manières, la maturité précoce de son esprit, ce sérieux et cette réserve qui paraissaient jusque dans son sourire et rendaient son expansion encore plus charmante, tout son air enfin protégeait son âge et sa beauté, et forçait à ne l'approcher qu'avec respect.

Pour compléter ce que nous venons de dire sur l'aimable vertu, il nous paraît utile de remarquer, en finissant, qu'une seule pensée contre la pureté, dès lors qu'elle est volontaire et consentie, est une faute grave, et nous fait perdre, par consé-

quent, l'amitié du Seigneur, qui a en abomination les mauvaises pensées. Si parmi celles qui nous liront, il s'en trouvait une seule qui acceptât avec advertance des pensées ou des désirs que la Loi de Dieu condamne, qu'elle médite les paroles de saint Chrysostôme : « A quoi sert, dit-il, la pureté du corps, ce reste de la plus belle des vertus, si l'âme a perdu sa candeur virginale ? Qu'importe que les barrières qui environnent le temple restent debout, si le temple lui-même est renversé ? Vous êtes revêtues de gloire au dehors, et votre âme ne cache que turpitudes. Modestes devant les hommes, vous êtes sans pudeur et sans retenue devant votre Créateur... Ce qui fait le guerrier, ce n'est point l'armure ni le baudrier, mais la force et le courage. Ne serait-il donc pas ridicule de faire consister la vertu d'une vierge... dans la simplicité de la parure et la modestie de la contenance, sans chercher à pénétrer au fond de l'âme et à découvrir ses plus secrètes pensées ? »

« Il faut avant tout, dit saint Basile, que l'âme n'ait que de pures et saintes affections ; tant qu'elle restera sans souillure, le corps lui-même sera chaste et pur. » Plus loin, il veut que l'esprit d'une vierge soit comme un miroir sans tâche, ne retraçant qu'une seule image, celle de Jésus-Christ. « Que jamais ce miroir ne reflète les traits d'un homme présent ou absent, continue-t-il, de peur que cette image terrestre n'efface celle du céleste Epoux des âmes saintes. » Qu'il fait bon détacher ses affections de la terre, pour les tourner toutes vers le ciel ! En prenant notre cœur, la créature ne lui donne en retour que le trouble, les déceptions, l'amertume et souvent le péché. Catherine de Sienne écrivait à sa nièce Eugénie : « Garde-toi de lier ton cœur à d'autres qu'à Jésus-Christ ; car lorsque tu voudrais ensuite le détacher, tu ne le pourrais qu'avec une grande peine et de violents efforts. »

V

AMOUR DU TRAVAIL

« Après avoir consacré à l'étude des saints Livres le temps que vous vous êtes prescrit, et après avoir fréquemment obéi à l'attrait inté-

rieur, qui vous porte à vous jeter à genoux, pour offrir à Dieu votre prière, écrivait saint Jérôme à Démétriade, habituez vos mains à filer la laine ou à faire quelque ouvrage de broderie. Si vos journées sont toujours remplies par des occupations variées, jamais elles ne vous paraîtront longues. En vain le soleil de l'été prolongera-t-il la durée de vos jours, ils vous paraîtront courts si vous avez soin de les consacrer au travail.

« Parce que, grâce à Dieu, vous n'avez besoin de rien pour vous-même, n'allez pas vous croire dispensée pour cela de travailler. Il vous est nécessaire de vous assujettir comme les autres à ce devoir, afin de vous préserver par là de toute pensée qui ne tendrait pas à la gloire de Dieu. Je vous parlerai sans détour : vous distribuez tous vos revenus en aumônes? Fort bien! mais sachez que Notre-Seigneur agréera surtout le soin avec lequel vos mains s'exerceront à divers ouvrages, que vous emploierez à votre usage ou à celui des pauvres. Ces ouvrages, vous pourrez encore les offrir à votre aïeule ou à votre mère, avec l'espérance de recevoir, en retour, de l'argent que vous déverserez ensuite dans le sein des malheureux. »

« Le Prophète l'a dit, levons vers Dieu nos cœurs et nos mains, écrivait saint Bernard à sa sœur. Celui-là lève son cœur et ses mains vers le ciel, qui mêle le travail et la prière ; donc, ô ma sœur bien-aimée, il est nécessaire pour vous que votre cœur s'élève vers Dieu, sur les ailes de la prière, et que vos mains aussi s'élèvent vers le Seigneur, en s'exerçant au travail. Une servante de Jésus-Christ doit toujours être occupée à l'oraison, ou à la lecture, ou au travail. Le travail triomphe de la pente qui nous entraîne vers le plaisir. Ma sœur, divisez en trois parties votre journée : priez dans la première; dans la deuxième appliquez-vous à la lecture, et livrez-vous au travail dans la troisième.

« L'oisiveté perdit Salomon ; elle l'entraîna dans l'amour des plaisirs coupables et de là à l'idolâtrie. Ces trois exercices : l'oraison, la lecture, le travail sont nécessaires à la sanctification de nos âmes. L'oraison purifie nos cœurs ; la lecture nous instruit ; le travail nous rend heureux, car il est écrit au livre des Psaumes : *Vous serez heureux en vivant du fruit du travail de vos mains.* Si donc vous quittez la lecture, que ce soit pour

vous appliquer au travail, en sorte que vous ne soyez jamais oisive ; car l'oisiveté est l'ennemie de l'âme et le démon n'a pas de peine à triompher de celui qui vit dans le désœuvrement. Si vous aimez véritablement le Seigneur, aucun instant de votre journée ne vous trouvera oisive. Ne craignez donc point de rechercher de salutaires fatigues, ni de vous exercer aux bonnes œuvres ; ayez toujours une occupation utile, qui absorbe l'activité de votre âme. »

« Les jeunes filles, dit Fénelon, doivent craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travaillaient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière. »

« L'apôtre saint Paul, écrit saint Augustin, reproche à quelques femmes la curiosité et la manie de trop parler, et il nous apprend que l'oisiveté est la source de ces défauts. » Mais ce ne sont pas là les seuls fruits amers de la vie molle et désœuvrée dans laquelle grandissent un certain nombre de jeunes filles. Pauvres âmes ! elles passent le printemps de leur vie, absorbées par mille riens qui remplissent tous leurs moments. Le sommeil, cette mort de tous les jours, occupe une grande place dans leur journée ; le reste se partage entre la vanité, les amusements mondains et des conversations frivoles ou dangereuses. Est-ce donc là, grand Dieu, ce que vous attendez de ces cœurs faits pour vous aimer ? Faut-il que les prémices de la vie dont vous êtes justement jaloux, puisqu'elles vous appartiennent, soient sacrifiées à la frivolité et à la bagatelle ?

Jeune fille, votre destinée, ici-bas, n'a-t-elle rien de plus noble ? N'avez-vous, en ce monde, qu'à médire avec esprit, à livrer votre imagination à mille rêveries qui la flattent, et à cultiver en vous une beauté qui n'a de prix qu'autant qu'on la méprise ? Ah ! de grâce, comprenez votre dignité ; et à cet âge heureux, où l'âme se porte au bien avec tant de générosité, et se sent la force de tout entreprendre, ne laissez pas engourdir son activité dans des futilités méprisables. Seigneur, faites donc sentir à toutes les âmes le sé-

rieux de la vie qui nous prépare une éternité !

Le temps vole rapide comme la flèche qui fend les airs. La jeunesse est pareille à la fleur qui, le matin fraichement éclose, s'effeuille au souffle du vent du soir. Ah ! ne laissez pas s'écouler inutiles pour le ciel, des jours qui pourraient être si saintement remplis. Hélas ! cette vie oisive, qu'on ne peut assez déplorer, est la source de tous les vices ! Qui osera peindre les images qui remplissent l'esprit de la jeune mondaine, les affections dont se nourrit son cœur, pendant les longues heures où aucune occupation sérieuse ne lui est offerte ? La terre inculte produit des ronces et des épines, au milieu desquelles des reptiles hideux ont leur repaire. L'eau qui ne coule pas se corrompt ; et la teigne dévore les vêtements qu'on ne porte pas : faibles images de l'état malheureux d'une âme oisive.

Nous en avons la confiance, nos lectrices, gémissant avec nous sur la vie stérile de quelques-unes de leurs compagnes, emploieront saintement elles-mêmes, ce temps que Jésus-Christ nous a acquis par ses souffrances et par sa mort. Après les heures de la prière, elles s'appliqueront à l'étude ou au travail des mains. Heureuses celles qui sauront goûter les plaisirs purs de l'esprit et les charmes d'une étude sérieuse et intéressante. L'étude habitue à une vie silencieuse et appliquée ; elle fait aimer l'intérieur de la famille ; elle développe l'intelligence et forme le jugement. L'âme qui se familiarise avec elle et y consacre de longues heures, se ménage de vraies consolations au milieu des douleurs dont est semée notre vie ici-bas. L'étude bannit l'ignorance qui, comme l'a dit Fénelon, fait qu'une fille s'ennuie et ne sait à quoi s'occuper innocemment.

Pour apprendre à nos lectrices ce qu'elles doivent étudier, il nous semble à propos d'emprunter les conseils de l'immortel archevêque de Cambrai, qui a traité au long ce sujet, dans son admirable ouvrage de l'éducation des filles. Fénelon veut qu'elles apprennent à lire et à écrire correctement et qu'elles connaissent les opérations ordinaires du calcul. « Je crois qu'il n'est pas inutile, remarque cet illustre prélat, de laisser aux filles la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux (des histoires utiles, par exemple). C'est le moyen de les préserver des comédies et des romans.

« — Je leur permettrai aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyais qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide, pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrais d'ébranler trop les imaginations vives, et voudrais, en tout cela, une exacte sobriété... La musique et la peinture ont besoin des mêmes précautions. Pour la musique, on sait que les anciens croyaient, que rien n'était plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes ; elle rend les âmes molles et voluptueuses ; les tons languissants et passionnés ne font tant de plaisir, que parce que l'âme s'abandonne à l'attrait des sens, jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi, à Sparte, les magistrats brisaient les instruments dont l'harmonie était trop délicieuse ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons efféminés qui entraient dans la musique des Asiatiques ; à plus forte raison des chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour lui-même, doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés.

« La poésie et la musique, si on en retranchait tout ce qui ne tend point au vrai but, pourraient être employées très utilement, à exciter dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. N'avons-nous pas les ouvrages poétiques de l'Ecriture que les Hébreux chantaient selon toute apparence ? Les cantiques ont été les premiers monuments qui, avant l'écriture, ont conservé plus distinctement la tradition des choses divines, parmi les hommes. On sait combien la musique a été puissante parmi les peuples païens, pour élever l'âme au-dessus des sentiments vulgaires. L'Eglise a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfants, que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts que l'Esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétiennes seraient les plus grands de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique, sans sortir des sujets pieux. »

« La peinture, continue le même auteur, se tourne chez nous plus aisément au bien ; d'ailleurs, elle est particulièrement utile aux femmes; sans elle, leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourraient se réduire à des travaux simples, qui ne demanderaient aucun art; mais dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir, d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterais qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonneraient le travail de quelque agrément. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connaissance des règles du dessin ne les conduit. »

Nous avons déjà dit un mot de l'étude des vérités de notre auguste religion ; et plus loin nous traiterons des bonnes lectures. Nous ne nous étendrons donc point ici sur ces importants sujets; mais nous devons remarquer que l'humble Vierge de Nazareth ne dédaignait point les soins du ménage. Elle n'estimait pas au-dessous de sa dignité, de balayer sa cellule, de laver, de coudre et de filer la laine. Pourquoi une jeune personne redouterait-elle ces modestes occupations? La femme forte, dit l'Esprit-Saint, entreprend de grandes œuvres ; mais ses doigts savent aussi manier le fuseau.

Un saint Père, reprochant leur vanité aux femmes de son temps, leur disait : « Tandis que vous êtes chargées de vains ornements, Jésus-Christ, dans la personne du pauvre, meurt à votre porte dans la nudité et dans la misère. » Ah! tandis que tant de mondaines comblent le vide de leurs journées par de frivoles passe-temps, à côté d'elles il y a des pauvres qu'elles pourraient nourrir du fruit de leur travail et qui meurent de faim; il est des vieillards transis de froid qu'elles pourraient vêtir ; il est des églises et des autels dépourvus d'ornements qu'elles pourraient parer. Ne craignent-elles pas d'entendre, au jour des vengeances divines, ce reproche du juste Juge : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; vous n'avez point recouvert mon corps dépouillé de vêtements !

O vous qui, nées au sein d'une humble famille, devez gagner votre pain à la sueur de votre front; vous qui êtes courbées, dès votre jeunesse, sous le poids d'une pénible tâche, sachez-le bien, le

travail, si vous l'acceptez avec une résignation chrétienne, est pour vous un des plus puissants moyens de salut. Loin donc de murmurer des fatigues qu'il vous impose, bénissez le Seigneur de ce qu'il vous y a assujetties pour votre sanctification.

Rien n'est capable de nous porter à accepter avec bonheur une vie laborieuse, comme les exemples d'amour du travail que nous fournit la Vie des Saints. — Saint Jérôme écrit de la vierge Aselle que, dès l'âge de douze ans, elle ne laissait jamais ses mains oisives. Elle connaissait le mot de l'apôtre : « Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. » — Sainte Claire fuyait l'oisiveté comme la source de tous les défauts. Elle n'employait qu'à des occupations sérieuses et quelquefois au-dessus de son âge, les moments qui lui restaient après l'accomplissement des devoirs religieux qu'elle s'était prescrits. De la prière elle passait au travail ; du travail, dans son oratoire, où la prière la délassait de ses fatigues.

De retour de la maison du Seigneur et rentrée dans sa demeure, Catherine de Sienne y priait encore; puis, après les obscurs travaux du ménage, son plaisir était de cultiver des fleurs, des lis, des roses, des violettes, avec lesquels elle faisait de beaux bouquets et des couronnes pour les images de la sainte Vierge et des Saints, et pour la décoration des autels. Comme toutes les filles de Sienne, elle avait le goût de la musique, et, en travaillant à l'aiguille avec ses compagnes, elle chantait des hymnes pieuses et populaires, en l'honneur du Christ et de Marie sa Mère, cette fleur d'Israël, dont elle prononçait le nom bien-aimé avec une grâce charmante.

« Jamais on ne trouvait sainte Jeanne-Françoise désoccupée, écrit l'historien de sa vie. Ses doigts ne se reposaient jamais. Quand, après avoir entendu la messe, elle avait visité les cuisines, les cours et quelquefois même les fermes les plus éloignées, on la voyait rentrer gaie et joyeuse, et reprendre son ouvrage ; elle ne l'interrompait que par nécessité ou pour s'adonner à la lecture. Tous les moments que ses travaux lui laissaient libres, elle les employait à lire la Vie des Saints, les Annales de la France ou quelque autre histoire utile ; mais jamais aucun livre suspect en matière de foi, ou libre en matière de mœurs. Loin de lire de tels livres, elle ne les souffrait même pas dans sa mai-

son, et les jetait au feu dès qu'elle les trouvait. S'il lui venait des visites, c'était l'ouvrage en main qu'elle les recevait... Une femme de chambre la priait un jour de se reposer : « Oh! non, dit-elle, si je perdais du temps inutilement, je croirais faire un vol à l'église et aux pauvres. » Elle formait ses enfants sur ce modèle ; dès qu'ils purent tenir l'aiguille, elle leur apprit à broder des nappes pour les autels, à coudre des habits pour les pauvres, à ne rester jamais oisifs. »

VI

VIGILANCE ET GARDE DES SENS

La vigilance est une sentinelle attentive, qui prête l'oreille au tumulte du dedans et au bruit du dehors ; elle veille à la porte de chacun de nos sens. La mortification chrétienne est comme un frein d'or entre les mains de la vigilance, pour régler l'exercice de toutes les facultés de notre corps. Les saints Pères, dont nous allons emprunter les conseils, nous instruiront de la nécessité de ces vertus et nous en apprendront la pratique.

« Jour et nuit, dit saint Chrysostôme aux vierges chrétiennes, que notre esprit soit toujours armé pour épouvanter nos ennemis. Si nous nous relâchons, le démon, qui tient en main une torche embrasée, la lancera sur le temple de Dieu pour le consumer. Soyons donc fortifiés de toutes parts; car nous avons à combattre les tendances de la nature ; nous avons à rivaliser avec les Anges. La terre et la cendre s'efforcent d'égaler les habitants des cieux. Mortels, nous disputons la victoire aux Immortels. »

« Sachez, ô Salvina, écrivait saint Jérôme à cette jeune Romaine, que vous êtes sujette aux faiblesses de l'humaine nature et que vous tomberez, si vous ne veillez pas. Tous nous sommes formés de la même boue ; et les mêmes tendances perverses exercent leurs ravages, sous les vêtements splendides comme sous les haillons. Elles ne redoutent ni la pourpre des rois, ni les hardes du pauvre. Gardons-nous de nous laisser aller à la négligence en nous flattant de recourir après la chute au remède de la Pénitence, qui est la

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE

Baronne de Chantal et plus tard fondatrice de la Visitation Sainte-Marie.

ressource des pauvres pécheurs. Il faut craindre une blessure qui ne peut se guérir sans douleur. Celui qui, sur un heureux navire, arrive au port sans que son chargement ait souffert, a un sort bien plus digne d'envie que le pauvre naufragé qui, dépouillé de tout, se cramponne à une planche, et souvent va heurter contre mille écueils. »

Le même saint docteur, s'adressant à Eustochie, lui dit : « Je veux que votre résolution de garder la chasteté vous inspire non l'orgueil, mais la crainte. Vous êtes chargée d'or, évitez le voleur. Personne ne peut marcher en sûreté parmi les serpents et les scorpions. Tant que nous sommes dans ce corps de boue, nous portons notre trésor dans un vase fragile... Souvenez-vous que de toute part des pièges sont tendus sur votre route, et que beaucoup de vierges déjà anciennes et d'une chasteté incontestée, ont laissé échapper de leurs mains la couronne au seuil même de la mort. »

« Ne comptez pas sur votre vertu, mais craignez sans cesse de tomber; tant qu'une crainte salutaire sera dans votre cœur, vous ne ferez aucune chute. » (Athan., *ad Virginem.*) « Les anges sont tombés, elles doivent donc être dans une crainte salutaire, celles qui se font les émules des anges. » (Basil., *De vera virginitate.*) « Ma sœur bien-aimée, écrivait saint Bernard, si vous veillez à toute heure en présence de votre Dieu, vous serez vraiment sage et prudente : soyez sans cesse attentive, et défiez-vous toujours des ruses de votre ennemi. Ayez soin de prévoir la tentation et de la combattre avec courage. Heureuse serez-vous, si vous êtes toujours sur vos gardes; car le Seigneur a promis la couronne à la vigilance.

« La colombe aime à se percher au bord des eaux, afin de voir sur leur surface l'ombre des oiseaux de proie, et d'être ainsi avertie de leur voisinage, pour se soustraire à temps à leur poursuite. Et vous, je vous en conjure, redoutez les oiseaux de proie, c'est-à-dire les démons qui en veulent à votre âme. Vierge de Jésus-Christ, qu'aucun événement ne vous surprenne, que rien n'arrive que vous ne l'ayez prévu d'avance. L'attaque que l'on prévoit est moins redoutable. Entendez la parole du Sauveur : « *Soyez prudents comme le serpent.* » Le serpent est plein de défiance. On dit de l'aspic, en particulier, qu'il applique une oreille à terre et se bouche l'autre, afin de ne point enten-

dre la voix qui veut le charmer. Et vous, ma sœur, imitez en cela le serpent, fermez votre oreille à toute parole dangereuse.

« La flèche d'une affection coupable entre dans l'âme par les yeux : ne les arrêtez donc pas sur la beauté de la créature ; ne les laissez pas s'attacher à la vanité. O ma sœur, combien d'âmes se sont perdues par leur négligence à veiller sur leurs yeux ! — Mon frère, me direz-vous, connaissez-vous quelques exemples de chutes occasionnées par ce manque de vigilance ? — O ma sœur, je pourrais vous en citer un grand nombre. Qu'il vous suffise de savoir que Dina sortit pour voir les femmes du pays qu'elle traversait, et elle perdit son honneur. C'est un regard qui fit tomber David et qui perdit Samson. Faites donc, ô ma sœur, un pacte avec vos yeux, et ne regardez pas imprudemment ce que vous ne devez point voir. Réjouissez-vous seulement au souvenir du ciel, et que votre joie soit toujours tranquille et modérée. Le rire et les plaisanteries frivoles trahissent une âme vaine : là où ils abondent, la charité parfaite ne règne pas. » *(De modo bene vivendi.)*

Saint Jérôme écrivant à Démétriade : « On rencontre, lui dit-il, des femmes sans science qui, ne sachant ce qu'elles disent, ne peuvent cependant se taire. » « Les filles, observe Fénelon, si l'on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, s'intriguent, veulent parler de tout, décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité... Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence ; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisants, de la facilité à parler avec grâce ; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la fera estimer entre toutes. » *(Education des filles.)*

Traçant à sa sœur la règle de conduite que doit suivre une vierge, saint Augustin lui dit : « Qu'elle redoute tout ce qui pourrait, de près ou de loin, blesser la mortification chrétienne dans la nourriture, la boisson et le sommeil ; en accor-

dant trop à la nature, elle donnerait des forces à l'ennemi du salut. » Saint Bernard développe ce que saint Augustin n'a fait qu'indiquer : « Ecoutez, dit-il, ô ma sœur, les conseils de votre frère. La nourriture prise avec modération est utile à l'âme et au corps. Si vous maltraitez trop votre corps, vous donnez la mort à votre compagnon ; et si vous le ménagez à l'excès, vous nourrissez votre ennemi ; donc, dans toutes vos privations, ayez pour règle de faire mourir, non point le corps, mais ses inclinations perverses. Mangez de manière à ce que l'appétit vous reste toujours. A la suite de la nourriture et de la boisson prises sans tempérance, entrent les mauvais esprits pour perdre les âmes.

« Mon frère, me direz-vous, est-ce un péché de boire du vin ? — Ce n'est point un péché, ma sœur, d'en boire avec modération. Ecoutez ce que disait saint Paul à son disciple : « Usez d'un peu « de vin à cause de votre estomac, et de vos fré- « quentes infirmités. » Pris sans sobriété, le vin est un poison : n'en prenez donc que ce qui vous est nécessaire, et il réjouira votre âme, en même temps qu'il entretiendra la santé de votre corps. » Saint Ambroise avait parlé dans le même sens à Marcelline, sa sœur.

Cédant à leur amour pour la mortification, les saintes vierges sont allées souvent au delà de ces règles, cependant si sages. Le bienheureux Raymond de Capoue nous apprend qu'à partir de sa quinzième année, Catherine de Sienne s'abstint tout à fait de boire du vin, pour n'étancher sa soif qu'avec de l'eau froide. Saint Jérôme, nous révélant les austérités étonnantes de la vierge Aselle, a soin de nous faire remarquer que, parvenue à une grande vieillesse, cette vierge, si mortifiée, conservait une santé robuste.

« La vierge, écrit saint Basile, doit constamment rejeter avec courage tout ce qui flatte les sens. » Le monde insensé, ne connaissant pas les consolations de la vertu, n'ambitionne que le bien-être et les plaisirs d'un moment ; il court après les richesses, parce qu'elles apportent avec elles les jouissances dont il est avide. N'aimant ni le monde, ni ce qu'il y a dans le monde, une âme généreuse estime tout ce qui passe, comme de la boue, afin de posséder Jésus-Christ. Avec les plaisirs des sens, elle foule aux pieds les richesses qui nous les procurent.

Pour tout résumer en un mot, nous le dirons avec saint Ambroise : « L'âme de la vierge est une fontaine scellée et un jardin fermé. Dans cette fontaine scellée, se retrace l'image de Dieu, comme dans un miroir fidèle ; et les serpents de l'enfer ne viennent pas troubler la pureté de ses eaux. En cette âme, la pudeur est environnée d'un rempart qui la protège contre toute atteinte ; et, de même qu'un jardin fermé au voleur exhale le parfum de la vigne et de l'olivier, et étale l'éclat de la rose, ainsi, dans cette âme, on trouve la vigne de la piété, l'olivier de la paix, la rose de la sainte pudeur. A l'œuvre donc, ô vierge! si vous voulez que le jardin de votre cœur exhale ces doux parfums, fermez-le avec soin et dites avec le Prophète : « Placez, Seigneur, une sentinelle à ma bouche et une porte à mes lèvres. » Ainsi, toutes les vertus s'épanouiront à la fois dans votre âme.

La persévérance assure les fruits des fleurs spirituelles que la vigilance protège contre tout ce qui pourrait les flétrir. Ce n'est pas assez de bien commencer, il importe de bien finir. Combien d'âmes se mettent généreusement à l'œuvre, et jettent avec zèle les fondements de l'édifice de leur sanctification ! On les voit, pendant des mois et des années, goûter avec bonheur les choses de Dieu et toutes les pratiques de la piété, se livrer avec ardeur aux bonnes œuvres et veiller avec soin sur elles-mêmes. Mais voici que les vents soufflent, l'orage gronde, les fleuves débordent et l'édifice si bien commencé s'écroule.

Nous l'espérons, à l'exemple des vrais justes dont parlent les saints Livres, nos lectrices iront de vertus en vertus ; leur voie sur cette terre sera pareille à celle du soleil, qui n'étale à son lever que l'éclat de ses premiers rayons, pour déployer, à mesure qu'il avance dans sa carrière, sa majestueuse splendeur. Aux vertus aimables de la jeunesse, succéderont en elles les vertus fortes de l'âge mûr, qui, se perfectionnant de jour en jour, brilleront avec plus d'éclat encore au déclin de la vie. Puis viendra ce jour éternel qui ne fait jamais place à la nuit, ce jour de l'infinie béatitude promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin !

SECONDE PARTIE

OBSTACLES A SURMONTER

« Ma bien-aimée, c'est-à-dire l'âme qui pratique la vertu, ma bien-aimée, dit le Seigneur, est comme le lis au milieu des épines. » « L'épine, dit saint Bernard, c'est un faux frère; l'épine, c'est une compagnie dangereuse. O lis éclatant de blancheur, ô fleur tendre et délicate, des hommes sans foi cherchent à briser ta frêle tige! Ah! garde-la avec soin des épines qui l'environnent. Ces épines, le monde en est hérissé. Il y en a sur la terre, dans les airs, et jusques en toi-même. Tu en es envahie de toutes parts : impossible de te préserver de leurs atteintes par tes propres forces; il te faut l'assistance du Tout-Puissant. Mais aie confiance, dit le Seigneur, j'ai vaincu le monde. Considère les lis des champs : ils fleurissent entre les épines; si donc Dieu garde ainsi l'herbe qui, aujourd'hui verdoyante, doit devenir demain l'aliment des flammes, comment ne garderait-il pas son amie, son épouse chérie, l'âme fidèle? »

Quels que soient les écueils qui se dressent contre cette âme, Dieu l'en préservera, si elle est généreuse et vigilante. Le Seigneur ne sut-il pas défendre Daniel dans la fosse aux lions, et ne l'en retira-t-il pas sain et sauf? Au sein d'une fournaise embrasée, trois enfants chantaient la gloire de Celui qui les protégeait contre les ardeurs des flammes impuissantes : image d'un prodige de l'ordre surnaturel, digne de toute notre admiration.

Au temps de saint Jérôme, combien de jeunes

Romaines surent faire fleurir la modestie et la simplicité chrétiennes, au sein de la corruption et du luxe d'une civilisation encore païenne! Saint Jérôme, qui fut leur guide dans cette voie glorieuse mais difficile, s'étonne de leur générosité. Ecrivant à Démétriade, qu'il appelle la première dans le monde romain par sa naissance et par sa noblesse, ce Père lui adresse ce bel éloge : « Quelle force d'âme incroyable a été la vôtre! Au milieu des pierreries et des étoffes de soie, parmi la foule nombreuse de vos esclaves et le cortège empressé de mille flatteurs, entre les splendides festins fournis par l'abondance d'une maison opulente, vous avez su embrasser les saintes fatigues du jeûne et de l'abstinence, l'austère simplicité des vêtements. »

Aujourd'hui, comme au temps de ce Père, le même spectacle s'offre souvent encore à nos yeux étonnés et ravis. De nos jours encore s'accomplit, pour un grand nombre de jeunes personnes, la prophétie d'Isaïe : « Le petit enfant à la mamelle jouera sur le creux du rocher qui cache le serpent, et celui qui est sevré mettra sans crainte sa main dans la caverne du basilic. »

Environnées d'ennemis qui, pareils à des lions rugissants, rôdent sans cesse autour d'elles pour les dévorer, lancées malgré elles au milieu des séductions du monde, comme au sein d'une fournaise, ces jeunes vierges sentent expirer à leurs pieds la vaine fureur des esprits de ténèbres, et elles marchent au milieu des flammes de la perversité du siècle, sans en recevoir la moindre atteinte. Le démon épuise en vain contre elles les ressources de ses perfides ruses; et c'est en vain que le monde étale à leurs yeux les vanités qui fascinent tant de pauvres âmes.

Ce prodige nous étonne; mais saint Ambroise nous l'explique : « O vierges, écrit ce Père, il y a un secours tout spécial de la main divine, pour vous qui gardez sans tache le lit nuptial de l'Epoux céleste. Faut-il s'étonner de ce que les Anges combattent pour vous, puisque vous rivalisez de pureté avec les Anges! » Générosité donc et confiance au milieu des écueils contre lesquels se heurte souvent l'innocence! Ces écueils, toutefois, il est de notre devoir de les signaler.

En vain aurions-nous montré le chemin de la vertu, si nous négligions de découvrir les préci-

pices qui le bordent ! L'archange Raphaël ne se contenta pas de guider le jeune Tobie pendant son long voyage ; il le prémunit encore contre les dangers qu'il eut à courir, et lui apprit à échapper au monstre qu'il rencontra sur les bords du fleuve. Disons donc quelques mots des principaux obstacles à la pratique de la vertu, que peut rencontrer une vierge chrétienne.

I

LA TENTATION

La vie de l'homme sur la terre est une lutte incessante. Notre âme est pareille à la barque lancée sur une mer orageuse. Pour elle, les vents succèdent aux vents, et le calme qui suit la tempête annonce une tempête nouvelle, jusqu'à ce que s'ouvre enfin devant nous le port tranquille de l'éternité. Tantôt, du souffle de sa fureur, le démon soulève contre nous les flots de la tentation ; tantôt les accents perfides du monde cherchent à nous enchanter, pour nous précipiter dans le gouffre vers lequel nous entraîne déjà le poids de la nature perverse. Et n'est-ce pas la jeunesse surtout qu'une pente rapide emporte vers l'abîme ? N'est-ce pas autour d'elle que le monde multiplie ses séductions ? Et pour qui le démon, cet ennemi de tous les hommes, a-t-il une haine plus implacable ? Saint Antoine nous l'apprend : « La rage de Satan, disait-il à ses disciples, s'acharne surtout à la perte des vierges de Jésus-Christ. Sous leurs pas, il tend ses filets, il s'efforce de les troubler par des pensées honteuses. » Que la vierge s'attende donc à de rudes combats.

« Mon fils, dit l'Esprit-Saint, en prenant le parti de servir le Seigneur, restez ferme dans la justice et la crainte et préparez votre âme à la tentation. » Plus vous disputerez la victoire à votre ennemi, et plus la lutte sera terrible ; car l'esprit du mal laisse souvent dans une paix perfide ceux qui, par le vice, sont devenus ses esclaves ; mais il n'accorde point de trêve à ceux qui servent le Seigneur avec générosité. Le vaisseau vide n'a rien à craindre des pirates qui ne s'attaquent qu'aux navires chargés d'or, d'argent, de pierres

précieuses. Ainsi Satan ne poursuit guère l'âme dépourvue des dons du Ciel, mais bien le juste enrichi de vertus et de mérites.

Du reste, les passions, qu'on cherche généreusement à réprimer, sont pareilles à des animaux féroces qui s'irritent contre les barrières dont on les environne. Un moment las ou assoupis, nos ennemis ne sont point pour cela vaincus ; bientôt ils redresseront la tête avec plus d'audace, et engageront avec plus de rage une nouvelle lutte, semblables à un lion qui trouve dans sa blessure une nouvelle fureur. Ne nous étonnons point des assauts que nous aurons à soutenir ; le Seigneur multiplie nos combats afin de multiplier nos mérites. Dans sa juste sagesse, il ne prépare la couronne qu'à ceux qui auront légitimement combattu. « Point de triomphe sans victoire, dit saint Augustin ; point de victoire sans combat, et point de combat sans ennemi. » La tentation est le creuset qui purifie les âmes. C'est sur le champ de bataille que s'aguerrit le soldat. En face de l'ennemi, il est toujours sur ses gardes. Les tentations fortifient l'homme ; elles lui imposent l'obligation de veiller sans cesse sur lui-même et de recourir à Dieu par une continuelle prière. Quand approche l'heure du combat, une âme généreuse, loin de s'effrayer, se réjouit du triomphe qu'on lui prépare.

O vous, qui avez à lutter, non plus seulement contre la chair et le sang, mais contre les puissances ténébreuses de ce monde d'illusions, sachez-le bien : dans votre lutte, c'est le Seigneur qui combat et triomphe, et à vous est attribuée la victoire. « Votre combat, dit saint Chrysostôme, est le combat de Dieu, c'est le combat de Jésus-Christ. Que craignez-vous, et pourquoi trembler, comme si vous aviez à vaincre par vos propres forces ? Saisissez les armes, marchez à la guerre, combattez vaillamment, afin d'être assistée par Celui qui ne peut être vaincu. » Quelquefois, il est vrai, le Seigneur cache à nos yeux la main dont il nous soutient ; mais jamais il ne la retire.

Catherine de Sienne un jour était poursuivie par de honteuses pensées dont l'importune attaque tourmentait son âme si pure. Notre-Seigneur se montra à elle et dissipa la tentation par sa présence. Alors se plaignant amoureusement à son Bien-Aimé : « Où étiez-vous, Seigneur, dit-elle, quand mon âme était assaillie par ces affreu-

ses imaginations ? — Ma fille, répondit le Sauveur, j'étais dans votre cœur. — Eh quoi ! ô Jésus, reprit la Sainte, vous pouviez y habiter, au milieu de pensées si horribles ? — J'étais témoin de vos combats, ajouta le divin Maître, et je regardais avec complaisance la générosité de vos luttes. » — Et, dès lors, une paix ineffable inonda l'âme de Catherine. Un trait tout à fait semblable à celui que nous venons de citer est rapporté dans la vie du grand saint Antoine.

Toutefois, la bonté du Seigneur, qui nous assiste au moment même où il semble nous abandonner, ne doit point nous faire présumer de nos forces, ni ralentir notre vigilance. *Celui qui aime le danger y périra.* Quiconque craint de succomber à la tentation doit fuir, autant qu'il lui est possible, l'occasion qui la fait naître. Dieu laisse livrés à leur faiblesse ceux qui, sans nécessité, restent engagés dans des occasions prochaines de chutes. « Peut-on saisir des tisons que dévore la flamme sans voir ses vêtements consumés, dit l'Esprit-Saint; et peut-on marcher sur des charbons ardents sans ressentir leurs brûlantes atteintes ? » Donc, si nous voulons triompher dans la lutte, il importe avant tout de nous soustraire au péril, en évitant les occasions dangereuses. Les saints Docteurs appellent occasions de péché, les lieux, les sociétés, les personnes ou les choses qui entraînent souvent au péché mortel.

Si nous descendons dans notre conscience, nous reconnaîtrons sans peine que nos fautes habituelles les plus graves ont été amenées par une conversation à laquelle nous avons pris part, par une fête à laquelle nous avons assisté, par nos rapports avec une personne légère ou vicieuse, par une lecture que nous avons faite, par une liaison que nous avons contractée. Pour nous, donc, cette conversation, cette fête, cette compagnie, cette lecture, cette liaison ont été des occasions de chute. Les occasions prochaines et volontaires de péché grave nous seraient-elles aussi chères que notre œil droit, nous devrions encore, selon le conseil du divin Maître, les arracher sans hésitation et les rejeter loin de nous. C'est un des devoirs les plus sérieux et les plus pratiques de la morale chrétienne.

« Il faut avec soin, écrivait saint Cyprien, écarter le navire des écueils, de crainte qu'il n'aille

se briser contre les rochers. Avant que la flamme les consume, il faut se hâter de soustraire les marchandises à l'incendie qui les menace. Personne, près du péril, ne peut être longtemps en sûreté, et il n'échappera point à la rage du démon celui qui, voulant servir Dieu, se laisse enlacer par les filets de l'ennemi. » Saint Jérôme parlait dans le même sens à une jeune fille : « Pourquoi vivre toujours dans une maison où chaque jour vous pouvez vous perdre ? lui écrivait-il. Qui oserait reposer en paix à côté d'une vipère ? Il est plus sûr de fuir le danger que d'affronter, même impunément, un péril. » C'est se faire illusion à soi-même que d'espérer persévérer dans la grâce sans éviter les occasions volontaires, qui nous la font ordinairement perdre. C'est là ce qui fait la ruine de la jeunesse. On se persuade qu'on retournera encore dans ce divertissement, avec cette compagnie, qu'on cultivera encore cette liaison suspecte, mais qu'on veillera assez sur soi pour ne plus retomber dans les péchés graves du passé. Quel aveuglement ! Si vous vous jetez dans le feu, dit à ce sujet un saint Docteur, fussiez-vous de fer, vous serez fondu. Ni la prière, ni les sacrements ne peuvent maintenir dans la vertu celui qui s'expose aux occasions prochaines et volontaires d'offenser Dieu gravement. Le premier rempart contre la tentation, c'est donc la fuite de ce qui la fait naître.

Il est encore d'autres armes dont les Saints nous ont appris à faire usage, dans la lutte contre les ennemis du salut. Le grand athlète, saint Jérôme, s'était arraché aux séductions de Rome, et avait fui loin du monde et de ses dangers. Au sein du désert, il se trouvait encore en face du démon et de sa propre nature, qui livrait à son âme généreuse les plus rudes assauts. Jérôme alors, sans perdre courage, cherchait à triompher par l'abstinence, le jeûne et les austérités corporelles. En effet, selon la remarque de saint François de Sales, le démon, voyant qu'on bat la chair, son alliée, craint et s'enfuit. A la pénitence, Jérôme unissait la prière. Tantôt se frappant la poitrine, il s'imaginait entendre le son de la trompette dernière qui fera retentir par tout l'univers cette terrible parole : « Morts, levez-vous ; venez au jugement ; » tantôt il se jetait aux pieds de Jésus en croix, et les arrosait de ses larmes.

Ayant puisé au pied de la croix du Sauveur le courage et la force, saint Jérôme conseillait à Démétriade de recourir dans la tentation à ce divin remède. « Gardez votre âme de toutes parts, lui écrivait-il, et jamais vous n'en viendrez à commettre une faute grave. (Etouffez le germe de la pensée mauvaise, dès qu'il commence à surgir dans votre esprit.) Armez fréquemment votre front du signe de la croix, et vous serez à l'abri des atteintes de l'ange exterminateur. » Saint Antoine, après avoir dit à ses disciples, que les vierges de Jésus-Christ doivent s'attendre aux plus terribles luttes, ajoutait que toutes les fureurs du démon expirent devant un seul signe de croix.

« Vous me demandez un remède contre les suggestions du démon, ô ma chère sœur en Jésus-Christ ? écrivait saint Bernard. Une continuelle prière émousse les traits de l'ennemi ; l'oraison est la plus puissante des armes à employer contre les tentations ; et si, après avoir prié, vous sentez encore les révoltes de la nature, retracez aux yeux de votre âme le tableau de votre heure dernière ; pensez aux jugements de Dieu et aux éternels supplices des réprouvés. » Il est écrit, en effet : « *Souvenez-vous de vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez.* »

Une distraction salutaire, un jeu, une conversation agréable, un travail qui fait agir, peuvent souvent dissiper certaines tentations importunes, dans lesquelles on serait exposé à succomber, si on restait seul ou dans un état d'oisiveté et de mollesse. Qu'on ne reste donc point en face de soi-même dans ces heures de péril. Une injure lancée contre le démon a aussi une merveilleuse efficacité :

« Va-t'en de là, Satan, lui dit-on ; ce que tu m'offres est horrible ; bois toi-même tes poisons. »

Les enfants de Marie n'ignorent pas ce qu'elles doivent attendre de la protection de leur Mère du ciel, de Celle qui a écrasé sous son pied vainqueur la tête de l'infernal serpent. Dans la tentation, elles prononceront souvent le nom de Marie. La seule invocation de ce nom épouvante et met en fuite les esprits de ténèbres. Elles diront aussi fréquemment dans le jour : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Une prière fervente, adressée à la Reine du ciel, suffit souvent pour arracher une âme à l'esclavage

du démon. A l'heure du danger, rien n'est plus salutaire que de coller sur ses lèvres l'image, la statue de Marie, ou le crucifix que l'on porte avec soi, la nuit comme le jour.

Jeune encore, et cependant depuis dix-sept ans engagée dans une vie criminelle, Marie l'Égyptienne, au jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, se rend à Jérusalem et veut entrer dans l'église à la suite des fidèles nombreux qui s'y pressent, pour vénérer le bois auguste sur lequel mourut le Sauveur ; mais une main invisible la repousse. Persuadée que sa vie criminelle la rend indigne de pénétrer dans l'assemblée des saints, elle jette un regard suppliant sur une image de la Vierge exposée dans le vestibule du saint Lieu. « Je ne suis pas digne, dit-elle, de lever vers vous, ô Vierge immaculée, des yeux souillés par tant de crimes ; mais, puisque vous avez donné le jour à Celui qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, ne dédaignez pas ma prière. Laissez-moi entrer dans le temple pour vénérer la croix de votre Fils, et, dès que j'aurai vu ce bois sacré, je renoncerai au monde et je me remettrai entre vos mains pour faire tout ce que vous voudrez de moi. »

Après cette prière, elle entre dans l'église, sans rencontrer de résistance, se prosterne, adore la croix ; puis revient de nouveau devant le tableau de la Vierge, pour conjurer Marie de lui apprendre ce qu'elle doit faire. Alors retentit à son oreille une voix qui lui crie : « Franchis le Jourdain, et tu trouveras le repos. » — « Je pars, dit-elle, mais Vous, par qui est venu le salut du monde, ne m'abandonnez pas ! » Aussitôt elle se met en route ; un passant lui donne trois deniers, avec lesquels elle achète trois pains, et elle se dirige en toute hâte vers le fleuve. Elle passe la nuit dans une église bâtie sur ses rives ; et le lendemain elle entre dans le désert. Impossible de dire les assauts qu'elle eut à soutenir pendant dix-sept ans. Quand la tentation l'assaillait, elle se prosternait en esprit aux pieds de Celle qui a mis au monde le Dieu de toute pureté. Alors une lumière céleste inondait son âme, et elle ne se relevait qu'après avoir été consolée par son éclat. Pendant quarante-sept longues années passées au désert, la Mère de Dieu fut sa force et son soutien. Après ces quarante-sept ans, le Seigneur envoya le moine Zozime à la pécheresse, devenue une sainte

par la puissance de la Vierge immaculée. Zozime porta le saint Viatique à Marie l'Egyptienne, qui, bientôt après, alla recevoir au ciel la couronne réservée à sa pénitence.

II

LE MONDE

Après le démon, notre plus redoutable ennemi c'est le monde. De la bouche de Jésus-Christ, qui ne s'ouvrait que pour bénir, sortirent des malédictions lancées contre cet ennemi irréconciliable de Dieu. Le monde fut exclu de la prière que le Sauveur adressa à son Père, la veille de sa Passion et de sa mort : « *Je ne prie pas pour le monde.* » dit-il.

Le monde, en effet, c'est le mensonge, et Jésus-Christ est la vérité. La lumière ne peut s'allier aux ténèbres. Jésus-Christ est le rédempteur des âmes ; le monde est leur bourreau. Voyant qu'il entraîne dans l'abîme les hommes rachetés par son sang divin, le Sauveur anathématise le monde et lui voue une haine éternelle. Cette haine, tous les serviteurs de Jésus-Christ doivent la partager avec leur divin Chef. Quiconque aime le monde se constitue par là même l'ennemi de Dieu. « Donc, *mes petits enfants*, nous dit l'Apôtre de la charité, *n'aimez pas le monde, ni ce qu'il y a dans le monde.* »

Le monde a des maximes d'une fausse sagesse, qui est folie auprès de Dieu. Il a aussi des fêtes. « Venez, dit-il, usons de la vie pendant qu'il en est temps, couronnons-nous de roses, enivrons-nous de plaisirs et de gloire ; car demain peut-être il faudra mourir. Pour nous procurer ces jouissances, entassons richesses sur richesses. Heureux ceux qui possèdent de grands biens ! » Qu'est-ce à dire, sinon que le monde, par ses maximes, cherche à réhabiliter le triple amour des plaisirs, des honneurs et des richesses que Jésus-Christ a condamné et flétri, par ses paroles, par sa vie et par sa mort ; triple amour qui est la source empoisonnée de tous nos malheurs et de tous nos crimes ?

« Malheur à vous qui riez, » a dit le divin Maître ; et, après une vie passée dans les larmes, Il

est mort dans l'excès de la douleur. « Malheur à vous qui vivez dans l'abondance, » a-t-il ajouté ; et Il n'a pas eu dans sa vie une pierre pour reposer sa tête ; c'est dépouillé même de ses vêtements qu'Il est mort sur la croix. « Malheur à vous que les hommes estiment et bénissent, » a-t-il dit encore ; et Il a été dans sa naissance, sa vie et sa mort l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple.

Ici donc, empruntant le raisonnement de saint Augustin, nous dirons à nos lectrices : « Dieu veut que ceux qui le servent recherchent et aiment ce qui est bon. Si donc les biens que promet le monde étaient de vrais biens, Dieu ne les mépriserait pas, et ne commanderait pas à ses serviteurs de les mépriser. » O richesses, ô plaisirs et honneurs mondains, vous n'êtes donc qu'une vile poussière et qu'une vaine fumée ! Et toi, monde, qui préconises ces futilités, tu n'es donc qu'un perfide ! Enfant de Satan, le père du mensonge, tu as hérité de ses fourberies et de ses ruses ! Sujet du prince des ténèbres, tu ne sais offrir que l'illusion à tes sectateurs ! Et comme celui qui est homicide dès le commencement, tu perds les hommes par les espérances trompeuses dont tu les berces !

L'expérience de tous les jours n'est-elle pas là pour le montrer avec évidence à quiconque veut voir : les biens promis par le monde sont vains, amers et cruels. Saint Grégoire écrivait à la noble Adéodata : « Rappelez-vous toutes les prospérités des siècles passés, la multitude des hommes qui ont vécu, les splendeurs de leurs dignités, la gloire des dames illustres, l'abondance de leurs richesses ; considérez ce que toutes ces choses sont devenues, et vous reconnaîtrez sans peine quelle en est la vanité ; vous comprendrez que c'est rêver sans dormir que d'aimer ces bagatelles. Ce souvenir sera pour vous une grande leçon : il vous apprendra que c'est folie de s'attacher à ce qui doit finir. » Où sont ceux que le monde a rendus heureux ? Ses fêtes s'offrent à nous, riantes comme des fleurs : elles sont cruelles comme des épines ; et, dans la coupe d'or qu'il nous présente, il n'y a que fiel et amertume.

Au printemps de sa vie, Marie Péronne de Chatel, qui plus tard devint une des premières Mères de la Visitation, allait souvent dans les fêtes et

les soirées du monde. Il n'était pas rare, au sortir des réunions où elle avait le plus brillé, de la trouver baignée de larmes. Il y avait dans son cœur un abîme qui s'élargissait sans cesse, et qui lui paraissait d'autant plus profond, qu'elle y jetait plus de plaisirs. Alors, ardente comme elle l'était, passant vite aux extrêmes, on l'entendait, toute parée encore des ornements du bal, s'écrier en pleurant : « Marie Péronne, tu n'auras jamais de paix que dans un cloître ! »

Toute âme noble et généreuse a besoin d'un autre aliment que la vanité ; seules les jeunes filles superficielles et légères peuvent s'étourdir dans les joies mondaines, sans regretter le bonheur sérieux et vrai que donne la piété. « Quiconque s'attache à Dieu, écrivait aux vierges le grand saint Ambroise, méprise tout ce qu'il y a dans le monde, et, s'appliquant à la pratique de la vertu, il s'élève au-dessus du monde. Au-dessus du monde, en effet, est la justice ; au-dessus du monde est la chasteté ; au-dessus du monde est la charité ; au-dessus du monde est la bonté ; au-dessus du monde est la sagesse, et quand elle se rencontre dans le monde, elle ne laisse pas d'être au-dessus du monde. Si le corps vous entraîne vers la terre, que votre âme plane dans le ciel. »

Dans un autre livre, le même Père donne les mêmes conseils : « Gardez-vous de prendre part aux choses du siècle, dit-il aux vierges. Par le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, arrachez-vous aux conversations mondaines ; chantez, non pour les hommes, mais pour votre Dieu. »

Les filles du siècle cueillent des fleurs d'un jour, « et moi je vous montre aussi une fleur que vous devez cueillir. Cette fleur, c'est Jésus-Christ qui a dit Lui-même : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées... » Fuyez la pompe des festins splendides. « Quelle pudeur, c'est toujours ce grand Docteur qui parle, quelle pudeur peut-on rencontrer dans les danses, au milieu de l'agitation et du bruit des concerts ? »

Saint Ambroise ne veut point cependant bannir la joie ; il veut, au contraire, que la paix, fruit d'une bonne conscience, inonde l'âme de la vierge, comme il le dit dans le même passage ; mais il condamne cette ivresse de l'âme qui a sa source dans des jeux bruyants et remplis de pé-

rils. Après avoir cité le mot d'un philosophe païen : « Personne ne danse s'il n'est dans la démence ou dans l'ivresse, » saint Ambroise ajoute : « Si la sagesse mondaine a prononcé cette parole, que doivent nous dire sur ce sujet nos saints Livres ? »

Saint Augustin n'est pas moins explicite : « La vierge du Seigneur, dit-il, doit fermer avec soin son oreille et son cœur aux concerts, aux chants légers et à toutes ces harmonies qui flattent les sens, de peur que cette mélodie de l'enfer ne bannisse de son cœur l'amour de Jésus-Christ. O vierge du Seigneur, détournez même vos yeux!

« Ne regardez pas la danse, ni les chœurs de musiciens, ni les bouffons, de crainte que le trait d'une affection coupable ne vous fasse au cœur une mortelle blessure. »

« Vierge, que je vénère, écrivait saint Bernard à sa sœur, que votre joie soit dans le ciel; qu'elle n'ait rien que de modéré et de paisible. N'est-ce pas ce que nous commande l'apôtre par cette parole : « *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur.* » Comme la colombe, n'ayez pour chants que des gémissements ; tandis que les mondains cherchent la joie dans des chants de fêtes, cherchez la paix dans les gémissements et la tristesse spirituelle. »

Formés à l'école des Docteurs, les Saints n'ont eu que du mépris pour le monde et ses plaisirs et ils ont redouté les abimes qu'il cache sous des fleurs.

Sainte Jeanne-Françoise avait seize ans; elle était dans tout l'éclat de son adolescence. A peine eut-elle paru chez M. le baron d'Effrans, son beau-frère, qu'elle se vit recherchée et adulée. Nourrie jusque-là à l'école sévère du président son père, elle connut pour la première fois ce langage du monde qui est si séduisant, surtout à l'oreille qui ne l'a pas encore entendu. Le caractère de celle qui lui avait été donnée pour dame de compagnie augmentait encore le péril : c'était une femme futile, qui ne cessait de l'entretenir de fêtes, de toilettes, de parures, de bals, étalant chaque jour devant elle les mille secrets de cet art de plaire, qu'elle avait trop pratiqué.

L'innocente enfant écouta d'abord sans comprendre; bientôt elle frémit d'horreur. Mais, quelques efforts qu'elle fit pour obtenir le renvoi de cette dame de compagnie, elle n'y put réussir.

Obligée de subir ses conversations futiles et mille fois exposée aux dangers de la vanité, elle se réfugia en Dieu, au pied des autels de Marie, qu'elle appelait sa Mère. Elle s'appliqua à méditer sa vie cachée à Nazareth, et dans ces belles contemplations qui commencèrent à devenir chez elle très fréquentes et très longues, elle puisa une paix et un bonheur qui la rendirent insensible à toutes les séductions.

La bienheureuse Salomé était mariée à Coloman, roi de Gallicie. Lorsque la reine sa belle-mère la pressait de prendre part aux divertissements de la cour : « Ma mère et Madame, lui répondait-elle avec une douceur angélique, vous savez que je suis prête à vous obéir en tout, mais daignez respecter mes appréhensions ; je crains de me produire en présence des hommes ; je connais trop les dangers du monde. »

Pourquoi faut-il que, loin d'imiter les exemples des Saints, tant de pauvres âmes se fassent les esclaves du siècle, auquel elles ont renoncé d'une manière solennelle au jour de leur baptême ? Pourquoi oublient-elles les engagements sacrés qu'elles ont renouvelés au jour de leur première communion ? Quelquefois, hélas ! on les voit allier, par un abus déplorable, l'esprit du monde aux plus saintes pratiques du christianisme et même de la dévotion, comme si on pouvait servir deux maitres. Passant de l'assemblée des Saints aux réunions mondaines, elles assistent tour à tour aux solennités religieuses et aux fêtes du siècle. Erigeant leurs illusions en principes, elles aiment à se persuader et à dire qu'il n'est point défendu de se réjouir. « Il faut bien, ajoutent-elles, que la jeunesse se passe ; ce n'est point un crime de faire comme tout le monde. » Et sous ces prétextes qui passent pour plausibles, on se lance en aveugle à travers mille dangers ; souvent on perd son innocence ; on empoisonne par des affections coupables le bonheur de ses jeunes et belles années.

Mais, est-il donc permis de sacrifier son âme à de folles et périlleuses joies ? La jeunesse, ce printemps de la vie, n'appartient-elle pas au Seigneur ? Est-il nécessaire de se joindre à cette foule qui marche par la voie large pour aboutir à la perdition ?... Il faut le dire en versant des larmes : dans les familles chrétiennes elles-mêmes, on ne sait pas toujours se mettre assez au-

dessus des préjugés mondains. Aux mêmes réunions, ne trouve-t-on pas, confondues quelquefois dans le même étalage de vanité et peut-être d'immodestie, dans les mêmes divertissements, pour le moins dangereux, s'ils ne sont criminels en eux-mêmes, et celles qui, élevées selon les maximes du siècle, font bon marché de la vertu, et celles qui, ayant grandi dans le sanctuaire d'une maison religieuse, ont sans cesse entendu répéter le mot de saint Jean : « Mes enfants, n'aimez pas le monde ni ce qu'il y a dans le monde? »

C'est là une grande et profonde plaie. Tous les hommes qui ont une foi sincère le reconnaissent et en gémissent. Pour guérir ce grand mal, Dieu a envoyé sur la terre un grand médecin, la sainte Vierge. Elle s'est montrée, versant des pleurs, sur la montagne de la Salette. Ses larmes sont le remède qu'elle apporte à la folle joie du monde. Nous n'en doutons pas, un grand nombre de nos lectrices accepteront avec amour, et mettront généreusement en pratique ses maternels enseignements. Elles fuiront les divertissements dangereux. On ne les verra point assister aux danses ni aux autres fêtes du siècle. N'oubliant pas que Marie a répété deux fois cette parole : « Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple, » elles chercheront à inspirer à leurs compagnes le mépris du monde et l'éloignement pour ses jeux insensés. Si cette conduite leur attire le blâme des mondains, elles se rappelleront la parole du grand saint Basile : « En mettant son âme à l'abri du péril, et en évitant d'être pour les autres une occasion de chute, ne vaut-il pas mieux encourir les reproches de tous et passer pour sauvage, s'il le faut, que d'entraîner ses frères dans le mal et que de s'exposer aux séductions, sous prétexte de politesse et de savoir-vivre? »

III

LES COMPAGNIES DANGEREUSES

Sainte Thérèse écrivait : « Je m'effraie parfois de voir le mal que peut faire, au temps de la jeunesse surtout, une mauvaise compagnie. Si je ne l'avais éprouvé, je ne pourrais pas le croire...

J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, en qui je voyais une vertu irréprochable et une bonté parfaite, et cependant je ne prenais rien d'elle, tandis que je fis bientôt passer dans mon âme, les mauvaises qualités d'une parente, qui venait souvent nous voir. Ma mère, voyant sa légèreté et devinant, ce semble, le mal qu'elle devait me faire, n'avait rien négligé pour lui fermer l'entrée de la maison ; mais tous ses soins furent inutiles, tant elle avait de prétextes pour venir. Je commençais donc à me plaire dans sa société ; je ne me lassais pas de m'entretenir avec elle ; elle excellait à me procurer les divertissements de mon goût ; elle m'y entrainait. Elle me faisait part de ce qui la regardait, de ses conversations et de ses vanités.

« J'avais, je crois, un peu plus de quatorze ans, lorsque s'établirent entre nous ce lien d'amitié et cette confidence intime... C'est une vérité que la conversation de cette jeune parente produisit en moi le plus triste changement. Il y avait dans ma nature, dans mon âme, une heureuse pente à la vertu ; et déjà l'on n'en découvrait presque plus de vestige : cette amie et une autre compagne non moins légère avaient en quelque sorte imprimé dans mon cœur la frivolité de leurs sentiments... Je vis, hélas ! s'effacer en moi la crainte filiale de Dieu ; il ne me resta bientôt plus que celle de manquer à l'honneur. »

Si sainte Thérèse déplore avec tant de douleur d'avoir rencontré dans sa jeunesse une compagne légère, et si un cœur tel que le sien trouva des périls dans des rapports innocents mais frivoles, avec quel soin ne devons-nous pas redouter et fuir les compagnies dangereuses ! « La langue des méchants, dit l'Esprit-Saint, est aiguisée comme celle du serpent, et le venin de l'aspic est sous leurs lèvres. » Leurs discours donnent la mort à ceux qui les écoutent. Et saint Paul : « Prenez garde à la séduction, dit-il, les mauvaises paroles portent un coup mortel à l'innocence. » Les exemples des compagnes vicieuses ou légères sont comme un trait effilé, qui pénètre jusqu'au cœur de celles qui les fréquentent. Aussi, les saints Docteurs ont-ils eu grand soin de prémunir contre ce terrible écueil les âmes qu'ils dirigeaient dans les voies du salut.

« Fuyez, ô vierges de Jésus-Christ, écrivait saint Augustin, la société et les discours de la

LA VIERGE DE LA SALETTE PLEURANT

« Depuis le temps que je souffre pour vous autres; si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de prier sans cesse pour vous. »

femme dont la doctrine n'est pas conforme à l'Evangile, dont la vie est digne de blâme et dont la réputation n'est pas sans tache. » Saint Jérôme, s'adressant à Démétriade : « La compagnie des femmes engagées dans le mariage et esclaves du monde, lui disait-il, n'est point faite pour vous. Si vous ne l'évitez, elle vous sera un sujet de tentation ; vous entendrez ce que le mari dit à sa femme, et ce que celle-ci répond à son mari. Ces paroles frivoles sont remplies de venin. »

« Evitez, ô ma sœur, les femmes mondaines, écrivait saint Bernard. Aimant le monde, elles parlent de lui. Il est écrit, en effet : Chacun loue ce qu'il aime. Une femme mondaine, qu'a-t-elle à faire avec une épouse de Jésus-Christ ? Une femme mondaine, c'est l'instrument du démon ; elle chante à vos oreilles les charmes des plaisirs d'un moment, et elle vous ouvre le chemin de l'enfer. Nous lisons dans la fable que les chants d'un monstre, appelé la sirène, sont d'une mélodie suave. Ceux qui voyagent sur les mers, en prêtant l'oreille à ces doux accords, vont se précipiter contre les écueils. Les paroles des femmes mondaines sont aussi perfides que le chant des sirènes ; elles détournent de la voie du salut celles qui servent Jésus-Christ, et exposent leurs âmes au péril. Donc, ô ma sœur, fermez votre oreille aux chants de la sirène, et redoutez autant que le sifflement des serpents les paroles d'une femme esclave du siècle. Je ne vous permets de parler à une telle femme, que pour lui inspirer le mépris des choses de la terre et l'amour des choses de Dieu. »

« Vivez dans la société de celles dont la conduite est irréprochable, vous dit à son tour saint Chrysostôme ; avec elles, vous ne serez point exposée à voir tomber de votre front votre couronne virginale, et votre sécurité sera parfaite. Cela vous semble difficile peut-être? Cherchez avec soin et vous trouverez sans peine de telles compagnes. Que dis-je ? Est-il même nécessaire de les chercher? N'allons-nous pas tous au devant de la lumière ? Si votre vie pure brille d'un doux éclat, vous verrez accourir des âmes, qui trouveront en vous la couronne et l'ornement de leur vie. »

« Regardez comme vraiment belle et aimable, écrivait saint Jérôme à Démétriade, et ayez pour compagne ordinaire celle qui ignore et néglige

sa beauté ; qui, paraissant en public, ne se découvre point la tête ni le cou, mais voile son visage et ne laisse qu'à peine entrevoir l'œil dont elle a besoin pour se conduire. » Dans la compagnie des personnes vertueuses, l'esprit se façonne facilement à la vertu ; presque à notre insu, nous adoptons les maximes, la manière de parler ou d'agir des gens de bien avec lesquels nous conversons fréquemment. *Celui qui vit avec les sages devient sage lui-même*, dit l'Esprit-Saint.

Après avoir gémi sur les fautes dans lesquelles l'entraina une compagne légère, sainte Thérèse ajoute : « Par là, je comprends l'utilité immense de la compagnie des gens de bien. Je suis convaincue que si, à cet âge, je m'étais liée avec des personnes vertueuses, j'aurais persévéré dans la vertu. Oui, si l'on m'avait alors enseigné à craindre le Seigneur, mon âme aurait puisé dans de telles leçons assez de force pour ne pas tomber.» Plus loin, elle écrit encore : « Si, dans les relations profanes de cette vie, on cherche des amis; si l'on goûte auprès d'eux tant de bonheur ; si l'on savoure plus délicieusement les vains plaisirs dont on jouit, en leur en faisant confidence, pourquoi, je le demande, ne serait-il pas permis à celui qui aime Dieu et veut sincèrement le servir, d'avoir des amis (et de leur faire part de ses joies et de ses peines)?... Non, je ne saurais dire l'immense utilité de ces rapports spirituels pour des âmes qui ne sont point encore affermies dans la vertu, qui ont à lutter contre tant d'adversaires, et même contre tant d'amis toujours prêts à les porter au mal. Je ne saurais m'empêcher de voir, dans la tactique dont use le démon, un artifice fort avantageux pour lui. Il porte les âmes fidèles à tenir dans un profond secret leurs désirs d'aimer Dieu et de Lui plaire ; mais il excite les âmes esclaves du siècle à révéler au grand jour leurs honteuses affections.

« Hélas ! on déploie de nos jours si peu d'énergie dans ce qui regarde le service du Seigneur ! Ceux qui sont déterminés à Le servir ont bien besoin, pour aller en avant, de se soutenir les uns les autres. De toute part, on applaudit à ceux qui s'abandonnent aux vanités et aux plaisirs du siècle. Mais quelqu'un s'enrôle-t-il sous la bannière du Seigneur, il se voit soudain blâmé par tant de gens qu'il lui est nécessaire de chercher compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il ait

assez de force pour se mettre au-dessus d'un tel déchaînement. Sans cet appui d'amis fidèles, il se verrait dans de pénibles angoisses. Par rapport à ce lien des amitiés spirituelles, j'ajouterai ceci : il est de l'humilité de se défier de soi, et de croire que Dieu nous donnera des secours par le moyen de ceux auxquels un saint commerce nous lie ; cette mutuelle communication accroît la charité ; quand on ne ferait que s'aider mutuellement en priant les uns pour les autres, ce serait déjà un avantage immense ; mais cet avantage n'est pas le seul : il y en a beaucoup d'autres non moins précieux. Je n'aurais point la témérité de parler ainsi, si une longue expérience ne m'avait démontré l'importance du conseil que je donne.»

Au témoignage de sainte Thérèse, une amie vertueuse est donc un trésor d'un prix inestimable ; et une jeune fille cherchera à se la procurer avec une sage défiance, afin de ne pas s'exposer au péril en donnant son amitié trop légèrement. Mieux vaut pour elle ne point avoir d'amie que d'en avoir sans vertu. « L'ange, dit saint Ambroise, trouva Marie dans l'intérieur de sa cellule, seule, sans compagne ; et qu'avait-elle besoin d'une compagne, celle que de saintes pensées accompagnaient toujours ? »

Vivant seule dans les solitudes, où elle conduisait ses troupeaux, sainte Germaine fuyait toutes les compagnies ; elle ne parlait aux jeunes filles de son âge que pour les exhorter doucement à se souvenir de Dieu. — « La crainte que sainte Colette avait de ternir la pureté de son cœur, écrit l'auteur de la vie de sainte Claire, lui faisait éviter toutes les compagnies, même celles des personnes de son sexe : ou si quelquefois elle voyait ses amies, ce n'était que pour leur donner des instructions salutaires sur les dangers et les vanités du monde. Ses discours avaient une onction secrète qui touchait les cœurs les plus insensibles. »

Pendant les récréations du pensionnat dont elle était élève, Marguerite du Saint-Sacrement était toujours d'une douce gravité, et ne souffrait jamais que ses compagnes lui témoignassent une amitié trop sensible. « Ma chère amie, dit-elle un jour à une de ses cousines, qui lui prodiguait les marques de son affection, ne devrions-nous pas réserver toute cette tendresse pour le bon Dieu? » Une familiarité trop grande et une affection trop vive rendent dangereux des rapports qui, d'abord

salutaires, nous excitaient à la pratique de la vertu. Une jeune fille modeste évitera de prendre son repos dans le même lit qu'une de ses compagnes. Le respect et la modestie sont les gardiens nécessaires de l'amitié chrétienne, et il faut savoir, pour l'amour de Dieu, sacrifier les affections de la terre, dès qu'elles deviennent un péril pour l'âme.

IV

LIAISONS A REDOUTER

« O ma sœur bien-aimée, continue saint Bernard, si vous devez éviter la conversation des femmes mondaines, avec quelle sollicitude ne devez-vous pas fuir la compagnie (assidue) des hommes ? Ecoutez ce conseil, ô ma sœur : quelque saint et quelque juste qu'un homme puisse être, n'ayez point avec lui des conversations (fréquentes et familières.) Souvent la familiarité triomphe de ceux que le vice n'a pu vaincre.

« Mais s'il est imprudent de converser souvent avec les saints, à plus forte raison devez-vous redouter la société des jeunes gens qui courent après les vanités du siècle. Assise à côté d'un serpent, vous ne pourriez être longtemps en sûreté; jetée au milieu des flammes, fussiez-vous de fer, vous finiriez par ressentir leurs atteintes ; lancée donc au milieu des écueils, vous ne pourrez longtemps les éviter. O sœur, que je vénère, je vous le demande, jamais ne parlez seule à seul avec un jeune homme. »

« O Vierges, écrivait saint Ambroise, qu'y a-t-il de commun entre vous et les hommes du siècle, et qu'avez-vous à faire avec eux ? En leur compagnie, que voulez-vous apprendre ? Le chemin de la perdition qu'ils suivent eux-mêmes ? Qui sont-ils ? Des esclaves du monde, qui ne suivent pas les traces de Jésus-Christ. Je vous le demande, que vous enseigneront-ils ? dites-moi ! la chasteté, qu'ils ne pratiquent pas ? quoi donc ? la foi, qu'ils n'ont pas ? la doctrine de l'Evangile? mais ils l'ignorent, et ne se conduisent que d'après l'infernale sagesse du siècle. Vous enseigneront-ils le jeûne, qu'ils redoutent? l'abstinence, qu'ils condamnent? l'humilité, qu'ils foulent

aux pieds ? la tempérance, qu'ils méconnaissent ? la sincérité, quand ils n'ont que duplicité ? la pudeur, qu'ils rejettent ? En vérité, que voulez-vous donc apprendre avec eux ? »

Saint Augustin vient à son tour vous donner ses sages conseils : « O vierge du Seigneur, dit-il, jamais ne liez conversation, ni ne demeurez avec un homme, quel que soit son âge, sinon en présence de femmes d'une gravité bien connue. Lorsque vous êtes seule dans votre appartement, ne vous asseyez qu'après en avoir fermé la porte, et ne l'ouvrez pas imprudemment à quiconque vient y heurter. »

« Voulez-vous avoir l'estime des hommes, vous demande aussi saint Chrysostôme : n'ayez rien de commun avec eux !... Dès lors, les femmes vous respecteront, les hommes vous admireront ; les gens de votre maison, les infidèles, les Juifs, tout le monde, en un mot, louera votre prudence. Si donc vous aimez la gloire, suivez cette voie et n'en cherchez point d'autre. » — « Quand une vierge, ajoute ce Père, en vient sans remords à parler librement avec des personnes d'un autre sexe, à arrêter sur elles des regards imprudents, à plaisanter avec elles, elle s'expose à voir flétrir bientôt en son âme la fleur virginale de la pureté. »

« Ceux qui veulent nous perdre nous protestent souvent qu'ils nous aiment. » Cette remarque de saint Cyprien doit faire redouter aux jeunes personnes ces attentions et ces éloges dont souvent elles sont jalouses. — Parlant à Gaudentius de la petite Pacatula, qui avait à peine sept ans, saint Jérôme lui dit : « Que cette enfant partage ses jeux avec de petites filles comme elle ; qu'elle ne sache pas jouer avec des enfants d'un autre sexe, et même qu'elle craigne d'assister à leurs amusements. »

Jamais on ne vit la sainte bergère de Pibrac rechercher la compagnie des jeunes pâtres qui gardaient près d'elle leurs troupeaux. Leurs jeux ne l'attiraient pas, et leurs rires ne troublaient point le recueillement de sa prière. — Sainte Thérèse se reproche amèrement, même certaines conversations, innocentes pourtant, qu'elle avait eues dans son enfance. « J'avais, dit-elle, des cousins germains qui seuls étaient admis dans la maison par mon père ; prudent comme il l'était, il n'en eût jamais permis l'entrée à d'autres ; et plût au Ciel qu'il eût également usé à leur égard

de cette inflexible réserve ! Je le découvre maintenant, à un âge où les vertus encore tendres demandent tant de soins, quel danger n'offre pas le commerce des personnes qui, loin de mépriser la vanité du monde, la présentent sous les plus riantes couleurs.

« Il y avait presque égalité d'âge entre nous ; mes cousins cependant étaient un peu plus âgés que moi.

« Ils m'étaient on ne peut plus attachés. Je laissais aller la conversation au gré de leurs désirs, et je savais lui donner de l'intérêt. Pour ne pas leur déplaire, j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations naissantes et de leurs rêves d'avenir. Ce qu'il y eut de pire, c'est que mon âme commençait dès lors à s'accoutumer à ce qui fut dans la suite la cause de tout son mal. Si j'avais un conseil à donner à un père et à une mère, je leur dirais de considérer de près avec quelles personnes leurs enfants se lient à cet âge ; car, ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ILS PEUVENT RENCONTRER DANS CES LIAISONS DE GRANDS DANGERS POUR LA VERTU. J'en ai fait l'expérience. »

Dans sa jeunesse, la bienheureuse Marie des Anges courut un semblable péril. Ses qualités distinguées, et surtout sa rare modestie, fixèrent l'attention de quelques gentilshommes, ses cousins, et provoquèrent de leur part des témoignages d'amitié auxquels elle ne se trouvait pas insensible. Mais son âme si pure comprit promptement le danger et s'en effraya. Elle comprima les tendances de son cœur, naturellement affectueux et se donna à Jésus-Christ avec une nouvelle ferveur. « O mon Dieu, s'écriait-elle, comment est-il possible que vous m'aimiez tant, et que je sois si ingrate ? Quoi ! je suis presque forcée de payer de retour les créatures qui me témoignent quelque affection, et je ne vous donnerais pas, ô mon Sauveur, tout l'amour de mon âme. Ah ! loin de moi une telle infidélité !... » Le résultat de cette épreuve fut donc de l'unir plus étroitement à Dieu.

La bienheureuse Marguerite Marie Alacoque a écrit d'elle-même ces lignes qui renferment une utile leçon : « Dans mes jeunes années, dit-elle, je sentais dans mon cœur une si grande horreur pour les rendez-vous dangereux, que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en

mille pièces, que d'en avoir seulement la pensée.»

Faisant l'éloge de Marcelle, saint Jérôme dit de cette noble Romaine qu'elle ne s'entretint jamais qu'en présence de sa mère, même avec les hommes revêtus d'un caractère sacré.

Sainte Catherine de Sienne écrivait de longues lettres à sa nièce Eugénie pour la fortifier dans la vertu ; elle désirait la voir se nourrir de l'angélique nourriture de l'union avec Dieu, et cherchait à lui inspirer les joies de la cellule intérieure : « Garde-toi bien, lui disait-elle, d'avoir jamais des conversations privées avec aucun religieux, ni avec aucun séculier. Si je l'apprenais, quel que fût mon éloignement, j'accourrais et je te donnerais une si rude discipline que tu en garderais le souvenir le reste de ta vie. Ne reçois jamais rien de qui que ce soit, ne donne rien non plus, au dedans ni au dehors, si ce n'est pour secourir les pauvres. »

Longtemps avant sainte Catherine, saint Jérôme avait donné le même conseil : « L'amour divin, écrivait-il, a horreur des lettres dictées par une affection naturelle et des mille présents que recherche la vanité. »

Sulpice Sévère rapporte dans la *Vie de saint Martin*, un trait admirable qui va bien à notre sujet. Pour se soustraire aux dangers du monde, une vierge d'une naissance illustre s'était retirée dans une maison de campagne solitaire, et depuis plusieurs années elle y vivait en grande réputation de vertu. Dans ses voyages, saint Martin passa un jour non loin de sa retraite ; et, quoique d'ordinaire il ne fit aucune visite aux femmes, il résolut de voir cette sainte âme pour l'exhorter à la persévérance. On vint annoncer d'avance à la vierge la visite de l'illustre Pontife, qui remplissait les Gaules du bruit de sa sainteté et de ses miracles. Mais, avant l'arrivée du saint, la vertueuse solitaire le fit prier de vouloir bien ne pas passer chez elle. « Je me suis fait une loi, lui manda-t-elle, de ne recevoir jamais aucun homme ; c'est ce qui m'oblige à me priver du bonheur de vous voir. Le refus que j'ose vous faire me donnera le droit de fermer ma porte à tout le monde. »

Saint Martin admira la prudence de la jeune vierge. Il accepta, avec une bienveillance respectueuse, la modeste collation qu'elle lui avait envoyée, et s'écria : « Je suis content; en cherchant

à voir cette petite sainte, je ne voulais que m'édifier et la bénir. Or, pour l'édification, j'en ai assez ; et ma bénédiction l'atteindra de loin. » Après avoir raconté ce trait, Sulpice Sévère ajoute : « Suivez, ô vierges, cet exemple ; pour empêcher que les méchants ne rôdent autour de vos portes, fermez-les aussi aux bons. Que tout le monde sache qu'une jeune fille ne voulut pas recevoir la visite de saint Martin. Elle refusa de voir celui qui guérissait tous ceux qui le voyaient. »

« La vierge du Seigneur, dit encore saint Augustin, doit fuir les veillées, où se réunissent des personnes de sexe différent. »

Saint Jérôme ne voulait point que la fille de Lœta, noble veuve romaine, assistât aux noces. De nos jours, comme au temps de ce Père, dans certaines familles surtout, les fêtes qui se donnent à l'occasion du mariage ou du baptême sont presque toujours dangereuses.

Pourquoi faut-il qu'entraînées par la légèreté de l'âge, quelques jeunes personnes méconnaissent les sages règles de prudence, que leur ont tracées les Saints ? Pauvres âmes ! n'écoutant trop souvent que les inspirations d'un cœur facile à s'égarer, elles contractent des liaisons dont elles ne remarquent le péril qu'après la chute. Puissent les lignes que nous venons de tracer pour elles leur ouvrir les yeux et leur faire découvrir les précipices vers lesquels elles courent imprudemment !

V

VISITES ET SORTIES

« Que la vie de Marie, dit saint Ambroise, soit sans cesse comme un miroir sous vos yeux. Elle vivait seule dans sa cellule, et Elle s'y entretenait avec les anges. Elle était seule quand l'Esprit-Saint descendit en elle ; Elle était seule, et Elle conçut dans son sein le Rédempteur de tous les hommes. » « Jamais Elle ne se croyait moins seule, que lorsqu'Elle était seule en effet. Et comment aurait-elle été seule, Celle qui avait avec Elle tant de livres, tant d'archanges et tant de prophètes? Je veux donc que les jeunes vierges

soient très sobres de visites, si toutefois elles en font par déférence pour leurs parents ou leurs compagnes. Au milieu de ces devoirs du monde, la pudeur s'altère, l'orgueil lève la tête, la folle joie gagne le cœur; et, pour être poli, on cesse souvent d'être modeste. »

« Celle qui cherche Jésus-Christ ne doit point trop se montrer. Que jamais on ne la voie aux marchés, ni dans les places publiques, parler haut, affecter une démarche molle, se laisser aborder par tous... Qu'elle fuie les conversations vaines. » « Dites-moi, ô vierges, qu'est-il besoin pour vous de faire facilement des visites qui sont une occasion de causeries frivoles? J'admets que vous preniez sur vous d'y garder le silence; mais, pouvez-vous le commander aux autres? Nous sommes obligés d'entendre malgré nous ce qui nous déplait. »

A une jeune fille qui était encore dans le monde, saint Athanase écrivait : « Il n'est point à propos de sortir en public sans une vraie raison, et il est très utile de fuir la foule et de garder la retraite.»

« Que la petite Pacatula, écrivait saint Jérôme à Gaudentius, père de cette enfant, ne sorte pas trop légèrement, et qu'elle trouve toute sa consolation à garder sa chambre. » Le même Père disait à Démétriade : « Que les vierges ne sortent jamais seules, jamais sans leur mère. Souvent l'épervier sépare la colombe de ses compagnes pour la saisir dans ses serres et la déchirer aussitôt après. La brebis malade s'éloigne du troupeau et elle devient la pâture du loup. »

Et à Eustochie : « Que vos visites soient rares, écrivait-il ; si vous sortez toutes les fois qu'il sera utile, vous aurez toujours une raison de sortir. Ne quittez point votre demeure, et ne cherchez point à voir les femmes d'un pays étranger; Dina sortit pour ce motif : elle perdit son honneur. Laissez errer çà et là les vierges folles; pour vous, restez fermée avec votre céleste Epoux, et, si vous priez votre Père dans le secret, il viendra frapper à votre porte, et il vous dira : Voici que je me tiens à la porte et que je frappe; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai et je prendrai mon repas avec lui. »

« Pour la vierge Aselle, écrit encore saint Jérôme à Marcella, lui offrant à la fois l'exemple et le conseil, pour la vierge Aselle, la chambre était un sanctuaire d'où elle ne sortait jamais pour paraître en public, et où jamais elle n'eut

d'entrevue avec un homme. Elle aimait sa sœur plutôt qu'elle ne la voyait. Ses mains n'étaient jamais oisives, et elle parlait sans cesse à son Epoux, soit par la prière, soit par le chant des cantiques. Rien n'était plus agréable que sa sévérité, rien de plus sévère que sa bénignité, rien de plus doux que sa tristesse et rien de plus mélancolique que sa douceur. Par l'égalité de son caractère, dans une ville de plaisirs et de fêtes, où l'humilité passe pour un déshonneur, elle a mérité les éloges des gens de bien, et a fait cesser les blâmes des méchants. » Tant il est vrai qu'il faut fuir le monde pour en être estimé !

Mais, écoutons encore trois grands Docteurs de la sainte Eglise, qui ne dédaignent pas d'instruire les humbles vierges du Seigneur. « Avant tout, dit saint Augustin, la vierge doit éviter de se montrer en public, fuir le tumulte des lieux fréquentés par la foule et se tenir dans sa maison, soigneusement appliquée à quelque ouvrage de laine et à la lecture des saints Livres. Ne donnez point occasion aux femmes du monde, en paraissant assise ou debout dans leurs réunions, de faire entendre devant vous des paroles légères ou des airs profanes ; mais, plutôt fuyez et fermez vos yeux et vos oreilles, de peur qu'oubliant la crainte du Seigneur, vous ne laissiez pénétrer dans votre âme des pensées qui lui donneraient la mort. »

« La petite demeure de la vierge, dit saint Chrysostôme, est à l'abri du tumulte de la foule ; tout bruit en est banni ; elle est comme un port tranquille où jamais ne mugit la tempête. Le silence règne autour de la vierge, et le calme de son âme est plus grand encore que celui qui l'environne ; car ce n'est point des intérêts périssables qu'elle s'occupe, mais de Dieu seul vers qui elle tourne son regard. »

Saint Basile n'est pas moins explicite : « Quand la nécessité l'oblige à quitter sa retraite, la vierge, dit ce saint Docteur, se gardera bien de sortir à une heure qui ne convienne pas à sa condition. Ce n'est pas avec légèreté et sans compagne qu'elle doit paraître, mais ayant avec elle des femmes déjà avancées en âge et recommandables par la gravité de leur conduite. Jamais on ne la rencontrera dans les rues, ni sur les places publiques, où souvent se forment des groupes d'hommes sans conscience et sans pudeur. L'heure convenable qu'elle s'est choisie est-elle venue, elle pa-

rait, mais si modeste dans ses habits, sa démarche et tout son maintien, que ceux qui la voient reconnaissent en elle l'image de Dieu, inclinent la tête avec une respectueuse vénération pour sa vertu... et lui cèdent le pas avec respect. »

Cette dernière parole de saint Basile n'est-elle pas comme une prédiction de ce qui est arrivé depuis à une multitude de vierges? Leur amour de la solitude et leur modestie leur ont concilié la vénération du monde, au milieu duquel elles devaient quelquefois paraître. Rien de plus merveilleux que la marche triomphale de Catherine de Sienne à travers les villes de l'Italie. Quels admirables effets de grâce produits par sa seule présence! Mais les triomphes de sa modestie au milieu des hommes ne faisaient point oublier à la sainte la douceur de sa retraite ; les heures passées dans l'agitation de la vie extérieure lui semblaient des années. Aussitôt qu'elle le pouvait, elle revenait dans sa cellule pour y retrouver Celui que son cœur aimait uniquement.

Bien que vivant au milieu du monde, sainte Angèle Mérici aimait la solitude, comme si elle eût été au fond d'un cloître; mais quand le bien des âmes le demandait, elle ne dédaignait pas de converser avec les hommes. Ses rapports extérieurs étaient accompagnés d'une si douce gravité que ses concitoyens appelaient Angèle l'ange de leur ville.

Rose de Lima, dans ses premières années, ne pleurait point comme font d'ordinaire les enfants. On ne la vit qu'une fois répandre des larmes : ce fut chez une noble dame que visitait sa mère. En vain celle-ci essaya-t-elle de la consoler, l'enfant ne cessa de pleurer que quand elle fut rentrée dans la maison paternelle. La mère crut voir dans ce chagrin inaccoutumé un indice de l'aversion que sa fille aurait un jour pour le monde. En conséquence, elle prit la résolution de ne plus la porter chez les personnes auxquelles elle serait obligée de faire visite. La suite lui prouva qu'elle ne s'était pas trompée ; car, depuis lors la sainte enfant ne versa plus de larmes. Rose grandit, et sa haine pour le monde grandit avec elle. Dans sa jeunesse, elle ne redoutait rien tant que de quitter sa solitude; et l'obéissance seule l'y pouvait arracher.

Qu'elles sont loin de ces sublimes exemples, celles qui cherchent à se produire partout, ou-

bliant le mot de Tertullien : Il y a autant de péril à voir qu'à être vu. Pour elles, ce n'est point assez de tout examiner imprudemment et de penser à tout, on les voit courir çà et là, au gré d'une curiosité indiscrète, arrêter leurs regards sur les réunions et les objets qu'elles ne peuvent voir sans danger, travailler à la fenêtre ou sur le seuil de la porte de leur maison, et prêter l'oreille à tous les bruits du dehors. L'arbre planté sur le bord des chemins, dit un saint Père, ne voit jamais ses fruits arriver à leur maturité. De même, il est difficile, au milieu de la foule, de conserver son innocence intacte jusqu'à la fin. La fleur qui vient de s'entr'ouvrir reste fraîche et odorante, si elle n'est pas exposée aux rayons du soleil et au souffle des vents. L'ombre protège son éclat. Celle qui s'épanouit sur le bord des routes court risque d'être écrasée sous les pieds des passants, ou au moins d'être couverte de poussière et de boue. O jeunesse, fleur fraîchement éclose, si tu t'exposes au grand jour et au grand air, n'est-il pas à craindre que ton éclat ne pâlisse et que ton parfum ne s'épuise rapidement?

Nous ne l'ignorons pas : un grand nombre de jeunes personnes ont été placées par la divine Providence dans des conditions, et ont à remplir des devoirs qui les obligent à sortir fréquemment, à aller et venir, souvent sans surveillance et au milieu des plus grands écueils. Le Seigneur sans doute les garde et les soutient de sa main paternelle ; mais grande doit être leur vigilance. Il serait très utile aux jeunes filles, ouvrières ou domestiques, de ne se rendre là où les appelle leur tâche, qu'en compagnie d'une amie, sachant comme elles traverser le monde sans le regarder et entendre des paroles légères sans les écouter et sans y répondre.

La pauvre fille de la campagne, qui s'arrache à sa mère, et quitte sa chaumière pour gagner le pain de chaque jour, en servant un maître ou en travaillant à la ville, ne sait pas quels abîmes vont s'entr'ouvrir sous ses pas : « Désormais je serai libre, se dit-elle peut-être ; personne ne réglera mes dépenses ; personne pour me reprocher ma mise élégante et surveiller mes démarches ; les réunions, les fêtes, les liaisons qui me plaisent ne me seront plus interdites. » Et, flattée par ces beaux rêves d'indépendance et de bien-être, elle s'éloigne de sa famille, de l'humble village qui la

vit naître et où elle goûta le paisible bonheur d'une vie simple et innocente. O illusion déplorable! pauvre enfant! elle ambitionne ce qui est pour elle souverainement redoutable. Liberté fatale, que de pauvres âmes tu as perdues!

Si, au moins, cette jeune fille avait soin de se choisir des maîtres aimant et craignant le Seigneur, ou un atelier, une fabrique d'où fussent bannies les paroles contre la religion et la pudeur, et d'où toute liaison suspecte fût sévèrement proscrite, son imprudence serait moins grande. Mais non, il ne lui faut que la liberté et un salaire qui flatte son amour du luxe. Que sa vertu soit en sûreté ou coure des périls, peu lui importe! L'infortunée! qui ne la plaindra et ne tremblera pour elle?

O vous qui lisez ces lignes, si la Providence vous a fait naître d'une famille obscure, au sein d'une modeste campagne, ah! ne quittez pas votre mère, et ne redoutez pas les humbles travaux auxquels vous êtes assujetties sous le toit qui abrita votre enfance. Maltraitée par sa marâtre, qui ne pouvait la souffrir à la maison, sainte Germaine fut mise à la garde des troupeaux; elle y resta jusqu'à son dernier jour. Les merveilles de la nature qu'elle contemplait dans les champs où paissaient ses brebis lui parlaient de son Dieu. Elle le priait avec amour, et les consolations de la prière suffisaient à son âme. Jamais elle ne chercha à se créer une condition moins dure ou plus avantageuse.

Si Germaine, lasse de sa pauvreté et de ses souffrances, eût quitté ses parents et son village, pour demander à quelque grande ville le bonheur de la terre qui la fuyait dans sa famille, l'Eglise, au lieu de la placer aujourd'hui sur les autels, n'aurait eu peut-être qu'à gémir sur son éternelle damnation! Une vie laborieuse et simple au milieu des champs, loin du tumulte des cités, est la meilleure gardienne de l'innocence et de la vertu.

VI

SPECTACLES

Ne serait-ce pas faire injure à une jeune fille qui a reçu une bonne éducation, que de l'exhor-

ter à fuir les cafés et les autres lieux de ce genre ? Y paraître, surtout sans être accompagnée de ses parents, ce serait, de la part d'une jeune personne, un mépris des plus vulgaires convenances et de toutes les règles de la prudence chrétienne. Mais il ne sera pas inutile, peut-être, de dire un mot des spectacles. Ne voit-on pas les mondains se précipiter en foule vers les théâtres, pour s'y enivrer d'émotions dont ils sont avides ? Ne répètent-ils pas à qui veut les entendre, qu'assister au spectacle, c'est se donner une distraction aussi innocente qu'agréable ?

Révélons donc ici le danger de ces divertissements, dont on cherche à dissimuler le péril. Ne souffrons pas que les préjugés des mondains égarent de belles et nobles âmes. De nombreuses et de graves autorités se sont élevées contre les théâtres, et nous ont avertis des écueils qu'y rencontre l'innocence. Citer leurs témoignages serait chose facile ; mais il nous suffira d'entendre sur ce sujet l'illustre et savant évêque de Meaux.

A un auteur de son temps, qui avait osé entreprendre de justifier les spectacles, Bossuet répondait : « Songez, si vous oseriez soutenir, à la face du Ciel, des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes. Songez encore si vous jugez digne du nom de chrétien, de trouver honnête la corruption réduite en maximes dans les opéras... avec toutes les fausses tendresses et toutes ces fausses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout...

« Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment ; car c'est là précisément le danger, que, pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et plaisent sans être aperçus. Mais il n'est pas nécessaire de donner le secours du chant et de la musique à des inclinations déjà trop puissantes par elles-mêmes ; et si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas dangereuse à la pudeur, vous démentez ce der-

nier. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte; à la fin, on n'est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe, et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

« Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes comme dans les corps, il y a des maladies qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes et qu'elles tiennent déjà quelque chose de la mort, après laquelle on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, non-seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes, par là, et trop faibles et trop sensibles. Pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien; et je les en crois sur leur parole...

« On ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose; et si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que bientôt après, quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur des maux ou sur des dangers que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent...

« Quand ils seraient forts et à toute épreuve pour eux-mêmes, ils auraient encore à craindre pour le scandale qu'ils donnent aux autres... Pourquoi scandalisez-vous votre frère infirme? Ne perdez point, par votre exemple, celui pour qui Jésus-Christ est mort... Ceux qui consentent à un mal y participent... Qui ne regarde pas (les chanteuses et les actrices) ces malheureuses

chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême, qui, dis-je, ne les regarde pas comme de malheureuses esclaves, en qui la pudeur est éteinte? Elles, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée, voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre, avec tout l'attirail de la vanité... Mais, n'est-ce rien au spectateur de payer leur luxe, de favoriser leur corruption et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir? S'il n'y a rien là que d'honnête, rien qu'il faille porter à la confession, hélas! quel aveuglement faut-il qu'il y ait parmi les chrétiens! »

Après avoir parlé de la sage rigueur des législateurs anciens qui avaient interdit les théâtres, Bossuet continue: « Si telle est la sévérité des lois politiques, les lois chrétiennes souffriront-elles qu'on applaudisse de toute sa force et qu'on attire l'applaudissement de tout le public à l'ambition, à la gloire, à la vengeance, au point d'honneur que Jésus-Christ a proscrits avec le monde? Saint Jean crie à tous les fidèles et à tous les âges: « Je vous écris, pères, et à vous, vieillards; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, enfants; chrétiens, tant que vous êtes: n'aimez point le monde; car tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. » Dans ces paroles, et le monde, et le théâtre, qui en est l'image, sont également réprouvés; c'est le monde avec tous ses charmes et toutes ses pompes, qu'on représente dans les comédies. Ainsi, comme dans le monde, tout y est sensualité, curiosité, ostentation, orgueil, et on y fait aimer toutes ces choses, puisqu'on ne songe qu'à y faire trouver du plaisir.

« Je ne veux pas me jeter sur les passages des saints Pères, ni faire ici une dissertation sur un si ample sujet... Je dirai seulement que les saints Docteurs blâment, dans les jeux et dans les théâtres, l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à

des choses vaines qui font oublier et la présence de Dieu, et le compte qu'il Lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles et, enfin, tout le sérieux de la vie chrétienne... Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même ?

« Par tous ces principes des saints Pères, poursuit Bossuet, sans examiner le degré du mal qu'il y a dans la comédie, ce qui dépend des circonstances particulières, on voit qu'IL LA FAUT RANGER PARMI LES CHOSES LES PLUS DANGEREUSES.

« On dit qu'il faut bien trouver un délassement à l'esprit humain. Saint Chrysostôme répond que, sans courir au théâtre, nous trouvons la nature si riche en spectacles divertissants ; et que d'ailleurs la religion et même la vie de famille sont capables de nous fournir tant d'occupations où l'esprit se peut relâcher, qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage ; enfin, que le chrétien n'a pas tant besoin de plaisirs qu'il lui en faille procurer de si fréquents et avec un si grand appareil. Mais si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder de choses simples, je ne craindrai point de prononcer qu'en tous cas, il faudrait trouver des délassements plus modestes, des divertissements moins emportés.

« Les Juifs n'avaient de spectacles, pour se réjouir, que leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs saintes cérémonies ; ils n'avaient jamais connu ces inventions de la Grèce ; et après ces louanges de Balaam : « Il n'y a point d'idole dans Jacob, il n'y a point d'augure, il n'y a point de divination, » on pourrait encore ajouter : « Il n'y a point de théâtre, il n'y a point de ces dangereuses représentations. » Ce peuple innocent et simple trouve un assez agréable divertissement dans sa famille, parmi ses enfants ; c'est là qu'il vient se récréer à l'exemple de ses patriarches, après avoir cultivé ses terres ou ramené ses troupeaux, et après les autres soins domestiques qui ont succédé à ces travaux ; et ils n'ont pas besoin de tant de dépenses ni de si grands efforts pour se délasser (1). »

---

(1) Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie.*

Fénelon, Boileau, Racine, de La Rochefoucauld, Gresset, Lefranc de Pompignan, et Rousseau lui-même ont parlé des spectacles dans le même sens que Bossuet : « Quoi, disait Boileau à ses amis, des maximes, qui feraient horreur dans le langage ordinaire, se produisent impunément dès qu'elles sont mises en vers ! Elles montent sur le théâtre à la faveur de la musique, et y parlent plus haut que nos lois ! C'est peu d'y étaler ces exemples qui provoquent au mal et qui ont été détestés par les païens eux-mêmes ; on en fait publiquement aujourd'hui des conseils et même des préceptes, et loin de songer à rendre utiles les divertissements publics, on affecte de les rendre criminels ! » Qu'auraient dit ces hommes si, de leur temps, le vice eût sur le théâtre levé la tête avec autant d'audace que de nos jours ?

VII

MAUVAISES LECTURES

En parlant plus haut des compagnies dangereuses, nous l'avons dit avec saint Paul : « Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. » Quel effet désastreux doit donc produire dans les âmes la lecture des mauvais livres ! Une parole lancée contre la foi ou contre les mœurs s'envole sans laisser toujours dans les cœurs une trace profonde ; un mauvais livre reste dans les mains de celui qu'il perd. La vertu est-elle blessée dans un entretien, les convenances s'unissent à la pudeur pour imposer à une jeune fille qui entend cette conversation mauvaise, l'obligation d'en rougir ; rien n'oblige à rougir d'une lecture. Souvent, hélas ! on cherche la solitude ; on se cache, non pour prier dans le secret le Père qui est aux Cieux, mais pour fuir la lumière que l'on redoute toujours lorsqu'on fait le mal, et pour sucer tout à l'aise le venin répandu en d'horribles pages par des plumes empoisonnées. On s'enivre de ce breuvage qui, loin d'étancher la soif de l'âme, ne fait que la rendre plus brûlante encore. Sous son action fatale, le cœur tantôt bat, agité par la tentation ; tantôt tombe, pour les choses de Dieu, dans une insensibilité qui fait frémir.

Qui pourra compter le nombre des âmes qui ont

perdu, par suite de mauvaises lectures, l'innocence et même la foi? Sous le regard maternel, comme aux rayons d'un soleil bienfaisant, une jeune fille s'épanouissait, semblable à une fleur dont rien n'a encore fané la beauté; elle répandait autour d'elle le parfum de la modestie, de la simplicité, de la pureté virginale et de la paix qui accompagne toujours l'innocence. Quelques mois se sont écoulés. Venez encore; demandez à ce lis ce que sont devenus son éclat et son parfum, car, hélas! vous n'avez plus devant vous qu'une corolle inodore et flétrie. Comment cet or pur a-t-il ainsi perdu son brillant éclat? La mère de cette jeune personne l'a préservée avec soin, des dangers du monde et de ses fêtes; elle lui a interdit, avec une légitime sévérité, toute compagnie et toute liaison suspectes; jamais elle ne lui a permis d'arrêter ses yeux sur les immodesties du théâtre : comment donc celle qui naguère était parée d'un vêtement de pourpre est-elle maintenant recouverte d'une boue infecte? Ah! un livre mauvais s'est trouvé sous sa main. Elle a eu la curiosité de l'ouvrir : elle hésitait, elle tremblait d'abord; mais, enfin, elle a lu. Eve téméraire, elle a mangé le fruit auquel elle ne devait pas toucher, et voilà qu'elle connait le bien et le mal. Que dis-je? elle aime le mal que naguère elle ne connaissait pas; elle a perdu, avec la pureté et peut-être avec la foi, les délices de l'innocence. O lectures perverses, sources empoisonnées, que vos eaux sont amères!

Aussi la sainte Eglise, qui désire si ardemment le salut de ses enfants, leur interdit-elle d'en approcher les lèvres. Souvent, dans ses conciles, elle a frappé des peines les plus graves ceux dont les écrits attaquaient la foi et les mœurs, et a commandé de brûler leurs ouvrages. Elle défend sévèrement à tous les fidèles de lire les livres écrits par les hérétiques et les ouvrages dangereux qui sont inscrits dans un catalogue qu'elle a dressé elle-même. Mais, malgré ces sages rigueurs, une propagande infernale vomit tous les jours, dans nos villes et jusqu'au sein de nos plus humbles campagnes, une multitude de publications immorales ou impies, sous le nom de chanson, feuilleton, journal, roman et autres. Une jeunesse imprudente les saisit, les dévore avec avidité, et les âmes se perdent. Ah! de grâce, ô vous qui lisez ces lignes, jamais n'ouvrez

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Partageons son horreur pour les mauvaises lectures.

un livre suspect ! Que dis-je ? ne le touchez jamais. Un tel ouvrage étant tombé un jour dans les mains de Louis de Gonzague, le saint jeune homme l'ouvrit sans savoir ce qu'il contenait ; mais, ayant lu seulement le titre, il jeta aussitôt le livre au feu, et courut se laver les mains.

La pieuse princesse Marie Leczinska, épouse de Louis XV, ne céda jamais à la curiosité d'ouvrir un livre qu'elle sût blesser tant soit peu la religion ou la pudeur. Un jour, quelques-unes de ses dames d'honneur sont auprès d'elle ; la conversation tombe sur un ouvrage entaché d'erreurs que vient de publier un homme fort connu à la cour. Ces dames, parlant fort pertinemment des matières traitées dans ce livre, la reine leur témoigne tout son étonnement de les en voir si bien instruites. Elles avouent alors qu'elles ont été bien aises de juger par elles-mêmes de la nature de cet ouvrage. « Pour moi, reprend la reine, je ne me permettrai jamais de lire un écrit de ce genre. »

Dans une autre circonstance, se trouvant chez la duchesse de Luynes, Marie Leczinska aperçoit sur la cheminée un mauvais livre, attribué à une dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu en disant : « Vous pensez assurément comme moi, Madame ; voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions. » Le meilleur usage que l'on puisse faire d'un mauvais livre, c'est en effet de le livrer aux flammes. Et n'est-ce pas un grand acte de charité à l'égard d'une compagne imprudente, que lui soustraire un tel livre pour le déchirer et l'anéantir aussitôt ?

Nous devons ici le dire sans détour : les écrits qui attaquent ouvertement la foi ou les mœurs ne sont pas ceux contre lesquels il est le plus nécessaire de prémunir nos lectrices. Quelle jeune personne, en effet, ne rejetterait avec horreur un ouvrage rempli de railleries et de sarcasmes contre les augustes mystères d'une religion qu'elle aime et qui fait le bonheur de sa jeunesse ? Quelle âme chaste pourrait arrêter son regard sur les hideux tableaux tracés, en d'impurs écrits, par une main coupable ? — Un homme d'une haute autorité l'a dit : Les bons mauvais livres sont dangereux. Une jeune personne doit redouter même ce qu'on appelle dans le monde les bons romans : ils ne peuvent que faûsser l'esprit, en le remplissant de préjugés mondains,

et pervertir le cœur, en développant la sensibilité et les tendances mauvaises de la nature.

Ecoutons sur ce sujet le témoignage de sainte Thérèse : « J'avais, dit-elle, une mère d'un rare mérite; néanmoins, parvenue à l'âge de raison, je m'attachais très peu à imiter ses vertus, tandis qu'une imperfection qu'elle alliait à tant d'excellentes qualités me devint très nuisible. Elle aimait à lire les livres de chevalerie. Pour elle, ce n'était qu'un délassement après l'accomplissement de tous ses devoirs; il n'en était pas ainsi pour moi. En nous permettant ces lectures, elle n'y voyait apparemment qu'un exercice, un moyen de polir notre esprit. Peut-être même, n'y cherchant pour sa part qu'une diversion à ses grandes peines, avait-elle en vue d'occuper ainsi ses enfants, afin de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Cependant mon père le voyait avec déplaisir, et il fallait avec soin nous dérober à ses regards. Je contractai peu à peu l'habitude de ces lectures.

« Cette petite faute que je vis commettre à ma mère refroidit insensiblement mes bons désirs, et commença à me faire manquer à mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine, même en me cachant de mon père. Je m'y livrais avec entraînement; et, pour être contente, il me fallait un livre nouveau. Je commençais à prendre goût à la parure, et à désirer de paraître bien. Je m'occupais de la blancheur de mes mains et du soin de mes cheveux; je n'épargnais ni parfums ni aucune de ces frivoles industries de la vanité, pour lesquelles j'étais fort ingénieuse. Je n'avais nulle mauvaise intention, et je n'aurais voulu, pour rien au monde, faire naître, en qui que ce fût, la moindre pensée d'offenser Dieu. Pendant plusieurs années, je gardai, entre autres choses, ce goût d'une propreté excessive, où je ne découvrais pas l'ombre du péché; MAINTENANT JE VOIS QUEL MAL CE DEVAIT ÊTRE. »

Si des lectures frivoles, bien qu'innocentes, inspirèrent à cette grande âme le goût de la vanité, quels fruits amers ne doit donc pas produire la lecture des romans dans le cœur d'une jeune fille faible et inconstante! A la jeunesse, nous l'avouons sans peine, il faut des distractions agréables; mais se distraire en passant des heu-

res et des journées à lire des écrits qui fomentent les passions, c'est se jouer avec un serpent, c'est caresser une vipère.

Combien d'ouvrages, du reste, dont la lecture repose l'esprit sans l'égarer ! Quel intérêt peut-on trouver dans des mensonges qui tuent les âmes ? « Il n'y a, dit un auteur judicieux, que des esprits faux, légers et superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que des rêveries creuses d'un écrivain sans poids et sans autorité, et les préférer à des histoires belles et solides ; la vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, et il faut qu'il soit bien malade pour lui préférer ou même lui comparer des fictions et des fables. » (Rollin, *Traité des études.*)

Ces ouvrages, dira-t-on peut-être, charment, par l'élégance du style, et servent à former le goût littéraire. En sont-ils pour cela moins à redouter ? Caché sous des fleurs, l'aspic a-t-il moins de venin ? Le glaive dont la lame est polie fait-il de moins profondes blessures ? Pour apprendre à bien écrire ou à bien parler, faudra-t-il donc apprendre à mal vivre ? Mais non, les mauvais livres n'apprendront jamais à dire le bien avec plus de facilité, mais à commettre le mal avec moins de retenue. La plupart des romans ne servent qu'à perdre à la fois le goût et les mœurs. Donc, encore une fois, pour l'amour de votre âme, ne touchez jamais à de tels livres, et jetez aux flammes ceux qui seraient tombés entre vos mains. Une jeune personne qui ne se conduit que d'après les règles de la prudence chrétienne ne lit aucun ouvrage, pas même les livres de la sainte Ecriture, sans en avoir demandé et obtenu la permission de son directeur.

VIII

NÉGLIGENCE DES PARENTS

La plupart des écueils contre lesquels nous venons de prémunir la vierge chrétienne sont écartés par la main ferme et sûre d'un père chrétien et d'une mère vertueuse. Mais, dans l'ardeur et la légèreté de la jeunesse, que deviendrait, hélas ! la vierge, si elle ne trouvait pas la fermeté et la vi-

gilance dans ceux à qui Dieu a confié le dépôt sacré de son âme et de sa vertu ?

Pauvre orpheline ! quel cœur ne serait attendri de votre malheur ? Une mort cruelle a frappé sans pitié le père, la mère qui, comme des anges visibles veillaient sur vos premiers ans. Qui ne tremblerait à la pensée des dangers qui environnent de toutes parts votre jeunesse ? Ah ! jetez-vous avec amour entre les bras de Marie, votre Mère du ciel. Sans Elle, vous ne pourriez que périr ; mais, forte de sa protection maternelle, vous n'aurez rien à redouter des ennemis du salut.

« Quand ma mère mourut, écrit sainte Thérèse, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans. J'entrevis la grandeur de la perte, que je venais de faire. Dans ma douleur, je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame, et, me jetant aux pieds de son image, je la conjurai, avec beaucoup de larmes de me servir désormais de Mère. Ce cri d'un cœur simple et naïf fut entendu ; j'avais une Mère dans la Reine du ciel. Depuis ce moment, jamais je ne me suis recommandée à cette Vierge souveraine que je n'aie éprouvé, d'une manière visible, son tout-puissant secours ; et si je suis revenue de mes égarements, mon retour a été son ouvrage. » Vous donc qui avez à pleurer le même malheur que cette illustre sainte, recourez à la Reine du ciel avec la même confiance, et à vous, comme à Thérèse, Marie servira de Mère. Dieu multiplie ses faveurs à l'égard de ceux qui, de bonne heure, sont privés des soins de leurs parents. N'aime-t-il pas à se dire le Père de l'orphelin ?

Vous avez encore l'immense bonheur de vivre sous le regard d'une mère vigilante et d'un père vertueux ? Daigne le Ciel les conserver longtemps à votre piété filiale ! Une jeune fille n'a point ici-bas de plus sûre sauvegarde, ni de plus ferme appui que la tendre sollicitude de parents vraiment chrétiens. Nous ne pouvons cependant le taire : il est des âmes qui, même au sein de leur famille, trouvent des obstacles à la pratique de la vertu. Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas dit ? « L'homme a pour ennemis les gens de sa maison ; celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Math., X-35.)

S'élevant, avec toute la force de son zèle, contre la négligence des pères et des mères de son temps, saint Chrysostôme leur disait : « Ne sem-

« ble-t-il pas que vous avez pris à tâche de per-
« dre vos enfants, puisque ce que vous demandez
« d'eux ne se peut accomplir, sans que le salut
« éternel en soit compromis... L'Evangile déclare
« digne de l'Enfer celui qui outrage son frère ;
« vous, cependant, vous estimez lâches et faibles
« ceux qui savent, sans se plaindre, supporter
« une injure. Jésus-Christ interdit à ses disci-
« ples les discussions et les procès, et vous cher-
« chez à faire vivre vos enfants dans une atmos-
« phère de dissension et de trouble. Souvent
« Jésus-Christ ordonne d'arracher l'œil qui est
« pour l'âme un danger, et vous briguez surtout
« l'amitié de ceux dont la fortune peut vous reve-
« nir, dussent-ils vous apprendre à vivre dans
« les plus honteux désordres.

« Tout votre crime n'est pas d'enseigner des
« maximes contraires à celles de Jésus-Christ;
« vous cachez encore la laideur du vice, en lui
« donnant le nom de vertu. Vous appelez poli-
« tesse d'assister aux jeux publics et aux specta-
« cles... Ce n'est point tout encore : vous jetez sur
« la vertu le nom honteux du vice. Vous appelez
« la tempérance rusticité ; la modestie, timidité ;
« la justice, faiblesse; le mépris de la gloire,
« bassesse d'âme ; le support des injures, lâ-
« cheté... Et souvent à vos paroles vous ajoutez
« vos exemples... »

Malheur aux parents qui, par leur négligence, mériteraient les sévères reproches de ce grand Docteur ! Malheur aussi aux enfants qui, subissant sans résistance les influences d'une famille mondaine, abuseraient, pour se perdre, de la liberté fatale que leur laisseraient un père et une mère sans vigilance ! Malheur à la jeune personne qui, sentant la faiblesse d'une main qui ne peut ni la retenir, ni la corriger, se laisserait emporter sans frein au gré de ses caprices, et imiterait les exemples d'indifférence et de légèreté qu'elle aurait sous les yeux !

Qu'un enfant se garde d'oublier jamais l'amour et le respect qu'il doit aux auteurs de ses jours. Toutefois, il est des circonstances où, au témoignage de l'Esprit-Saint, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Combien sont admirables les jeunes filles qui, n'ayant pu apprendre la piété à l'école de leurs parents, n'ayant point trouvé de main capable de les guider sur le chemin de la vie, ont su, à tra-

vers un désert semé de précipices, découvrir la route qui mène au Ciel ! On les voit s'attacher avec force à la religion qu'on cherche à leur faire mépriser. Les railleries lancées contre nos augustes mystères ne font qu'affermir leur foi ; et la pudeur leur devient d'autant plus aimable qu'elle est plus indignement méconnue au sein même de leur famille.

Soumises, dociles et condescendantes aux volontés justes de leurs parents, ces jeunes personnes les exécutent promptement et sans murmure; elles vont même jusqu'à les prévenir avec empressement. Elles supportent tout, sans se plaindre, conservant toute l'énergie de leur âme, pour résister à un conseil ou à un ordre contraire à la loi de Dieu. Presque entièrement livrées à elles-mêmes, elles redoublent de vigilance sur toutes leurs démarches, et évitent avec plus de soin les occasions de chute. La pratique de la vertu, pour elles si difficile, leur amasse des trésors de gloire.

Ayant grandi sous les yeux d'une pieuse mère, nos lectrices n'auront point à redouter les périls qu'enfante, sous les pas d'une jeunesse sans expérience, la négligence des parents. Jamais elles ne seront dans le cas d'être obligées de désobéir à un commandement injuste. Toutefois, il faut en convenir, les maximes du monde trouvent facilement écho dans les âmes même chrétiennes. L'histoire ne nous apprend-elle pas qu'un grand nombre de jeunes vierges eurent souvent à lutter contre la tendresse trop humaine d'un père ou d'une mère ? — Lapa, mère de Catherine de Sienne, faisait une guerre continuelle à sa généreuse fille. Elle ne pouvait supporter ni comprendre son zèle pour la pénitence, ni son amour pour l'oraison et la solitude.

Lorsque Marie Eustelle, cette humble vierge de Saint-Pallais, qu'on a si justement appelée l'Ange de l'Eucharistie, voulut jeter entre elle et le monde une insurmontable barrière, elle fut l'objet de toutes les railleries et de toutes les censures. « On allait faire mille contes à mes parents, écrit-elle d'elle-même ; et on leur persuadait que je ne pouvais continuer la marche que j'avais prise ; on leur citait telle personne qui assurément était pieuse et qui ne portait pas les choses aussi loin que moi; je devais, disait-on, me contenter d'agir de la même manière. Tout cela fatiguait et montait

l'esprit de mes parents qui, peu instruits, se fâchaient continuellement, et me disaient que ces personnes avaient raison. Ils voulurent absolument que je changeasse de manière de vivre : c'étaient des contrariétés continuelles.

« La pratique de la fréquente communion occupait surtout les esprits. Mon père me dit un jour qu'il ne voulait pas que je la fisse tous les dimanches, et que si je méprisais sa défense, je m'en repentirais. Je lui répondis avec fermeté que je voyais avec peine qu'il adoptât le langage de ceux qui manquaient de foi, que le véritable esprit de la religion ne permettait pas de parler ainsi, que, d'ailleurs, il était parfaitement inutile de revenir sur ce point, qu'on ne viendrait jamais à bout de me faire changer de résolution..... Ce n'était pas par entêtement, ce me semble, que j'agissais ainsi ; je suivais une voie dont je ne pouvais m'écarter, parce qu'elle m'était tracée par Dieu lui-même, dont je reconnaissais la volonté dans celle de mon directeur..... Je dirai ici, en passant, que les personnes pieuses ont besoin d'une certaine énergie, et que Dieu a attaché une grande partie de ses grâces à la fidélité aux voies qu'il inspire. »

La mère de la bienheureuse Marie des Anges voulait que sa fille fût mise selon son rang, qu'elle apprit à danser, qu'elle prit part à certaines récréations de famille. L'Epoux divin ne cessait de détourner la bienheureuse des vanités du monde et de la solliciter à une vie plus parfaite, soit par des reproches intérieurs, soit par des mouvements extraordinaires de dévotion. Il en résultait, dans le cœur de la jeune vierge, une lutte qui la faisait cruellement souffrir ; elle se reprochait amèrement sa condescendance aux désirs de sa mère, les remords la poursuivaient partout. Dieu se servit de divers moyens pour triompher de ses hésitations. Ce fut, on n'en peut douter, un dessein spécial de la Providence qui lui fit rencontrer, dans la maison, un crucifix horriblement mutilé. A cette vue, son cœur fut brisé de douleur. Elle plaça le crucifix sur un coussin, se jeta à genoux et le couvrit de pleurs et de baisers, en accusant de cruauté ceux qui l'avaient mis dans cet état. Mais voici qu'elle entend une voix intérieure qui lui dit : « La cruelle, c'est toi-même ! » Aussitôt elle promet avec larmes de se convertir et d'en finir avec le monde.

Cependant, au moment d'exécuter sa résolution et d'opposer à sa mère un généreux refus, le courage lui manque encore. Enfin, pour arrêter cette âme sur une pente qui pouvait devenir un danger, Dieu eut recours à un moyen extraordinaire. Un jour la bienheureuse, placée devant un miroir, s'apprêtait à ajuster sa chevelure ; tout à coup, au lieu de ses traits, elle voit la tête triste, sanglante, couronnée d'épines, de son divin Sauveur Saisie d'effroi, et tremblante des pieds à la tête, elle éclate en sanglots. Cette fois la victoire de la grâce est complète : la bienheureuse a brisé ses liens ; désormais elle sera toute à Jésus.

Sa mère, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, ne voulait pas qu'elle modifiât ses anciennes habitudes. Mais l'enfant tint ferme ; elle savait trouver d'ingénieux stratagèmes pour échapper aux exigences maternelles. Ainsi, pour que ses cheveux ne pussent rester frisés, elle les humectait secrètement d'eau. Sa mère, qui supposait d'abord quelque indisposition physique, employa divers remèdes qui, évidemment, n'eurent aucun effet, si bien qu'à la fin, elle laissa sa fille tranquille de ce côté. Il fallait encore rompre avec la danse, et l'enfant sut aussi en venir à bout.

Elle prenait ses leçons de danse avec sa sœur Christine. Or, à peine le maître était-il arrivé, qu'elle disait à sa sœur : « Commencez, je vous prie, je serai de retour tout à l'heure ; » et elle s'éloignait. Christine la suivit plusieurs fois pour savoir où elle allait, et toujours elle la trouva dans quelque endroit écarté, occupée à prier. Une fois entre autres, elle la surprit avec la discipline en main : la bienheureuse, toute confuse, la conjura de n'en rien dire à personne, tant elle avait à cœur de cacher ses austérités. Ayant de la sorte vaincu tous les obstacles, elle ne pouvait en contenir sa joie, et ne cessait au fond du cœur d'en rendre grâces à Jésus.

Jamais les consolations intérieures ne feront défaut aux âmes, qui triompheront de toutes les résistances, pour embrasser résolument la pratique de la vertu.

TROISIÈME PARTIE

MOYENS DE SALUT

Après avoir tracé à la jeune personne le chemin du ciel, et lui avoir appris à redouter les précipices qui bordent sa route, il nous reste à lui indiquer par quels moyens elle pourra, après une longue marche, réparer ses forces affaiblies. De loin en loin, le Seigneur a ménagé au voyageur qui parcourt les sables brûlants de l'Afrique, des sources dont les eaux fraîches et limpides l'invitent à se désaltérer, au pied du palmier solitaire dont elles arrosent les racines. A l'âme qui poursuit sa course vers les Cieux, à travers le désert de la vie, le Seigneur a préparé aussi les eaux salutaires de la grâce. Quand notre cœur, desséché par la poussière du monde, est sur le point de défaillir, allons puiser avec joie à ces sources du Sauveur, qui sont les sacrements et la prière. Nous devons en traiter dans cette troisième partie.

I

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Saint Bernard écrivait à la vierge Sophie : « Aimez ce qui vous rend aimable aux yeux du « Seigneur : aimez la confession, qui vous fait « aimer de Dieu ; aimez la confession, si vous re- « cherchez la beauté... Votre cœur est-il souillé

« par le péché, la confession lave ses souillures. « La confession, quel bel ornement de l'âme ! Elle « purifie le pécheur et rend le juste plus pur en- « core. » Elle est le plus grand bienfait que Dieu ait accordé à l'homme coupable. Pourquoi faut-il que les impies, les indifférents et les mondains la regardent comme un joug pesant, qu'ils ont hâte de secouer? Et pourquoi, entraînées par les préjugés d'hommes sans foi ou sans vertu, des âmes chrétiennes redoutent-elles, comme une pénitence dure et laborieuse, ce qui est pour nous la source des plus douces consolations et des grâces les plus abondantes?

A celles dont l'innocence a fait, à travers les tempêtes du monde, un triste naufrage, la confession est une planche de salut, à l'aide de laquelle elles peuvent gagner le port de l'éternité bienheureuse. A l'enfant prodigue qui a fui loin de son père et qui a dissipé l'héritage et les dons de la grâce dans de criminels plaisirs, la confession est une porte toujours ouverte, par laquelle il peut rentrer dans la maison paternelle, pour y recevoir le baiser du pardon.

« O ma sœur bien-aimée, écrivait encore saint Bernard, suivez le conseil que je vous donne. Pendant que Dieu vous en laisse le temps, confessez et pleurez vos péchés. Seriez-vous chargée de crimes, la pénitence vous obtiendra votre pardon. Il n'est point de faute si grave que la pénitence ne l'efface. Croyez avec une ferme foi que le pécheur doit espérer obtenir miséricorde par la confession. » Tandis qu'il amasse, au contraire des trésors de colère pour le jour des vengeances divines, celui qui, ayant péché, rejette la pénitence. Ah ! qu'il est déplorable, l'état de ces pauvres jeunes âmes qui s'éloignent du tribunal sacré, sur lequel siège la clémence divine! Entraînées par l'inconstance et la légèreté de l'âge sur la pente qui mène au péché, elles y glissent avec une rapidité effrayante. Elles tombent!....

Avant la chute, le démon leur fait entrevoir le péché comme une légèreté excusable ; mais, le péché commis, le perfide en exagère la gravité ; et ces âmes n'osent pas montrer leurs plaies au médecin qui seul peut les guérir. Le fer reste dans leurs blessures qui chaque jour s'envenime ; leur cœur, affaibli par la chute, ne peut se défendre contre des ennemis qu'une première victoire a rendus plus audacieux, et ces infortu-

nées roulent d'abîme en abîme. De loin en loin, il est vrai, on les voit, craintives et tremblantes, se jeter aux pieds du ministre du Seigneur et lui faire l'aveu de leurs misères ; mais, bientôt après, elles retournent à leurs habitudes coupables, et restent éloignées du remède que le Seigneur leur a préparé dans la confession. Grand Dieu !... Quelle jeunesse ! Quel trouble dans ces cœurs qui goûteraient, avec d'ineffables transports, la paix que donne la vertu !

Mariée fort jeune à un riche seigneur, dont la conduite peu chrétienne la rendait malheureuse, Catherine de Gênes, pendant quelque temps, chercha des consolations dans les vanités du siècle. Comme elle le dit elle-même, elle mendia à la porte des créatures une nourriture qui augmentait sa faim au lieu de l'apaiser ; et elle apprit, par une triste et douloureuse expérience, que les plaisirs de la terre, au lieu de remplir les âmes, ne peuvent qu'aggraver leurs tourments. Sa tristesse et ses angoisses devinrent telles qu'elle ne pouvait se supporter elle-même. Accablée sous le poids de ses douleurs et de ses vanités, elle va trouver Limbania, sa sœur ainée, qui menait une vie sainte au monastère de Notre-Dame-des-Grâces. Limbania, touchée des malheurs de Catherine, l'invite à se confesser à un prêtre vénérable, qui dirigeait les religieuses dans les voies du salut.

Docile au conseil de sa sœur, Catherine revient dès le lendemain à l'église du monastère. Après avoir prié quelque temps, elle s'approche du saint tribunal. A peine a-t-elle fléchi le genou, que son esprit est éclairé d'une lumière céleste, et son cœur est blessé par la flèche de l'amour divin. Elle est ravie hors d'elle-même. La ferveur de son repentir lui fait désirer de parcourir la ville en proclamant toutes ses infidélités ; mais elle ne peut que répéter intérieurement ces paroles : « Non, mon Dieu, plus de monde ! non, mon Dieu, plus de péché ! » L'émotion qui la saisit ne lui permet pas même de faire sa confession. Elle quitte le saint tribunal pour donner un libre cours à ses larmes.

Quelque temps après, elle vient de nouveau se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, et lui fait une confession de sa vie entière, avec les sentiments de l'humilité la plus profonde et de la plus vive componction. L'Eglise célébrait ce jour-là

la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge. Catherine demanda à son confesseur la permission de s'approcher de la sainte Table, ce qu'il lui accorda volontiers. Catherine, en s'unissant à son Dieu, sentit renaître en elle une faim salutaire pour cet aliment divin.

Cependant le souvenir de ses fautes ne cessait de déchirer son cœur ; et pendant quatorze mois elle se châtia elle-même de ses infidélités, en s'imposant les plus dures pénitences. Après ces quatorze mois, Dieu lui fit connaître que sa justice était abondamment satisfaite, et lui ôta même le souvenir de ses fautes. Depuis lors, Catherine mena une vie plus angélique qu'humaine. Pendant les trente dernières années de sa vie elle recouvra une si grande innocence, qu'elle ressemblait à un enfant qui, n'ayant pas encore l'usage de sa raison, est incapable d'offenser Dieu. Sans cette confession, qui fut le principe de sa vie sainte, cette belle âme eût peut-être fait un triste naufrage parmi les écueils du siècle.

O vous donc, qui gémissez sous le poids de vos fautes et de votre faiblesse, venez déposer votre fardeau aux pieds du prêtre. Le prêtre est pasteur ; il vous conduira, comme par la main, dans le chemin du salut, que seules vous ne sauriez trouver.

Le prêtre est juge, mais pour prononcer sur votre tête la sentence du pardon. Il est médecin pour verser sur les plaies de votre cœur un baume salutaire. Il est dispensateur des Mystères de Dieu, pour vous arroser du sang de Jésus-Christ. Il est père, et c'est de ce nom si doux que vous l'appelez en vous jetant à ses pieds ; il est père, pour vous bénir, pour compatir à vos infirmités, pour consoler votre âme dans ses tristesses et la soutenir dans ses défaillances ; sa bonté et son indulgence seront d'autant plus grandes, que vos fautes sont plus graves.

Le loup, de ses dents meurtrières, serre la gorge de la brebis qu'il enlève au troupeau, afin que les cris de sa victime n'appellent pas le berger ; et Satan aussi, ferme la bouche de l'âme dont il s'est saisi, afin qu'elle ne découvre pas son malheur à celui qui pourrait la délivrer. Brebis infortunée ! crie, fais connaître par tes gémissements, avec le danger qui te menace, la dent cruelle qui te déchire, et le loup épouvanté

lâchera sa proie. Il suffit souvent de découvrir avec confiance au ministre du Seigneur les tentations qui nous assaillent pour les voir s'évanouir sans péril pour nos âmes. « O ma sœur! hâtez-vous de faire connaitre vos pensées mauvaises, écrivait saint Bernard. Elle est prompte la guérison d'une âme qui manifeste sa faute. »

Remède efficace contre toutes les blessures spirituelles, la confession est aussi, pour l'âme juste, le plus puissant préservatif contre le péché. Jusque-là innocente, une jeune fille n'a point encore à déplorer les ravages affreux que fait dans les cœurs le péché mortel; veut-elle persévérer dans l'heureux état de la grâce, qu'elle se confesse fréquemment. Il nous parait utile de tracer ici quelques règles à nos lectrices :

1° L'expérience de chaque jour prouve qu'il est fort difficile à une jeune personne de se conserver constamment dans l'amitié de Dieu, de garder son âme pure au milieu des séductions qui l'environnent, si elle n'a soin d'approcher AU MOINS TOUS LES MOIS du sacrement de pénitence. Celle donc qui veut à tout prix ne pas perdre la grâce sanctifiante *jamais ne laissera passer un mois entier*, sans se jeter aux pieds du ministre de Jésus-Christ, pour le conjurer de daigner répandre sur elle le sang du Sauveur par l'absolution.

2° Saint François de Sales écrivait à une de ses nièces qui vivait dans le monde et était engagée dans le mariage : « Confessez-vous de QUINZE EN QUINZE JOURS, avec une nouvelle et très profonde résolution de vous amender de plus en plus de vos imperfections...

3° « Je vous ai marqué de quinze jours en quinze jours, continuait le saint et savant évêque, afin que vous ne différiez pas davantage. » Et ces paroles prouvent qu'il était loin de condamner une confession plus fréquente que celle de tous les quinze jours. En effet, dans l'*Introduction à la vie dévote*, qu'il a écrite pour les personnes du monde, il donne ce conseil à Philothée : « Confessez-vous humblement et dévotement TOUS LES HUIT JOURS, et toujours, s'il se peut, quand vous communierez, encore que vous ne sentiez dans votre conscience aucun reproche de péché mortel. » « Lavez votre âme, disait le B. Louis de Grenade, dans l'eau salutaire de la pénitence et de la confession, *une fois la semaine*, puisque

vous lavez bien au moins aussi souvent le vêtement qui couvre votre corps. Ne faut-il pas arracher continuellement les mauvaises herbes d'un jardin? N'est-il pas nécessaire de balayer tous les jours sa maison? »

Sainte Catherine de Sienne se confessait tous les jours. Sainte Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, se confessait chaque jour et souvent deux fois dans la même journée; non par scrupule, mais par un désir ardent de conserver et d'accroître la pureté de son âme. La bienheureuse Colette, vierge d'une incomparable vertu, se confessait presque tous les jours, et non-seulement quand elle communiait, mais même avant d'entendre la sainte Messe, afin d'être mieux disposée à recueillir abondamment les fruits du saint sacrifice. Sainte Madeleine de Pazzi disait : Si nous pouvions voir une âme au moment où, venant de recevoir l'absolution, elle est inondée du sang de Jésus-Christ, nous nous prosternerions devant son admirable beauté! » Heureuses les jeunes filles qui ont la sainte habitude de recevoir dignement, TOUS LES HUIT JOURS, le sacrement de pénitence. Leur âme s'y purifie de plus en plus. Le sang du Sauveur les fortifie contre les attaques de l'ennemi. Elles trouvent, dans les conseils du prêtre, lumière, force et consolation.

4° Il est des tentations tellement violentes que, sans la confession, il est presque impossible de les surmonter. O âmes qui sentez vos forces défaillir dans la lutte, qui voyez s'entr'ouvrir sous vos pas le gouffre du péché, vers lequel nous entraîne une pente malheureuse, sans délai, allez vous jeter aux pieds du prêtre! Ah! n'attendez pas que le démon soit entré dans votre cœur par la porte du consentement donné à la tentation! CONFESSEZ-VOUS AVANT LA CHUTE : la victoire sur vos ennemis sera plus facile, et vous n'aurez pas le remords cruel d'avoir offensé votre Dieu.

5° Les maîtres de la vie spirituelle recommandent aux âmes qui ont eu la faiblesse de tomber dans le péché mortel, de se confesser AUSSITOT QUE POSSIBLE APRÈS UNE PREMIÈRE CHUTE. Quel malheur de passer dans la disgrâce de Dieu, ne serait-ce qu'un jour, qu'une heure même! Maître d'un cœur qui par le péché mortel a perdu l'amitié de son Dieu, le démon enfonce davantage le trait dont il l'a déjà blessé; il rive les chaînes dont il le

captive. Une première chute qui n'est pas aussitôt réparée par la contrition parfaite ou par la confession, amène une seconde chute puis une troisième; l'habitude se forme et l'âme se familiarise avec le péché. Quel affreux malheur! Ah! de grâce, jamais ne restez un seul jour privée de l'amitié de Dieu! et si vous l'aviez perdue, recouvrez-la aussitôt par la confession, ou, si cela n'est pas possible, par la contrition parfaite.

6° Quoiqu'il soit utile de ne point changer de confesseur, cependant, en l'absence de son confesseur ordinaire, et lorsqu'on ne peut facilement le trouver, *il faut s'adresser à un autre plutôt que d'omettre ou de différer sa confession.* Dans le cas où l'on n'oserait pas avouer ses fautes graves à son confesseur ordinaire, il serait NÉCESSAIRE de faire sa confession à un autre prêtre.

Il importe toutefois de le remarquer en finissant : par la confession fréquente à laquelle ils exhortent, les Saints et les directeurs des âmes entendent une confession faite avec les dispositions requises, c'est-à-dire d'abord avec *sincérité.* Cacher ou dissimuler une seule faute grave au saint Tribunal, ce serait ajouter un sacrilège aux péchés déjà commis et accroître les remords de sa conscience. Allez en paix, dit le prêtre à son pénitent après l'absolution, vos péchés vous sont remis ; mais cette paix et ce pardon ne sont que pour ceux qui ont confessé, avec une confiante franchise, au moins tous leurs péchés mortels.

Et même, l'âme ne peut trouver au saint Tribunal une sérénité et une paix parfaites qu'en exposant tous ses doutes avec une filiale ouverture. Qu'elles sont à plaindre les âmes qui, toujours inquiètes, n'osent jamais avouer le sujet de leurs inquiétudes! Ne sachant pas si une faute commise est grave ou légère, elles n'ont pas la force de consulter un homme de Dieu. La voix de leur conscience crie bien haut; mais elles cherchent à étouffer ses reproches. Peut-être même ne veulent-elles voir qu'un scrupule là où devant Dieu il y a une faute sérieuse. Pauvres âmes! elles n'ont jamais ce calme du cœur qui surpasse tout sentiment. Ayons le courage d'exposer nos doutes avec franchise, et jamais le trouble n'assombrira notre âme.

Il est des âmes trop craintives, qui ont toujours peur de ne pas expliquer assez leur doute, malgré

la bonne volonté qu'elles ont de tout dire : elles doivent obéir aveuglément à leur confesseur, quand il leur défend de s'accuser de nouveau de ce qui les trouble.

Faire humblement l'aveu de ses fautes, en confesser le nombre et les circonstances qui en changent l'espèce, c'est le devoir de quiconque veut obtenir miséricorde. Mais, à la confession sincère du péché doit nécessairement s'ajouter *la douleur de l'avoir commis et la résolution de ne le plus commettre*. Etrange erreur que de croire avoir tout fait quand, après un examen attentif, on a accusé, sans les déguiser, les fautes dont on s'était rendu coupable ; erreur cependant trop commune dans un siècle superficiel et léger. Ne voit-on pas des chrétiens s'agenouiller au saint Tribunal, sans avoir considéré devant Dieu le nombre et la gravité de leurs fautes, sans avoir excité dans leur cœur un repentir sincère ? Ils ne veulent plus pécher, disent-ils ; mais, l'occasion du péché, sont-ils déterminés à la fuir ? Veulent-ils s'éloigner de ces compagnies, de ces lieux où habituellement et fréquemment ils ont fait de si tristes chutes ?... Nous en avons la confiance, celles pour qui nous écrivons ces lignes ne sauraient tomber dans cette funeste illusion (1).

Saint Bernard écrivait à sa sœur : « Rien n'est pire que de reconnaître sa faute sans la pleurer. Celui-là fait une pénitence salutaire, qui pleure le péché commis, et ne commet plus ce qu'il faut expier par des larmes. Etablissez-vous fortement dans la résolution de ne plus offenser le Seigneur; que votre repentir soit durable : le salut est promis à la persévérance. Vierge que je vénère, au souvenir de vos fautes, portez toujours sur votre visage la confusion que le péché mérite.

« Que la componction règne sans cesse dans votre âme, que les sanglots partent sans cesse de votre poitrine ; et les gémissements, de votre cœur ; que souvent de vos yeux coulent les larmes du repentir. » Cette contrition persévérante, recommandée par ce saint Docteur, a été ordinaire-

---

(1) Afin de les en préserver, nous leur avons tracé, à la fin de cet ouvrage, une méthode pour se préparer saintement à la réception du sacrement de pénitence. Avant chaque confession, elles feront bien de réciter les prières et de produire les actes que nous y avons marqués.

ment celle des âmes qui sont revenues sincèrement à Dieu après l'avoir offensé.

C'est inondée de ses pleurs, que sainte Madeleine alla se jeter aux pieds de Jésus. Lorsqu'elle eut entendu sortir de la bouche du divin Maître cette sentence de miséricorde : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; » elle aima davantage encore et pleura plus amèrement. Après l'Ascension du Sauveur, cette illustre pénitente se retira dans une grotte solitaire à quelque distance de Marseille, et pendant trente ans, ne cessa de pleurer, jour et nuit, les égarements de sa jeunesse.

Arrachée à une vie criminelle par le saint vieillard Paphnuce, Thaïs se décide à se retirer dans le désert. Avant que Paphnuce s'éloigne d'elle : « Mon père, lui crie la pénitente, ah ! de grâce, ne retournez pas dans votre solitude sans m'apprendre à prier Dieu. » — « Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Celui que vous avez outragé par tant de crimes, répond le vieillard. Dites seulement : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » Et, pendant trois ans, prosternée jour et nuit contre terre, Thaïs, fondant en larmes, répète sans cesse : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » Après ces trois années de pleurs, Thaïs entra dans la joie des saints. Il est écrit : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » Que ne pourrions-nous pas dire de la contrition des Pélagie, des Marie Egyptienne, des Marguerite de Cortone ; mais c'en est assez pour exciter les âmes à la componction du cœur que leur a recommandée si éloquemment Notre-Dame de la Salette. Cette auguste Mère s'est montrée dans les larmes, pour apprendre à ses enfants, qui s'étourdissent dans les folles joies du siècle, à pleurer leurs égarements et leurs faiblesses.

II

LA CONFESSION GÉNÉRALE

Marguerite de Cortone, dans ses jeunes années, se laissa captiver par les chaînes d'une affection coupable. La mort tragique de celui à qui elle avait donné un cœur, que Dieu seul pouvait rem-

plir, fut pour elle un coup de grâce auquel elle ne put résister. Aux larmes versées sur ce qu'elle croyait un malheur, succèdent aussitôt celles du repentir. Marguerite s'éloigne de la ville qui lui rappelle ses désordres, et retourne dans le pays qui l'a vue naître. Elle coupe sa chevelure et se couvre d'un vêtement pauvre et grossier. On la voit, tout en pleurs, se prosterner contre terre, la corde au cou et demander pardon à ceux pour qui ses désordres ont été un sujet de scandale. La plume se refuse à décrire les rigueurs de sa pénitence. Notre-Seigneur lui rend son amitié, et souvent, pour récompenser l'ardeur de son repentir et la vivacité de son amour, il daigne s'entretenir familièrement avec elle.

Toutefois il ne l'appelle que sa pauvre enfant; et la sainte pénitente désirait ardemment que Notre-Seigneur lui donnât le doux nom de fille. Le Bon Sauveur le lui promit, à la condition qu'elle ferait une confession générale de toutes les fautes de sa vie. La sainte la fait avec beaucoup de larmes et alors elle entend sortir de la bouche de son Bien-Aimé cette parole qui la remplit de joie : « Marguerite, ma fille, tous vos péchés vous sont remis. » O heureuse confession générale, qui comble l'âme des consolations de la grâce, et qui rend plus étroits les liens qui l'unissent à son Dieu ! ! !

La confession générale proprement dite, c'est *l'accusation de tous les péchés que l'on a commis depuis l'usage de la raison*. Ce que nous en dirons s'appliquera également aux revues, qui sont *l'accusation de toutes les fautes déjà déclarées dans quelques confessions précédentes*.

Afin d'être exact, nous devons remarquer d'abord que les âmes d'une conscience trop craintive, au lieu de trouver la paix dans la confession générale n'en retireraient que l'inquiétude et le trouble. Ces âmes ne doivent donc jamais revenir sur leurs confessions passées, à moins qu'elles n'aient la certitude d'avoir caché ou oublié volontairement une faute grave.

Une confession générale est *nécessaire* à ceux qui, sciemment ou par négligence grave dans leur examen, ont omis d'accuser au saint Tribunal, ne serait-ce qu'une faute mortelle, ou qui ont reçu l'absolution sans contrition ou sans ferme propos. En d'autres termes, il est indispensable de renouveler l'aveu de toutes les fautes mortelles

accusées dans des confessions nulles ou sacrilèges, par défaut d'examen, ou de sincérité, ou de repentir. Mais il est des âmes pour qui la confession générale, sans être nécessaire, est, dans certains cas, *très utile*. Elles en retirent une plus grande connaissance de leur misère, une humilité plus profonde, une contrition plus vive, une plus ferme résolution de ne vivre que pour Dieu, la sécurité de la conscience et, par là même, une grande paix.

N'est-ce pas à la suite d'une confession générale que sainte Catherine de Gênes, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, brisa les liens qui l'attachaient au monde, pour mener une vie toute céleste? Ajoutons que la confession générale fait connaître parfaitement au confesseur l'état de notre conscience et le met, par conséquent, à même de nous conduire plus sûrement dans les voies de Dieu. Mais il est temps de dire dans quelles circonstances ont peut *utilement* repasser toutes les années de sa vie dans l'amertume de son cœur, si un confesseur vertueux et éclairé le juge à propos.

On peut faire avec grand fruit une revue ou une confession générale: 1° dans les retraites, jubilés ou missions; 2° en se préparant à faire vœu de chasteté ; 3° lorsqu'on est sur le point de s'engager dans le mariage, ou d'entrer dans une maison religieuse: 4° lorsque depuis longtemps on n'a point fait de revue ; 5° quand la dernière confession générale a été faite dans un âge où l'on n'en comprenait pas l'importance ; 6° lorsqu'on est sur le point de paraître devant Dieu: il fait bon mourir après avoir renouvelé avec douleur l'aveu de tous ses péchés.

Les jeunes personnes qui, au sortir des premières années de leur jeunesse, sentent naître en elles le désir de servir Dieu, et commencent à connaître la vanité de tout ce qui passe, seront puissamment soutenues dans leurs saintes résolutions par une confession générale. Puissent les lignes que nous venons d'écrire, les engager efficacement à ne point reculer devant la peine qui accompagne souvent l'aveu de certaines fautes graves. Cette peine fortifie et lave les âmes ; elle laisse après elle le calme et la joie spirituelle. Du reste, lorsqu'elle n'est point nécessaire, une confession générale ne demande pas un examen aussi exact, ni un aveu aussi détaillé que la con-

fession ordinaire ; et, par ses interrogations, le confesseur a soin de la rendre facile à l'âme qui apporte au saint Tribunal confiance et bonne volonté. On peut, du reste, choisir le confesseur, auquel on dira plus librement ses fautes.

III

LA DIRECTION

Une vierge prudente ne fait rien sans conseil. La bienheureuse Angèle Mérici n'entreprit jamais rien d'important sans l'avis et l'approbation expresse de son confesseur. Elle n'eut jamais recours à ces permissions forcées, que les personnes d'une obéissance imparfaite extorquent par leur importunité, plutôt qu'elles ne les obtiennent. C'est d'après les conseils de ses directeurs que cette illustre vierge régla toute sa manière de vivre. Elle ne forma jamais aucun dessein, dans les choses même les plus saintes, comme les pratiques de pénitence, la fréquente communion, les pèlerinages de la Palestine et de Rome, sans s'être auparavant assurée de leur consentement. Bien plus, lorsqu'il s'agit de la fondation même de sa Congrégation, elle ne pensa pouvoir l'entreprendre sans danger et avec succès, qu'après en avoir reçu l'ordre de son confesseur. Cependant, Dieu lui avait souvent commandé de la manière la moins sujette à l'illusion, de mettre sans retard la main à l'œuvre.

Combien elles sont loin de cette sage et docile soumission, les jeunes personnes qui, dans l'âge des illusions et de l'inexpérience, tranchent d'elles-mêmes les questions les plus sérieuses, celles qui intéressent le plus vivement leur avenir et même leur salut ; ou bien ne prennent conseil que d'un monde perfide, ou de parents guidés en tout par la sagesse insensée du siècle. Pauvres âmes ! qu'elles sont à plaindre, et combien leur coûte cher leur présomptueuse témérité !

Saint Athanase écrivant à une jeune fille : « Malheur, disait-il, à la vierge qui n'a personne pour régler sa conduite. Le vaisseau sans pilote voit son mât renversé ; les flots le jettent çà et là, sans que personne le dirige, jusqu'à ce qu'il aille se briser contre les écueils. C'est l'image de la

vierge qui n'a personne pour la conduire. Mais heureuse, au contraire, celle qui est sous la main d'un guide sûr ! Elle est semblable à la vigne féconde que le jardinier arrose et émonde avec soin, et qui porte en son temps d'excellents fruits. Quand donc il vous viendra à la pensée de faire quelque œuvre sérieuse, ne l'entreprenez pas avec une présomption téméraire, de peur que l'ennemi ne vous entraine dans l'illusion; mais faites tout d'après les conseils de ceux qui ont l'expérience de l'âge. » « Qu'il est bon d'obéir (aux guides de nos âmes), disait aussi saint Jérôme à la vierge Démétriade... qu'il est bon d'apprendre d'eux la route qu'il faut suivre, et de ne pas se confier au plus suspect des conseillers, c'est-à-dire à sa propre présomption. »

Mais écoutons saint Ambroise : « C'est la consolation de la vie, d'avoir quelqu'un à qui vous puissiez ouvrir votre cœur tout entier, faire part de toutes vos pensées les plus intimes, confier tous vos secrets ; un homme fidèle, qui dans la prospérité partage votre bonheur, dans les afflictions compatisse à votre tristesse, et vous soutienne dans vos épreuves. » « Dans vos doutes, écrivait encore saint Jérôme à la vierge Eustochie, consultez un homme recommandable par sa vie sainte, dont l'âge avancé ne laisse s'éveiller aucun soupçon. » Saint François de Sales, à son tour, insiste sur ce point important : « Voulez-vous sincèrement entrer dans les voies de la perfection, dit-il, cherchez un bon guide qui vous y conduise. C'est de tous les avertissements le plus nécessaire...

« Voici les conseils que saint Louis donna à son fils avant de mourir : « Confessez-vous souvent, et choisissez un confesseur qui ait assez de science et de sagesse pour vous aider de ses lumières, dans les choses nécessaires à votre conduite spirituelle... » Un ami fidèle, dit la sainte Ecriture, est une puissante protection : quiconque en a trouvé un a trouvé un trésor; la sûreté de la vie et l'immortalité y sont attachées, et on le trouve quand on a la crainte de Dieu. Il s'agit ici principalement de l'immortalité, en vue de laquelle il faut tâcher d'avoir ce fidèle ami, qui nous conduise dans toutes nos actions par ses conseils et qui nous fasse marcher avec sûreté à travers les pièges du malin esprit. Nous aurons en lui un trésor de sagesse pour éviter le mal, et

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

Adorant la sainte Couronne d'épines.

pour faire le bien d'une manière plus parfaite ; de consolations, pour nous soulager dans nos afflictions ; de force, pour nous relever de nos chutes, et de tous les remèdes les plus nécessaires à la parfaite guérison de nos infirmités spirituelles.

« Mais qui trouvera un tel ami ? Le sage répond que ce sera celui qui craint Dieu, c'est-à-dire l'humble qui désire ardemment son avancement spirituel. Puisqu'il est si important, Philothée, d'avoir un bon guide dans les voies de la dévotion, priez Dieu avec ferveur qu'il vous en donne un qui soit selon son cœur ; et ne doutez pas que, quand il vous devrait envoyer un ange, comme à Tobie, il ne vous donne un sage et fidèle conducteur.

« En effet, ce doit être un ange pour vous, c'est-à-dire que quand Dieu vous l'aura donné, vous ne devez plus le considérer comme un homme ordinaire. Ne mettez votre confiance en lui que par rapport à Dieu, qui vous conduira par son saint ministère, en lui mettant dans le cœur et dans la bouche les sentiments et les paroles nécessaires à votre conduite.

« Ajoutez à la confiance (envers votre guide spirituel), continue saint François de Sales, une fidèle sincérité, traitant avec lui à cœur ouvert, et lui découvrant fidèlement le bien et le mal qui sont en vous : le bien en sera plus sûr, et le mal plus court ; votre âme en sera plus forte dans ses peines et plus modérée dans ses consolations. Joignez un religieux respect à la confiance, et, dans un juste tempérament, que la vénération ne diminue point la confiance, et que la confiance ne fasse rien perdre du respect ; confiez-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, et respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère »

Dans une lettre à la vierge Félicie, saint Augustin écrivait : « Les bons pasteurs ne cherchent point leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ ; et les brebis fidèles, tout en imitant avec soin les vertus de leurs bons pasteurs, ne mettent point leur espérance en ceux qui les réunissent sous leur houlette, mais en Celui-là seul qui les a rachetées par son sang ; afin que s'il leur arrivait de tomber entre les mains de mercenaires, prêchant la doctrine du Sauveur sans la mettre en pratique, elles n'eussent pas de peine à faire ce qu'ils

recommandent, et à éviter ce qu'ils feraient eux-mêmes. C'est donc en Jésus-Christ seul, continue ce Père, que vous devez placer votre espérance. En lui confiant votre cœur, le trésor de votre virginité, votre foi, votre espérance, votre amour, vous ne serez point ébranlée par les scandales qui abonderont jusqu'à la fin. »

« Choisissez un directeur entre mille, dit Avila, et moi je dis, entre dix mille, poursuit l'aimable et saint évêque de Genève; car il s'en trouve bien moins qu'on ne le pense qui soient capables de ce saint ministère. Il y faut de la charité, de la science, de la prudence, et si l'une de ces trois qualités manque, le choix que l'on fera ne sera pas sans danger. »

Il est nécessaire que l'homme de Dieu à qui vous confierez la conduite de votre âme ait un grand zèle pour votre salut et votre avancement spirituel; sans cela vous ne pourrez faire aucun progrès sous sa conduite. On ne doit pas choisir un directeur légèrement, sans conseil et sans avoir demandé à Dieu la lumière de sa grâce. Dans une question aussi grave, n'écouter qu'une inclination naturelle serait un péril plutôt qu'un moyen de salut. « Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui, écrivait Fénelon. La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit: c'est une conduite de pure foi, toute de grâce, de fidélité et de mort à soi-même. »

Je vous le dis encore avec saint François de Sales : « Demandez un directeur à Dieu, et quand vous l'aurez trouvé, bénissez-en sa divine majesté; tenez-vous-en à votre choix, sans en chercher un autre. » L'immortel archevêque de Cambrai écrivait à Madame de Maintenon : « Il me semble qu'on ne doit pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons, car ces changements ou mélanges produisent une incertitude et souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé, au lieu d'avancer, par tous ces différents secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand on a tant de différents conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui. »

La direction n'est point la confession, et, quoi-

qu'il soit bon de se confesser ordinairement à son directeur, cela n'est point nécessaire. A un confesseur, il suffit de dire ses fautes ; à un directeur, il faut faire connaître ses tentations, ses inclinations, ses périls, tout ce qui intéresse l'âme. Les rapports de direction doivent avoir lieu au confessionnal. Pour s'écarter de cette sage règle, il faut des raisons sérieuses. Ne donnons pas aux impies ni aux méchants l'occasion de dénigrer, même injustement, le prêtre. Ayons à cœur de mettre sa réputation et la nôtre à l'abri des langues les plus malignes. Pour de bonne raisons, la direction peut se faire par lettre. Les saints eux-mêmes ont quelquefois employé ce moyen, témoin saint François de Sales.

IV

LA COMMUNION

Craignant la haine de la reine Jézabel qui en voulait à sa vie, le prophète Elie prend la fuite. Il arrive à Bersabée, dans la tribu de Juda, et, renvoyant le serviteur qui l'accompagnait, pendant une journée entière, il marche dans le desert. Accablé de lassitude, il s'arrête à l'ombre d'un arbre. Sous le poids de la fatigue de la route et des maux qui l'affligent, il s'étend à terre et s'endort ; mais l'Ange du Seigneur le réveille et lui dit : « Lève-toi et mange. » Elie regarde, et, près de sa tête, aperçoit un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Il mange et boit, puis s'endort de nouveau. L'éveillant une seconde fois, l'Ange du Seigneur lui dit encore : « Lève-toi et mange, car il te reste une longue route à faire. » Elie se lève, mange et boit de nouveau. Fortifié par cet aliment, il marche pendant quarante jours et quarante nuits, et arrive à la montagne de Dieu.

La montagne de Dieu, c'est le Ciel ; le Prophète fuyant les persécutions de Jézabel et arrivant dans le désert, c'est l'âme, qui a sans cesse à lutter contre les ennemis du salut, et qui souvent tombe de lassitude dans sa route à travers le désert de la vie ; le pain cuit sous la cendre, qui donne à Elie une force merveilleuse, c'est l'Eucharistie, c'est le Pain vivant descendu du Ciel pour fortifier les âmes dans leurs combats.

Dans l'Eucharistie, Jésus nous donne son Corps en nourriture et son Sang en breuvage. Dans l'Eucharistie, le Fils Eternel de Dieu, fait Homme et mort sur la croix par amour pour nous, est réellement, vraiment et substantiellement présent, pour être le compagnon de notre exil et l'aliment de nos âmes. « O sacrement adorable, s'écrie le B. Louis de Grenade, que dirais-je de vous? De quelles paroles me servirai-je pour célébrer vos louanges? Vous êtes la vie de nos cœurs; vous êtes le remède de nos plaies; vous êtes notre consolation dans nos peines, le mémorial de Jésus-Christ, le témoignage de son amour, le legs le plus précieux de son testament, la joie de notre exil, le charbon sacré qui allume le feu de l'amour divin, la source de la grâce, le gage du bonheur éternel et le trésor de la vie des chrétiens.

« Par le moyen de cette Chair sacrée, l'âme est unie à son céleste Epoux; l'entendement est éclairé; la volonté est remplie d'amour; la dévotion s'augmente; le cœur s'attendrit; la porte s'ouvre aux larmes; les passions s'assoupissent; notre faiblesse se fortifie et reprend courage pour marcher jusqu'à la montagne de Dieu. » « Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang ne mourra pas, mais vivra éternellement. »

Les voyez-vous dans le Ciel, ces vierges pures qui suivent l'Agneau partout où il va? Elles portent sur leur front de blanches couronnes, et des lis éclatants sont en leurs mains. Epouses de l'Agneau sans tâche, apprenez-nous comment vous avez traversé la boue du siècle, sans laisser se ternir la pureté de votre cœur; comment, dans une chair fragile, vous avez porté une âme angélique! Et vous, vierges de la terre, qui, pour être moins heureuses que les vierges du Ciel, n'en êtes pas moins admirables, dites-nous comment vous vivez, quand autour de vous règne par le péché l'empire de la mort! Comment s'épanouit dans votre cœur la fleur de l'aimable vertu, malgré le souffle brûlant du vice! Ah! je connais le secret de votre vie, de votre innocence et de votre beauté: C'est l'Eucharistie! C'est le Froment des Elus! C'est le Vin qui fait germer les vierges! A la Table sainte, toutes les âmes pures puisent la grâce de l'immortalité.

Mais les voyez-vous se faner, comme le lis sur lequel ne tombe point la rosée du Ciel, ces âmes qui ne sont presque jamais arrosées du Sang du

Sauveur? Les infortunées! Elles s'éloignent de la vie!

« Si vous ne mangez ma Chair, et si vous ne buvez mon Sang, vous n'aurez pas la vie en vous, » a dit Jésus-Christ. Et chaque jour s'accomplit cette terrible menace. Remarquez plutôt, avec un regard intelligent, ce qui se passe autour de vous. Une de vos jeunes amies, fervente naguère, répandait autour d'elle le parfum d'une piété angélique. Elle ne trouvait de bonheur qu'au pied des autels, et n'avait d'autres fêtes que les jours heureux, où son Dieu venait en son âme. Son cœur vivait de l'amour de son Epoux céleste; son esprit vivait éclairé par la lumière de la grâce; la paix, fruit de la vie surnaturelle, régnait en elle, et un rayon de cette paix et de cette vie se reflétait sur son visage.

Aujourd'hui, vous la voyez encore: la candeur de l'innocence ne brille plus dans son regard, ni sur ses traits; la modestie et l'humble simplicité ont fait place à une vanité orgueilleuse; son esprit est rempli des choses du siècle, et son imagination ne rêve que fêtes mondaines. Son cœur n'a d'affection que pour la créature; aussi ne sent-il que le vide et le remords; qui sait même si le démon n'y a pas établi son trône? Ah! elle a fui la Table sainte! Elle a pris en dégoût la manne céleste, pour courir à la recherche des mets empoisonnés que le monde sert en pâture à ses esclaves! Ce n'est plus qu'à de longs intervalles qu'elle vient s'asseoir au banquet eucharistique; encore le fait-elle sans attrait, et en regrettant peut-être les satisfactions de la nature, auxquelles il faut renoncer, pour trouver les consolations de la grâce. Hélas! qu'elle est à plaindre!...

Pourtant elle est jeune encore, et l'avenir s'ouvre devant elle avec ses périls, avec le sérieux des devoirs qu'il lui prépare; et déjà elle se meurt de lassitude, en errant dans les sentiers du monde!... O âme infortunée, levez-vous! Mangez le Pain céleste, car il vous reste une longue route à faire. Allez puiser aux sources du Sauveur. Il vous appelle lui-même: « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes accablés sous le poids des misères de la vie et de la fatigue de la lutte, et je vous soulagerai. » L'Eglise vous invite à son tour; elle ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse, et elle envoie ses ministres pour les convier tous au festin qu'elle leur prépare. « Venez, dit-elle, man-

gez le Pain et buvez le Vin dont j'ai chargé ma table; enivrez-vous, mes chers enfants, à ce breuvage divin ! »

Votre oreille ne sera point sourde à la voix de votre Dieu, à la voix de l'Eglise, votre Mère ; vous irez, avec un saint empressement, demander à l'Eucharistie la consolation dans l'épreuve, la force dans la faiblesse.

Méditons toutefois les paroles de saint Bernard à sa sœur : « Que chacun examine sa conduite et purifie son cœur, afin de s'approcher dignement de ce sacrement adorable ; car quiconque mange et boit indignement le Corps et le Sang du Sauveur mange et boit son jugement, c'est-à-dire la cause de sa damnation. Ma sœur bien aimée, voyez donc quelle est la prudence du serpent. Lorsqu'il va boire, avant d'arriver à la source, il dépose tout son venin. Imitez-le en cela: avant d'arriver à la source, avant de vous approcher de la communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ, déposez tout venin, c'est-à-dire la haine, la colère, l'humeur, la jalousie, la mauvaise volonté, les plaisirs coupables.

« Jésus-Christ est le Pain des Anges ; et par l'Eucharistie, les hommes vivent sur la terre de ce qui fait la vie des Anges dans le Ciel. Quel Pain merveilleux ! Il rassasie les Anges et fortifie les hommes. Donc, ô ma sœur, priez le Seigneur de purifier votre conscience, afin que vous puissiez recevoir dignement les mystères du Corps et du Sang du Sauveur. » Que l'homme s'éprouve lui-même avant de manger le Pain et de boire le Vin eucharistiques. Mais, en quoi consiste cette épreuve ?

Le saint Concile de Trente déclare qu'IL EST NÉCESSAIRE *à toute âme, qui a commis une faute grave, de la confesser et d'en recevoir l'absolution*, avant de s'approcher de la Table sainte. Recevoir, dans un cœur souillé par le péché mortel, le Dieu de toute sainteté, ce serait le plus horrible des sacrilèges, la plus indigne des profanations. Quant aux âmes exemptes de toute faute grave, il n'y a point pour elles obligation de se confesser avant la communion ; cependant il est très salutaire de purifier, d'abord, par le sacrement de pénitence, un cœur qui va devenir le trône du Roi de la pureté.

Il importe de le remarquer, une âme qui *veut vraiment éviter le péché mortel peut se procurer le*

bonheur immense de communier TOUS LES HUIT JOURS. Oui, pour recevoir la sainte communion *une fois par semaine*, il suffit d'être déterminé à mener une vie exempte de fautes sérieuses ; cette proposition est appuyée sur les plus graves autorités. Pourquoi donc cette crainte qui éloigne de l'Eucharistie certaines âmes de bonne volonté et néanmoins encore faibles ? Leurs prières, il est vrai, sont faites sans une grande ferveur ; elles tombent parfois ; mais elles veulent remplir tous les devoirs du chrétien ; on les voit observer fidèlement les lois de l'Eglise, fuir les compagnies dangereuses et les fêtes que condamne l'Evangile. Elles s'efforcent de repousser les pensées coupables que leur suggère l'ennemi du salut, et de conserver comme leur plus riche trésor la pureté de leur cœur.

Ces âmes sont chères à Jésus-Christ ; il les appelle à son banquet divin ; c'est à elles qu'il désire se communiquer, afin de réchauffer leur tiédeur par l'ardeur de son amour, et afin de les fortifier par une nourriture céleste. Que sans crainte donc, après s'être purifiées, s'il est nécessaire, dans le sacrement de pénitence, elles aillent s'asseoir au festin des noces de l'Agneau sans tache, puisqu'elles ont soin de se revêtir de la robe nuptiale de l'état de grâce. Jésus ne leur dira point comme aux vierges folles : « *Je ne vous connais pas* ; » mais il les accueillera avec bonté, et les embrasera d'un amour, dont la flamme consumera bientôt leurs fautes et leurs faiblesses. Pourquoi faut-il qu'on ignore cette condescendance du divin Maître, qui ne dédaigne pas de se donner ainsi aux âmes faibles encore et imparfaites ? Et si on ne l'ignore point, pourquoi redouter de s'unir *tous les huit jours* à un Dieu si miséricordieux ? Pourquoi, sous de vains prétextes, se priver d'un remède si efficace, d'un bonheur si grand, d'un si puissant moyen de salut ?

Nous en avons la confiance, nos pieuses lectrices veulent éviter avec soin toute faute grave ; eh bien ! elles peuvent demander sans crainte à leur confesseur, comme une grande grâce, la permission de communier au moins *une fois par semaine* ; si elles négligaient de le faire, ne serait-il pas à craindre que la tiédeur n'envahît leur âme et que leurs fautes ne se multipliassent encore ? Mais, la communion *de tous les huit jours* les excitera à veiller continuellement sur elles-mêmes,

surtout si elles ont soin de ne communier que quelques jours après la confession. Leurs devoirs d'état ne leur permettent-ils pas de communier une fois par semaine, elles auront soin de le faire *tous les quinze jours*, et surtout, jamais elles ne laisseront s'écouler plus d'un mois sans s'asseoir à la Table sainte.

Heureuse la jeune personne qui, par une vie parfaite, se procure l'immense bonheur de recevoir son Sauveur fréquemment, c'est-à-dire plusieurs fois la semaine ! Heureuse la vierge chrétienne dont le cœur devient souvent le tabernacle du Dieu de l'Eucharistie ! Que peut-elle envier aux Anges du Ciel ? Ne possède-t-elle pas, sous les voiles du sacrement, Celui que les bienheureux contemplent face à face ? Jésus voudrait unir chaque jour tous les cœurs à son Cœur. La sainte Eglise désirerait voir tous ses enfants se nourrir de l'Eucharistie, toutes les fois qu'ils assistent au saint sacrifice, et la communion a été l'aliment quotidien des vierges les plus illustres.

Sainte Catherine de Sienne communiait tous les jours. Si quelquefois, par obéissance à son confesseur, elle se privait de la communion, elle souffrait des douleurs très violentes dans tous ses membres, car l'union de son corps au Corps adorable de Jésus-Christ faisait sa force et sa santé. Le bienheureux Raymond de Capoue fut, de ses confesseurs, celui de qui elle reçut le plus de consolations, parce qu'il lui permettait toujours la communion. Souvent Catherine, dans l'ardeur de ses désirs, lui disait : « Mon père, j'ai faim ! pour Dieu, donnez à mon âme sa nourriture. »

Elle s'adressa un jour à plusieurs prêtres qui, tous, lui refusèrent la communion ; elle pria humblement le clerc, qui servait la dernière messe, de la lui faire donner ; celui-ci ne voulut pas même avertir le prêtre. Ce nouveau refus ne l'empêcha pas d'attendre avec une sainte ardeur, et Notre-Seigneur la communia de sa propre main. Avant la communion, elle fondait en larmes, et son amour éclatait en soupirs et en sanglots qu'il lui était impossible de contenir. Le pape Grégoire XI lui accorda la faveur d'avoir toujours un prêtre pour offrir devant elle le saint sacrifice et lui donner la communion. — Sainte Thérèse communia chaque jour pendant vingt-trois ans.

Nous devons le dire, toutefois, à moins qu'un confesseur ne le permette, pour de sérieuses rai-

sons, pour faire éviter le péché mortel par exemple, c'est un abus d'allier l'amour du monde et une vie tiède à la communion faite plusieurs fois la semaine. Et, sauf l'avis motivé d'un directeur sérieux, on ne peut approuver ces âmes qui, sans direction suivie, sans exercices réguliers pour alimenter en elles la vie intérieure, sans esprit d'oraison, s'approchent de la Table sainte presque tous les jours ? Conservant dans leur cœur de l'affection pour certains défauts qu'elles caressent, tombant souvent dans des fautes, légères il est vrai, mais volontaires et réfléchies, elles ne craignent pas de s'unir fréquemment au Dieu de toute sainteté, comme si les Maîtres de la vie spirituelle n'exigeaient pas qu'une âme, admise à communier plusieurs fois la semaine, retranche toute affection au péché, même véniel, évite habituellement au moins les fautes commises de propos délibéré, et s'exerce à la pratique de l'oraison ?

Le désir de la communion doit toujours être subordonné à l'obéissance ; et trop insister, lorsqu'on demande à son directeur de communier fréquemment, c'est parfois amour-propre plutôt que dévotion. La communion était toujours désirée et attendue par la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, avec une ardeur inexprimable. Lorsqu'elle y était le mieux préparée, la maîtresse des novices de son monastère la lui interdisait, et en même temps la faisait interroger, afin de savoir si elle se plaindrait de cette privation si cruelle pour une âme qui aimait avec tant de force ; mais on ne put jamais obtenir que des réponses comme celle-ci : « Ma mère sait mieux que moi ce qui est nécessaire à mon salut. Notre-Seigneur voit que je ne suis pas digne de le recevoir ; réjouissons-nous donc de ce qu'il ne sera pas aujourd'hui déshonoré et humilié en moi, qui fais un si mauvais usage de sa grâce. »

Sainte Angèle Mérici eut beaucoup de peine, malgré sa sainteté bien connue, à obtenir de son confesseur la permission de communier plusieurs fois la semaine et ensuite tous les jours. Elle donnait quelque aliment à l'ardeur de ses désirs, les jours où elle ne pouvait communier, en faisant la communion spirituelle, qui fut dans la suite tant recommandée aux fidèles par le saint Concile de Trente. Pendant la messe, elle s'y disposait, comme si elle eût dû communier réellement, par

les actes d'une foi vive, d'une humilité profonde et d'un amour ardent pour Jésus présent dans l'Eucharistie. Au moment de la communion spirituelle, par un nouvel acte d'humilité, reconnaissant combien il était juste, à cause de ses fautes, qu'on lui eût défendu de recevoir le Corps du Seigneur, elle suppliait le divin Maître de daigner au moins la visiter par sa grâce ; et elle recevait une telle abondance de dons célestes que souvent son cœur en était rempli, comme si elle eût communié sacramentellement.

Aussi faisait-elle cette communion spirituelle, non-seulement les jours où elle ne pouvait s'approcher de la sainte Table, mais encore les jours même où elle avait eu ce bonheur, communiant en désir à chaque messe qu'elle entendait. Ayant expérimenté elle-même l'utilité de cette pratique, sainte Angèle la recommandait fort à ses filles spirituelles, et nous ne saurions trop exhorter nos lectrices à se la rendre familière. Nous donnons à la fin de cet ouvrage une méthode courte et facile de faire la communion spirituelle.

V

LA PRIÈRE

« O vierge que je vénère, écrivait saint Bernard à sa sœur, je veux que vous le sachiez : c'est Dieu qui nous donne de vouloir, d'entreprendre et de faire le bien. C'est de lui que nous viennent les vertus ; le vice et le péché ont leur source dans notre propre misère. Sans Dieu, nous ne pouvons rien faire de méritoire ; mais par sa grâce nous pouvons beaucoup faire. Encore une fois, je veux que vous le sachiez, ô ma sœur, c'est à la grâce de Dieu que nous devons tous les biens que nous possédons en ce monde. »

Mais, le moyen d'obtenir cette grâce qui nous est si nécessaire, sans laquelle nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée, pas même prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le Ciel ? Ce moyen, dans l'ordre providentiel, c'est la prière. La prière est un canal par lequel découlent du Ciel, comme une rosée bienfaisante, les eaux salutaires de la grâce pour purifier et féconder nos âmes. Avant tout, par

conséquent, il faut implorer le secours de la Puissance divine, a dit saint Augustin. « Ma sœur bien-aimée, continue saint Bernard, notre prière doit être d'autant plus fréquente, qu'elle est pour nous plus utile. Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Vous obtiendrez tout ce que vous demanderez avec foi. » Saint Jacques nous apprend que la prière persévérante du juste a une grande puissance. Priez sans cesse avec des larmes, priez continuellement, priez jour et nuit ; une continuelle prière repousse les traits du démon. »

Dans un autre passage du même livre, saint Bernard invite sa sœur à louer le Seigneur souvent dans le jour, par le chant des cantiques sacrés. Saint Jérôme écrivait à la vierge Eustochie : « Bien que l'apôtre nous recommande de toujours prier, et que pour les Saints le sommeil lui-même devienne une prière, cependant nous devons, le long du jour, nous fixer diverses heures destinées à la prière, afin que si le travail nous absorbe, l'heure marquée nous ramène aux pieds de Dieu. Chacun sait qu'il est bon de prier (plusieurs fois dans le jour et surtout) le matin et le soir. Le repas doit toujours être précédé d'une prière et jamais il ne faut quitter la table sans avoir rendu grâces au Créateur. Pendant la nuit, il est bon de méditer les passages des Ecritures que conserve notre mémoire. En sortant de chez nos amis, armons-nous de la prière ; au retour de la ville, avant de nous asseoir, ayons soin de prier. Ne donnons à notre pauvre corps le repos nécessaire, qu'après avoir donné à nos âmes l'aliment de la prière. Qu'au commencement de chaque action, qu'à chacune de nos démarches, notre main fasse le signe de la croix du Seigneur. »

Saint Jérôme écrivait encore à une jeune Romaine, nommée Salvina : « Les élans de votre âme vers son Dieu doivent être assez fréquents, pour que tous les traits qui frappent ordinairement la jeunesse viennent s'amortir contre votre prière, comme sur un bouclier impénétrable. » A une jeune fille qui se disposait à quitter le monde, saint Athanase écrivait : « Servante du Christ, assise ou debout, pendant le travail comme pendant le repos, en allant vous livrer au sommeil comme en vous levant, ayez toujours sur vos lèvres une louange à Dieu. Dans l'assemblée des fidèles, gardez le silence, ne dites mot, et

donnez toute votre attention aux saintes lectures. Pendant la prière et le chant des psaumes, ne laissez pas des pensées étrangères pénétrer jusqu'à votre esprit. »

Les témoignages que nous venons de citer le prouvent : les saints Docteurs voulaient que la vierge chrétienne menât une vie toute de prière et d'union à Dieu ; que sans cesse de son cœur s'élevât vers le Ciel l'encens de la prière. Ils exigeaient, sans doute, qu'elle fût fidèle à l'accomplissement de tous les devoirs du chrétien ; ils la voulaient obéissante, soumise, laborieuse et charitable ; mais ils demandaient qu'elle fortifiât toutes ces vertus par la prière. La prière n'est-elle pas, en effet, le pain de l'âme, la clef du Ciel, la source de tous les dons célestes, la seule vraie consolation du cœur ?

Formées à l'école des Docteurs de l'Eglise, toutes les âmes saintes ont nourri en elles l'esprit de prière. « Sainte Monique était encore toute petite, et déjà, guettant le moment où on ne la voyait pas, elle s'enfuyait seule à l'église ; elle y cherchait un angle solitaire, et là, les mains jointes, les yeux modestement baissés, elle trouvait tant de charmes à s'entretenir avec Dieu qu'elle oubliait le moment de rentrer à la maison. Quand elle y revenait timide et embarrassée, parce qu'il était tard et qu'elle était sortie seule, elle était sévèrement corrigée et quelquefois battue ; mais ni ces coups, ni ces reproches ne purent jamais lui arracher une plainte, et encore moins diminuer l'affectueuse reconnaissance dont elle entourait sa gouvernante.

« Quelquefois aussi, en jouant avec ses compagnes, elle disparaissait tout à coup, et on la retrouvait immobile, recueillie au pied d'un arbre, ayant oublié le jeu dans la prière. Souvent même elle se levait la nuit en secret, s'agenouillait par terre, puis, joignant ses petites mains, elle récitait avec un recueillement et une ferveur précoces les prières que lui avait apprises sa bonne mère ; on eût dit que Dieu, en lui parlant si intimement au cœur, voulait la familiariser dès son enfance avec cet art divin de la prière, dont elle devait faire plus tard un si merveilleux usage. Il l'exerçait de bonne heure à manier cette arme puissante, avec laquelle elle devait un jour frapper de si grands coups. »

Ce que nous lisons de l'enfance de la vénérable

Marguerite du Saint-Sacrement n'est pas moins admirable. Son recueillement à l'église ravissait tous ceux qui en étaient les témoins. « Quand je la voyais, écrit l'un d'eux, agenouillée devant la statue de la sainte Vierge, immobile, les mains jointes, il me semblait voir l'image d'un ange descendu du Ciel, et je me sentais pénétré de la plus vive dévotion. » A cet âge où les autres enfants ne songent qu'à jouer, Marguerite n'avait d'attrait que pour la prière et la fréquentation des églises. La nuit, dès que la femme attachée à son service s'était retirée, elle se levait doucement et, se glissant à genoux contre son lit, elle passait plusieurs heures à prier, insensible au sommeil et au froid le plus rigoureux. On remarqua dès lors, comme indice d'une grande piété, qu'étant placée pendant la classe à côté de la sœur qui donnait des leçons, elle faisait tous ses efforts pour s'emparer, sans qu'on s'en aperçut, du crucifix attaché au long chapelet que portent les religieuses Ursulines ; elle le tenait constamment pressé sur son cœur et, de temps à autre, le baisait avec un inconcevable amour.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de rappeler aux vierges les grands enseignements et les sublimes exemples des Saints, sur le sujet que nous traitons, parce que le devoir sacré de la prière est étrangement méconnu. Apportant un remède à toutes les plaies de l'humanité, l'auguste Vierge de la Salette a recommandé à son peuple, c'est-à-dire à toutes les âmes, de bien prier, de prier le soir et le matin. Elle serait bien languissante et à la veille de s'éteindre, la piété de la jeune fille qui n'aurait pas soin de commencer et de finir chacune de ses journées, par une prière faite avec recueillement, avec attention et avec ferveur. Que de tentations et de périls apportent avec elles la journée et la nuit, sur lesquelles la prière n'a pas appelé la bénédiction divine !

Fidèles à suivre les conseils des Saints, nos lectrices, nous n'en doutons pas, feront leurs délices de la prière ; et, par des aspirations fréquentes vers le Ciel, leur âme se dégagera de la terre pour monter vers son Dieu.

VI

L'ORAISON

Ecoutons d'abord la grande voix de saint Basile, et élevons nos âmes à la hauteur de ses sublimes pensées : « A tous ceux, dit-il, qui ont le zèle de la justice, mais surtout à l'Epouse de Jésus-Christ, il est salutaire de ramener à l'intérieur les facultés de l'âme, qui tendent à se répandre au dehors par le ministère des sens, et de s'unir par une continuelle charité au Verbe de Dieu, dans la partie la plus intime du cœur, comme dans un lit nuptial divin. Il est salutaire (à la vierge chrétienne) de s'entretenir avec l'Epoux céleste, de méditer jour et nuit sa loi, de faire ses délices de tout ce qui nous fait connaître ses charmes adorables, jusqu'à ce que, s'unissant parfaitement à la divine Sagesse, et ne faisant plus qu'un avec Celui auquel elle a donné son cœur, d'imprudente, elle devienne prudente et sage ; jusqu'à ce qu'enfin, comme une chaste épouse du Verbe éternel, elle paraisse à tous, dans un corps mortel, semblable au Dieu immortel auquel elle est unie.

« De même, en effet, que son époux, quittant les Trônes et les Dominations, s'est uni à elle, en prenant un corps mortel, afin de lui communiquer sa gloire et son immortalité, de même la vierge, par son âme immortelle, doit s'attacher à Celui qui pour elle a laissé les Principautés et les Puissances, et, ayant la nature divine, s'est anéanti par la force de son amour jusqu'à prendre la forme de l'esclave... Jésus-Christ, en effet, n'est point descendu du Ciel afin de s'unir à l'âme fidèle et de rester avec elle sur la terre, mais afin de la prendre, de la transformer et de la transporter de la terre dans les Cieux et dans les éternels royaumes...

« Elevant son cœur au-dessus de ce qui flatte les sens, et appliquant toutes les forces de son âme à l'amour des choses célestes, la vierge foulera aux pieds tout ce que le monde a d'agréable; non seulement elle supportera sans peine d'être privée de ce qui passe pour doux et suave, mais même elle regardera avec compassion les perpétuels tourments de celles qui recherchent des

plaisirs si cruels et de si courte durée. » « A l'exemple de la Vierge Marie, écrivait saint Ambroise, méditez dans votre cœur les mystères de la foi; comme un doux et tendre agneau, ruminez les préceptes du Seigneur, afin de pouvoir dire avec le psalmiste : Je m'exercerai à contempler vos merveilles, ô mon Dieu! »

Saint Jérôme écrivait à Eustochie : « Comme Marie (sœur de Lazare), préférez la nourriture de l'âme à celle du corps. Laissez vos sœurs s'empresser (à remplir les devoirs de l'hospitalité) ; pour vous, asseyez-vous aux pieds du Seigneur et dites : J'ai trouvé Celui que mon cœur cherchait, je le tiens et ne m'en séparerai pas. » Guidées par les conseils des saints Docteurs dans la voie du salut et mues par la grâce divine, les vierges les plus illustres ont aimé à consacrer de longues heures à s'entretenir avec Notre-Seigneur. L'oraison de sainte Thérèse était sublime comme ses vertus. — Dans sa jeunesse, Catherine de Sienne donnait à l'oraison toutes les heures, dont elle pouvait disposer dans sa journée. Elle demanda, écrit l'auteur de son histoire, à aider la servante de la maison. Elle lavait la vaisselle, elle s'occupait des détails de la cuisine ; quand la servante était malade, elle redoublait d'activité ; elle lui prodiguait ses soins avec un incroyable dévouement, elle faisait en même temps tout le service du ménage. Mais tout cela ne la séparait pas de Jésus-Christ son Maître ; comme la flamme tend toujours en haut, ainsi l'âme de Catherine s'élevait naturellement à Dieu. Au milieu des occupations les plus vulgaires, elle entrait en extase; ses yeux se fermaient et elle restait immobile.

Un frère de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, qui put l'observer de près, pendant les vingt années qu'ils vécurent ensemble, nous a conservé sur l'enfance de la bienheureuse des détails ravissants. « Cette sainte enfant, à peine âgée de huit ans, raconte-t-il lui-même, faisait déjà l'oraison mentale, dont elle n'avait appris la méthode que de Dieu seul. Elle y employait deux heures le matin et deux heures le soir, et elle prenait si bien son temps que cela ne l'empêchait pas de faire ce qui lui était commandé par sa mère et même par ses frères, avec une diligence et une modestie à charmer. Elle s'acquittait de ses exercices spirituels avant le jour et à la nuit close.

Mais les domestiques, s'en étant aperçus, avertirent sa mère qui, afin d'empêcher sa fille de veiller, la fit coucher avec elle. Marguerite en fut fort affligée, mais sans en rien laisser paraître, tant elle était humble et soumise. »

Rien n'est plus beau que ce qu'on lit de sainte Rose de Lima. Dès son enfance, son cœur se tenait uni à Notre-Seigneur par une oraison continuelle. Même en songe, son imagination remplie de Dieu ne pouvait se distraire à d'autres objets. Son oraison régulière ne durait pas moins de douze heures par jour. A l'église, retirée dans un angle, elle demeurait plusieurs heures, les yeux fixés sur l'autel, sans prêter la moindre attention aux fidèles qui circulaient autour d'elle. Elle en vint à ne plus pouvoir converser sans parler de Dieu. Désirant faire partager à toutes les âmes les consolations et les fruits de l'oraison, elle entreprit d'abord d'apprendre à la faire à son frère Fernand, lui promettant qu'il retirerait de grands avantages de ce saint exercice. Fernand ne doutait pas de l'utilité de l'oraison; mais il ne la croyait pas d'abord aussi facile que sa sœur le lui disait. Rose insista, et elle réussit si bien que son frère en vint à conserver l'esprit d'oraison au milieu des occupations de la vie.

Rose suppliait aussi les confesseurs et les prédicateurs de ne rien négliger pour amener leurs pénitents et leurs auditeurs à la pratique de l'oraison mentale. Cet exercice, leur disait-elle, est la grande pharmacie où se trouvent des remèdes à tous les péchés des hommes. Elle brûlait du désir de voir toutes les âmes converser avec Dieu et le bénir. Elle invitait même toutes les créatures inanimées à louer leur Créateur. Avant le lever du soleil, elle se rendait à l'ermitage où elle avait coutume de prier, et en ouvrant la porte du jardin, elle s'écriait avec un saint transport : Arbres, plantes, fleurs, bénissez votre Dieu.

Madame de Chantal travaillait avec un zèle infatigable à former ses enfants à la piété. Aussi, Marie-Aimée, l'aînée de ses filles, à un âge où les autres enfants ne sont capables que de petits jeux innocents et de pensées puériles, était susceptible des plus hautes réflexions. L'oraison commença à être son exercice ordinaire, et c'était merveille de voir, tous les jours, cette petite fille, dans la chapelle de sa mère, à genoux comme

un petit ange, sans mouvoir autre chose que ses lèvres pour prononcer ses prières vocales, et, les ayant achevées, faire un gros quart d'heure d'oraison mentale sur le point que sa bonne mère et directrice lui avait déterminé. Trouvera-t-on que c'est trop pour une enfant appelée à la vie du monde ? Ce n'est point ce qu'en pensait saint François de Sales, cet homme cependant si peu suspect d'exagération et de sévérité, qui disait à Madame de Chantal : « Quant à notre Marie-Aimée, d'autant qu'elle veut demeurer dans la tourmente du monde, il faut sans doute avoir un soin cent fois plus grand de l'assurer en la vraie vertu et piété. » (*L'abbé Bougaud.*)

Les admirables passages des saints Pères et les exemples que nous venons de citer sont plus que suffisants pour inspirer à nos lectrices l'amour de l'oraison, de la réflexion, de la conversation avec Dieu. Tous les Maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que l'oraison est une des plus importantes pratiques de la vie chrétienne, un des moyens les plus efficaces de quitter le péché et d'acquérir les vertus. Le grand mal des âmes de nos jours, c'est la légèreté et l'inconstance, et ce mal trouve un remède dans l'oraison. Aujourd'hui, comme au temps du Prophète, on peut dire avec vérité : « La terre est dans la désolation, parce que personne ne réfléchit. »

En un jour malheureux, qu'il faudrait effacer du nombre de nos jours, nous sommes tombés peut-être dans quelque faute grave ; mais en réfléchissant sur notre chute et sur notre malheur, éclairés de la grâce, nous nous sommes dit à nous-mêmes : Oh ! si j'avais connu la profondeur du gouffre dans lequel je me suis précipité, grande aurait été ma vigilance et jamais le démon ne m'aurait entrainé dans l'abîme ! La réflexion nous a inspiré l'horreur du mal et la résolution de le fuir. Eh bien ! si nous négligeons de réfléchir, le regard de notre âme, fasciné de nouveau par la bagatelle, ne pourra découvrir toute la laideur du vice, et nous tomberons encore. Donc, *souvenez-vous de vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez.*

Nous vivons dans le monde, peut-être ? Nous sommes par conséquent entourés de périls. Qui nous en délivrera ? L'oraison. Mille riens absorbent nos moments ; nous nous croyons occupés,

SAINT BRUNO

Fondateur de la Grande-Chartreuse

Obtenez-nous le don d'oraison.

et nos journées souvent se consument en bagatelles. Pourquoi n'arracherions-nous pas quelques instants à des inutilités et même à des devoirs sérieux, pour nous entretenir avec Celui dont la conversation n'a point d'amertume ?

« Donnez vos soins à votre maison, mais sans perdre de vue votre âme, écrivait saint Jérôme à une dame du monde. Choisissez-vous à l'écart un lieu à l'abri du bruit de vos affaires domestiques, où vous puissiez vous retirer comme dans un port, où la tempête de mille préoccupations ne puisse vous atteindre, et où le calme de la retraite apaise les flots de mille pensées diverses qu'ont soulevées vos rapports avec les hommes. Dans cette solitude, la lecture attentive des Livres saints, des oraisons fréquentes, la méditation sérieuse et profonde de la vie future, feront un contrepoids salutaire aux préoccupations dont votre âme est remplie. Croyez-moi, je suis loin, en vous parlant ainsi de vouloir priver votre famille de vos soins ; mon but, au contraire, est de vous fournir le moyen d'apprendre et de méditer ce que vous devez à tous les vôtres. »

Il est si facile, du reste, et si doux de passer quelques instants et même des heures entières avec Notre-Seigneur. « O vierge, s'écrie saint Ambroise, du moment où vous commencez à le chercher, il s'offre à vous ; et comment se cacherait-il à ceux qui le cherchent, Celui qui se montre à ceux mêmes qui ne le cherchent point? A peine vous exercez-vous à penser à lui qu'il est à vos côtés. »

Avons-nous ignoré jusqu'ici la manière de faire la méditation ? Il n'est besoin que de nous en faire instruire par notre confesseur. Nous donnerons, du reste, dans le chapitre suivant, une méthode d'oraison facile et à la portée de tous. Nous l'espérons donc, nos lectrices consacreront chaque jour au moins quelques instants, et demi-heure, s'il est possible, à ce saint exercice.

VII

MÉTHODE D'ORAISON

L'oraison a trois parties, qui sont : la préparation, le corps de l'oraison et la conclusion.

I. — On distingue la préparation éloignée et la préparation prochaine. La préparation éloignée consiste à vivre toujours dans la fuite du péché, la mortification des passions et la garde des sens. « Vous voulez faire oraison? écrivait saint Athanase à une vierge : vivez comme une âme qui est admise à converser avec Dieu. »

L'âme qui est en état de péché mortel sent comme un poids qui, l'entraînant loin de Dieu, l'empêche de s'élever au-dessus d'elle-même et des créatures, pour s'entretenir avec le Créateur. Une âme dissipée, légère, immortifiée, qui veut tout voir, tout entendre, tout savoir, est presque incapable du recueillement que demande l'oraison. Elle est comparable à un chemin sur lequel on jette en vain la semence, parce que les oiseaux du Ciel viennent aussitôt l'emporter. Dans notre siècle superficiel et léger, n'est-il pas à craindre qu'un grand nombre de jeunes personnes ne se laissent envelopper par le tourbillon de la dissipation mondaine? Prenez garde, leur dirons-nous avec saint Paul, ne marchez pas comme des insensées, mais allez avec prudence; ne vous répandez jamais tout entières hors de vous; rendez-vous habituellement compte de vos pensées, de vos paroles, de vos actions; l'habitude de la vigilance sur nos yeux, sur nos oreilles, sur notre langue et sur tous nos sens, nous rend faciles le silence et la séparation des créatures que réclame l'oraison.

La préparation prochaine consiste d'abord à prévoir, dès la veille, le sujet sur lequel on doit méditer, le fruit pratique que l'on veut retirer de la méditation, le lendemain, la résolution qu'on a besoin d'y prendre ; elle consiste encore à se mettre en présence de Dieu, au moment où l'on commence l'oraison. Quand est venu l'heureux moment de converser avec Notre-Seigneur, agenouillons-nous, par respect, dans une église ou dans un sanctuaire, si cela nous est possible, ou mieux encore devant un crucifix ou une statue de la sainte Vierge, dans le lieu le plus retiré de notre maison. Laisons de côté toute préoccupation de famille, de travaux, d'affaires. Baisons avec amour l'image de Jésus crucifié ou de son auguste Mère, et demandons à Jésus et à Marie la grâce de faire une méditation qui serve à leur gloire et à notre salut.

II. *Le corps de l'oraison.* — La méditation des

choses de Dieu nous étant peut-être peu familière et les distractions venant souvent nous éloigner de notre intérieur, il sera bon de nous servir du livre sur lequel nous aurons lu, la veille, le sujet sur lequel nous voulons réfléchir. Sainte Thérèse elle-même se reprochait de n'avoir pas recouru assez tôt à un livre pour faire oraison. Nous lirons donc quelques lignes, nous recueillerons la pensée qu'elles expriment, comme si elle tombait de la bouche de Notre-Seigneur lui-même ; puis, fermant les yeux, ou les fixant sur le Crucifix ou la statue de Marie, nous nous pénétrerons de la vérité et nous la savourerons à loisir. Après avoir ruminé cette nourriture spirituelle et exprimé tout le suc de salut qu'elle renferme, nous lirons un second passage, sur lequel nous réfléchirons de la même manière.

Ce n'est point assez d'accepter la vérité, il la faut aimer; il faut que, dans l'oraison, le cœur surtout agisse, adore, prie, bénisse, loue la majesté de Dieu. Après avoir goûté la seconde pensée, on passe à une troisième, et, ainsi de suite, jusqu'à la fin de la méditation. Pour retirer quelque fruit de ce saint exercice, il semble nécessaire d'y donner au moins dix minutes. Heureuses celles qui pourront y consacrer de longues heures ! O Seigneur, attirez par votre grâce toutes les âmes à l'amour de l'oraison !

Les personnes qui ne savent pas lire, ou celles qui n'aiment pas à méditer en se servant d'un livre, pourront utilement prendre pour sujet d'oraison les formules de prières qu'elles savent par cœur, le *Notre Père*, par exemple. Elles s'arrêteront sur chaque mot pour en pénétrer le sens et et en nourrir leur âme. Afin d'être clair, entrons dans quelques développements.

Notre Père...

Nous avons tous le même Père, qui est Dieu : nous devons l'aimer plus que notre père et que notre mère de la terre, à cause de ses bienfaits et de ses perfections infinies. Puisqu'il est notre Père à tous, nous sommes tous frères, et nous devons vivre dans l'union et la paix, nous aimant les uns les autres. Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et j'aime tous les hommes pour l'amour de vous ! Après ces premiers mots, *Notre Père*, on passe aux suivants : *qui êtes aux Cieux*. Notre Père est au Ciel, c'est-à-dire dans la gloire, dans le bonheur ; c'est là qu'il nous appelle,

c'est de là qu'il nous protège. Vous qui êtes aux Cieux, notre Père, veillez sur moi du séjour de votre gloire, et faites qu'un jour je sois auprès de vous ! On fait ainsi sur chaque mot du *Pater* ou de toute autre prière, les réflexions qu'inspire l'esprit de foi.

Les commandements de Dieu et de l'Eglise peuvent aussi fournir des sujets d'oraison très pratiques. Prenons un de ces commandements ; recherchons avec attention ce qu'il défend et ce qu'il ordonne : puis examinons à loisir comment nous avons évité ce que Dieu et l'Eglise nous interdisent, et comment nous avons observé ce que Dieu et l'Eglise nous commandent. Demandons ensuite pardon au Seigneur de notre peu de fidélité à accomplir sa loi. Ce genre d'oraison nous rendra facile l'examen de conscience et nous apprendra à nous connaître nous-mêmes.

C'est une méthode d'oraison simple et salutaire tout à la fois que de parcourir en esprit les plaies sacrées du Sauveur. On se met au pied de la croix comme Madeleine, et avec elle on cherche à recueillir les gouttes de sang qui coulent du corps déchiré de Jésus. On embrasse les pieds percés du divin Maître, et on demande pardon des démarches criminelles que l'on a faites, en se rendant dans des compagnies ou dans des lieux dangereux pour l'innocence. Passant ensuite aux mains percées par de gros clous, on les adore et on demande pardon de toutes les actions coupables que l'on a eu le malheur de commettre. En considérant la couronne d'épines, on s'excite au repentir de toutes les vanités dont on a chargé sa tête, de toutes les paroles immodestes auxquelles on a prêté l'oreille avec complaisance, de tous les regards qui ont blessé la plus belle des vertus. Enfin on entre dans ce Cœur adorable qui nous est toujours ouvert ; on s'y cache, comme dans un port de salut ; on dit, avec un saint Docteur : « Dans ce cœur, je bâtirai ma tente ; car il fait bon y rester toujours. »

A la fin de l'oraison, examinons comment nous avons vécu à l'égard de la vérité ou de la vertu sur laquelle nous avons médité, et formons le ferme propos de mieux faire à l'avenir ; gardons-nous toutefois de nous contenter d'une résolution vague et indéterminée ; armons-nous de la volonté énergique de combattre notre défaut dominant, de déraciner l'habitude mauvaise dont

nous sommes le plus tristement esclave, de nous éloigner sans retard de l'occasion dangereuse dans laquelle nous faisons de plus fréquentes chutes. SANS CETTE RÉSOLUTION PRATIQUE, L'ORAISON NE PRODUIRAIT PRESQUE AUCUN FRUIT DE SALUT.

III. *Conclusion.* — Nous baiserons ensuite, avec le plus profond respect et avec l'amour le plus tendre, l'image du Sauveur ou de sa sainte Mère. Nous conjurerons Jésus et Marie de fortifier nos bons désirs, et de nous aider à les accomplir. Nous nous entretiendrons encore un instant avec eux, les remerciant, faisant tour à tour des actes de charité et de contrition, et priant pour nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, pour les pauvres pécheurs et pour les âmes du purgatoire. Enfin, après avoir demandé, en nous inclinant profondément, à Notre-Seigneur et à sa Mère de nous bénir, nous vaquerons sans retard à nos occupations ordinaires, nous rappelant le plus souvent qu'il nous sera possible notre oraison du matin et exécutant aussitôt les résolutions que nous y aurons prises.

VIII

PRÉSENCE DE DIEU

A une dame lancée au milieu des dissipations de la cour, saint François de Sales écrivait : « Nulle compagnie, nulle sujétion ne peut vous empêcher de parler souvent avec Notre-Seigneur, ses Anges et ses Saints, ni de parcourir souvent les rues de la Jérusalem céleste, ni d'écouter les sermons intérieurs de Jésus-Christ et de votre bon Ange, ni de communier tous les jours en esprit. Faites donc avec gaîté de cœur tout cela. » Fénelon écrivait dans le même sens que le doux et saint évêque de Genève : « Accoutumez-vous, dit-il, à étendre peu à peu l'oraison, jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en oraison ; car, en effet, il faut y être... Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête qui serait impraticable ; il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix, où vous consulterez facilement le Bien-Aimé sur ce

que vous aurez à faire... Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur. »

A une dame pieuse vivant au milieu du monde, l'immortel archevêque de Cambrai écrivait encore : « Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir ; mais vivons d'oraison toute la journée, dans le détail de nos occupations ; et, comme on digère ses repas pendant toute la journée, digérons toute la journée le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison, comme du centre, sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et les conversations. » Cette oraison continuelle, ce souvenir constant de la présence de Dieu a été recommandé d'une manière spéciale aux vierges chrétiennes par les Docteurs de l'Eglise.

Traçant à sa sœur une règle de conduite, saint Augustin lui disait : « Toutes les fois que l'esprit malin vous suggère quelque pensée coupable, sachez que vous êtes en présence de Celui qui scrute les cœurs et les reins, et que son regard découvre tout ce que vous faites et tout ce que vous pensez. » « La vierge, dit saint Basile, doit soumettre à son Epoux céleste tous ses mouvements. Qu'elle orne donc avec soin son cœur, comme le temple et le lit de l'Epoux, afin que son âme, toute brillante de pureté, y puisse recevoir les divins embrassements; car l'Epoux céleste sait démêler, non-seulement ce qui paraît aux yeux des mortels, mais ce qui est caché dans les replis les plus secrets des cœurs. Il n'est point, dans une conscience coupable, de profondeur assez ténébreuse pour échapper à son regard.

« L'épouse du Seigneur ne peut se soustraire, ni à l'Oreille qui entend tout, ni à l'Œil qui voit tout. Qu'elle le sache donc, la vierge, si étant seule elle prononce une parole, elle parle aux oreilles de l'Epoux ; si elle agit, c'est sous le regard de l'Epoux ; si elle pense, l'Epoux pénètre aussitôt sa pensée... N'est-il pas écrit, en effet : Si quelqu'un agit en secret, pourrai-je l'ignorer ? Comment n'entendrait-il pas, Celui qui a formé l'oreille de l'homme ? Serait-il aveugle, Celui qui a façonné les yeux de ses créatures ? Et comment

ne connaîtrait-il pas toutes choses, Celui qui apprend à l'homme la science et aux regards duquel tout est à nu et à découvert? Que l'homme de péché, aveuglé par le crime, se fasse illusion à lui-même; qu'il dise tant qu'il voudra : « Les ténèbres m'environnent, et les murs me tiennent caché; qui donc pourra me voir? » celle dont l'âme est éclairée par l'admirable lumière de la grâce poussera, dans toute occasion, ce cri dicté par la Sagesse qui doit toujours la conduire : « O Seigneur! devant vous, les ténèbres n'ont plus d'obscurité et la nuit brille comme le jour. »

« L'épouse du Seigneur veillera donc sur ses yeux; et, s'ils se portent à des regards que l'Epoux a pour agréables, elle les laissera agir avec confiance; mais, si elle surprend dans son regard quelque chose qui blesse tant soit peu l'Epoux divin, parce qu'aucun homme ne la voit, elle sera loin de se croire soustraite à l'œil de Dieu. Elle observera de la même manière ses paroles, ses pensées et tous les mouvements de chacun de ses membres; car, si elle est attentive à plaire au Seigneur, elle ne doit rien oser faire qui lui déplaise. »

Après avoir remarqué que ce serait outrager Jésus-Christ de se permettre, en sa présence, ce qu'on éviterait en présence des hommes, saint Basile continue : « Personne n'est présent; mais, ô vierge, vous êtes présente à vous-même, et c'est vous-même que vous devez surtout respecter..., vous-même, dis-je, et votre conscience, et votre Ange gardien, qui est toujours à vos côtés, lors même que vous êtes absolument seule. Conviendrait-il que l'homme et surtout la vierge méprisassent la présence de l'Ange auquel sont confiés le soin et la garde de notre salut?

« La vierge respectera donc avant tout Jésus-Christ son Epoux, Dieu le Père et le Saint-Esprit. Faut-il m'étendre encore sur ce sujet? Elle respectera les phalanges nombreuses des Anges et des Saints, nos Pères dans la foi. Il n'est aucun de ces bienheureux qui ne voie tout dans l'univers. Puisque la vierge redoute les regards de la foule, et qu'il est impossible de se soustraire à la présence de cette multitude innombrable, elle ne fera jamais rien qui ne convienne à la sainteté de son état. Se pénétrant profondément de ces pensées, elle s'en fera un rempart inexpugnable; et,

se souvenant sans cesse que nous devons comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, elle craindra, non seulement toute action, mais même toute pensée coupable. »

Le souvenir de Dieu exclut tout péché, a dit saint Jérôme ; et, au témoignage de sainte Thérèse, tout le mal vient de ce que nous ne pensons pas à la présence de Dieu. O Seigneur ! pourquoi ne se souviennent-elles pas de vous, ces âmes que vous avez comblées de tant de faveurs ? *La jeune fille oublie-t-elle jamais les ornements dont elle se pare ?* Et vous, qui êtes notre gloire, notre vie, notre Père, notre Epoux, nous vous oublions, ô mon Dieu !

Saint Liguori conseille d'avoir sur soi ou dans son appartement, des objets pieux qui puissent, en frappant souvent nos regards, nous rappeler la présence de notre divin Maître. Une jeune personne fera bien de porter toujours ou d'avoir toujours devant elle un crucifix, sur lequel elle jettera souvent les yeux. Pendant la nuit, elle le collera sur ses lèvres, dans les heures d'insomnie. Mais rien ne nous paraît plus propre à rappeler le souvenir de Dieu que les merveilles de la création. Si nous y prenions garde, nous trouverions le nom du Seigneur écrit sur toutes ses œuvres : sur les étoiles qui ornent la voûte du ciel, comme sur les plantes et les fleurs qui parent la surface de la terre. L'animal robuste, comme le plus petit insecte, nous parle de Dieu. Le jour raconte sa gloire au jour ; et la nuit, à la nuit. C'est à cause de notre légèreté et de notre irréflexion que nous ne savons pas lire dans ce livre de la nature, et que nous n'entendons pas ces voix puissantes, qui nous crient de penser à Dieu.

Quand nous rencontrons un ouvrage fait avec beaucoup d'art, nous demandons quel est l'ouvrier habile dont le génie a enfanté un tel chef-d'œuvre, et nous lui donnons des éloges. A la vue de l'herbe que nous foulons aux pieds, des arbres qui nous prêtent leur ombrage, des oiseaux qui se plaisent à nous réjouir de leurs chants ; à la vue des moissons, des montagnes, de la mer, du ciel semé d'étoiles ou chargé de nuages, demandons-nous quel est l'auteur de ces belles et grandes œuvres, et pensons à notre Créateur.

Toutefois, ce n'est point assez de se souvenir de Dieu : il faut, de plus, nous adresser fréquemment à lui, dans le cours de nos travaux : quand

l'heure sonne, lorsque nous sommes dans la joie ou dans la tristesse, quand le démon, le monde ou la nature se soulèvent contre nous, quand les beautés de l'univers ou quelque objet pieux frappe nos regards, alors faisons une prière courte, mais brûlante, qui s'élance du cœur comme un trait rapide, pour voler vers le Seigneur de qui nous attendons tout secours. Ces élévations du cœur à Dieu ne demandent pas de temps ; elles n'exigent point que nous interrompions nos occupations ordinaires. Nous pouvons les faire toujours et partout : dans nos travaux, dans nos conversations, au milieu du monde comme dans la solitude ; il n'est pas nécessaire de nous mettre à genoux, pas même de remuer les lèvres : il suffit d'un regard jeté vers le Ciel, d'un simple mouvement de l'âme qui s'élève vers Dieu, pour lui dire : *Seigneur! à mon secours!* ou bien : *Mon Dieu, je vous aime!* ou encore : *Mon Jésus, miséricorde!* ou tout autre prière de ce genre, selon l'attrait et le besoin du moment.

Le souvenir continuel de Dieu était toujours présent à l'âme de l'admirable Sainte dont nous avons déjà parlé : « Rose de Lima, écrit l'auteur de sa vie, se tenait tellement unie à Dieu, qu'elle ne perdait pas de vue un instant sa divine présence. En travaillant, en prenant ses repas, en lisant, en se promenant, dans le jardin comme dans l'église, dans les places publiques comme dans sa chambre, elle voyait cette Majesté tout aimable que les Anges adorent. Cette occupation de ses puissances intérieures avait lieu sans une abstraction notable de ses sens. Ainsi, tout en parlant à Dieu au dedans d'elle-même, elle réglait les affaires domestiques, répondait à propos aux questions qu'on lui faisait, conversait d'une manière facile, et agissait avec la dextérité, l'attention et la promptitude que mettent à leurs opérations extérieures ceux qui ne pensent pas à autre chose qu'à ce qu'ils font.

« Un jour, étant revenue de l'église accablée de fatigue, elle voulut se faire un potage pour réparer ses forces épuisées. Elle descendit donc au jardin afin d'y prendre du bois pour allumer le feu qui lui était nécessaire. Alors un oiseau s'étant mis à chanter, elle s'arrêta pour l'écouter, avec la pensée qu'il chantait au Seigneur un hymne de louanges. Pendant qu'il modulait et variait agréablement les sons de sa voix, elle fit une réflexion

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

Docteur de l'Eglise

Qui a si bien écrit les gloires de Marie.

qui la fit rougir et l'indigna en quelque sorte contre elle-même : « Eh quoi ! se dit-elle intérieurement, ce petit être privé de raison, pour louer son Créateur et le mien, oublie de chercher sa pâture ; et moi, au lieu de l'imiter, j'irais me préparer un aliment ! Non, certes, il n'en sera pas ainsi ! Louons Dieu maintenant, nous déjeunerons une autre fois ! » Oh ! que le temps passe vite avec le Seigneur, quand on l'aime ! Cette sainte fille croyait avoir donné un demi-quart d'heure au chant de cet oiseaux et à ses propres réflexions, et plusieurs heures s'étaient écoulées à son insu.

« Une plante, une fleur, un brin d'herbe, un insecte, une pierre, un morceau de bois sec, suffisaient pour élever son esprit à Dieu et embraser son cœur. Dans le carême de 1617, qui fut la dernière année de la vie de cette sainte, un petit oiseau venait chaque soir, après le coucher du soleil, se percher sur un arbre, devant la fenêtre de sa chambre, et chantait d'une voix sonore, comme pour l'inviter à en faire autant. Rose, docile à cette aimable invitation, fit en vers un charmant cantique pour provoquer son petit chantre des airs, ou répondre à ses provocations. Et tous les soirs, pendant une heure entière, Rose et le petit oiseau alternaient leurs chants de louange à leur Créateur. L'oiseau s'envolait ensuite pour revenir le lendemain. La Sainte, affligée de sa retraite, disait : « Mon petit oiseau me quitte, mon chantre s'envole ! Qu'il soit béni à jamais le Dieu qui est toujours avec moi ! »

IX

LA LECTURE SPIRITUELLE

Dans l'oraison, nous parlons à Dieu, et dans la lecture, c'est Dieu qui nous parle. « Lisez souvent, écrivait saint Jérôme à la vierge Eustochie; apprenez beaucoup ; que le sommeil vous surprenne tenant en main les saints Livres, et que votre tête appesantie retombe sur la page sacrée. » « Je vous le dis, ô vierge, je vous le répète, je ne cesserai de vous le conseiller ; que l'amour des saintes lectures remplisse votre cœur. Jamais dans la bonne terre de votre âme, ne recevez des grains d'avoine ou d'ivraie. Réglez les heures que vous

devez consacrer à étudier..., et réservez-vous du temps pour lire, non par manière d'étude, mais pour la consolation et l'instruction de votre âme.

« Aimez les saintes Ecritures, et la Sagesse vous aimera. Qu'elles soient un ornement dont vous parerez votre cœur. » « Préférez la lecture, ce festin de l'âme, au mets dont le corps est avide. » « Et si on vous prie de quitter votre livre pour prendre quelque nourriture, répondez aussitôt : « L'homme ne vit pas seulement de pain, « mais de toute parole qui sort de la bouche de « Dieu. »

Saint Augustin écrivait à sa sœur : « Je ne veux pas que jamais vous vous croyiez en sûreté, ô ma sœur ; mais je désire que, pareille à la timide colombe, vous habitiez toujours le voisinage des ruisseaux, afin de découvrir dans l'onde, comme dans un miroir fidèle, l'ombre du vautour et d'échapper ainsi à ses poursuites. Les ruisseaux sont les sentences des saintes Ecritures qui découlent de la source très pure de la Sagesse et trahissent les suggestions de l'ennemi du salut... Rien n'est propre à retrancher les pensées inutiles et à chasser les pensées mauvaises comme la méditation de la parole de Dieu. La vierge doit donc se familiariser tellement avec cette divine parole qu'elle ne veuille, ni ne puisse penser à autre chose. Que le sommeil la trouve méditant les Ecritures. A son premier réveil doit s'offrir à son esprit une sentence des saints Livres, que dans ses songes sa mémoire lui rappellera encore. »

Selon la pensée de saint Jérôme, les bonnes lectures éclairent notre intelligence et fortifient notre cœur. En lisant ou en entendant lire quelques pieux ouvrages, nos lectrices n'ont-elles pas senti souvent un rayon de lumière briller aux regards de leur âme et de saints mouvements échauffer et exciter leur cœur ? Qu'est-ce qui détermina saint Antoine à vendre ses biens et à tout quitter pour se retirer au désert ? N'est-ce pas la lecture de ce passage de l'Evangile : « *Allez, vendez tout ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres.* » N'est-ce pas la lecture de ce texte de saint Paul : « *Revêtez-vous de Jésus-Christ et ne tenez aucun compte des désirs de la chair,* » qui acheva la conversion du grand saint Augustin ?

Marie Péronne de Châtel était une jeune personne de vingt ans, riche, bien faite, gracieuse

de visage, passionnée pour la musique, la danse, la poésie et causant à merveille... La lecture des romans, les flatteries du monde, le goût de la poésie, ces talents de la musique et de la danse, de si peu de valeur en eux-mêmes, mais dont les jeunes personnes sont si fières, diminuèrent en elle le goût des choses de Dieu, et elle se sentit peu à peu entrainée vers le monde. Une affection terrestre acheva, sur ces entrefaites, de porter le trouble en son âme. Un jeune gentilhomme qui était attaché à l'ambassade, doué de toutes les belles qualités qui peuvent mériter l'estime des personnes d'honneur, lui déclara dans les termes de la vertu l'affection qu'il avait pour elle. Marie Péronne y fut sensible, et son cœur se trouva ainsi sur une de ces pentes dangereuses sur lesquelles on descend tous les jours un peu, même malgré soi. Mais plus elle jouait avec le monde, plus Dieu la pressait du vif aiguillon de sa grâce.

Le *Mémorial de Grenade*, lui étant tombé entre les mains, elle lut avidement ces pages admirables où le saint religieux décrit le bonheur des âmes chastes et les inénarrables joies de l'amour de Dieu. Partagée alors entre deux séductions contraires et, pour ainsi dire, déchirée en deux, elle souffrit horriblement. « Hélas ! disait-elle sans cesse à Dieu, pourquoi permettez-vous donc que mon cœur et mes pensées courent après d'autres choses et qu'un mortel, que je ne puis ni ne veux haïr, les emporte ? Bouchez mes oreilles pour que je n'entende plus la voix de cette sirène ! » Elle gémissait ainsi au pied des autels ; mais, aussitôt que la sirène reparaissait, son cœur redescendait avec complaisance à toutes ces choses qu'elle ne pouvait ni ne voulait haïr. Il fallait qu'elle reprit son livre, et de nouveau la force renaissait ; un calme doux et profond rentrait pour quelque temps dans son esprit.

Sous le charme toujours croissant de cet ouvrage d'or, Péronne résolut de renoncer à ce qui avait fait la gloire mondaine et la folle joie de sa jeunesse. Elle aimait avec passion la musique ; elle y renonça, ainsi qu'à la poésie ; elle dit aussi adieu à la danse : et, quelques instances qu'on lui fit, elle ne voulut plus paraitre au bal qui se donnait tous les jours chez M. l'ambassadeur, où elle était la plus désirée. Ces sacrifices n'étaient pas faits, on peut le penser, sans qu'il en coûtât beau-

coup à cette âme généreuse, mais inclinée au monde.

Quelquefois, le son des violons arrivant jusqu'à sa chambre, elle sentait aussitôt se réveiller en elle sa passion pour la danse ; mais alors elle prenait en main un petit livre de piété « où il était exprimé comme quoi la mort fait danser tout le monde sur une même cadence, » et elle tenait ses yeux arrêtés sur cette image tragique, jusqu'à ce que la crainte de la mort eût banni le désir, qu'elle avait éprouvé de revenir aux futilités du monde. Quelque temps après, Marie Péronne allait s'enfermer dans un cloître ; elle fut une des premières et des plus brillantes gloires de la Visitation de Sainte Marie. Sans les bonnes lectures, qui lui ouvrirent les yeux sur le néant des créatures, elle se serait peut-être perdue pour jamais au milieu des fêtes du siècle (1).

Vous donc qui avez à courir les mêmes périls, ne laissez pas passer un seul jour sans donner quelques instants, et des heures même, si vous le pouvez, à de pieuses et saintes lectures.

Nous vous devons ici, sur ce sujet, quelques conseils utiles: Une jeune personne ne lira les saintes Ecritures qu'avec la permission de son confesseur et en se servant d'une traduction approuvée. On ne saurait trop se tenir en garde contre certaines traductions de la Bible, faites par les protestants et répandues parmi les fidèles pour semer le venin de l'hérésie.

Saint Liguori conseille la lecture de la Vie des Saints, disant qu'il n'en connaît pas de plus utile. Toutefois, *les Vies abrégées des Saints*, bien que fort édifiantes, sont d'une brièveté uniforme qui en diminue l'intérêt. Il faut donc choisir de préférence les histoires détaillées des Saints. On y trouve des développements pratiques; on y voit agir dans leur vie intime, dans leurs occupations de chaque jour, ces héros de l'Evangile qui ont fait passer dans leur conduite les conseils de Jésus-Christ. Un grand nombre de *Vie des Saints* ont été écrites ou traduites de nos jours. Nous indiquerons ici celles qu'une jeune personne peut parcourir avec le plus de fruit: l'*Histoire de Mada-*

---

(1) Marie Péronne de Châtel fut la première supérieure du monastère de la Visitation de Grenoble. Ce monastère, comme on le sait, fut fondé par saint François de Sales.

me de Chantal et des origines de la Visitation, par M. l'abbé Bougaud ; la *Vie de Madame Acarie*, par M. l'abbé Boucher. Celles de sainte Paule, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Angèle Mérici, de sainte Rose de Lima, de sainte Germaine Cousin, de Madame Louise de France, de Marie Eustelle, intéresseront assurément, et édifieront.

Saint Liguori recommande aussi la lecture des *Œuvres* de saint François de Sales, du Père de Grenade, du Père Rodriguez et du Père Saint-Jure. Le *Traité de la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu*, *l'Homme spirituel*, *le Livre des élus* du Père Saint-Jure ; le *Guide des pécheurs* et le *Mémorial* du bienheureux Louis de Grenade ; la *Pratique de la Perfection chrétienne* de Rodriguez, sont, en effet, des ouvrages pleins de doctrine et d'onction, qui laissent loin derrière eux cette foule de publications récentes qui traitent des choses de Dieu, mais avec un grand échafaudage de paroles presque vides de pensées.

Nous devons, enfin, recommander à nos lectrices : l'*Imitation de Jésus-Christ*, *le Combat spirituel*, *les Gloires de Marie*, par saint Liguori, et le *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, par le V. Grignon de Montfort. Il est bon de s'attacher à quelqu'un de ces ouvrages, de le lire et de le relire souvent, jusqu'à ce qu'on ait mis en pratique les leçons qu'il renferme (1). L'important n'est pas de lire beaucoup, mais de bien lire et de nourrir son âme de la vérité. Quand le cœur est touché, au lieu de poursuivre la lecture avec une activité curieuse et inquiète, il faut s'arrêter, goûter le don de Dieu, élever son âme vers le Ciel et former la résolution de mieux vivre.

X

SANCTIFICATION DES ACTIONS ORDINAIRES

Saint Augustin nous dit : « Si vous faites bien toutes vos actions, vous louez Dieu sans cesse. »

(1) Nos lectrices pourront peut-être, avec quelque fruit, relire attentivement, en leurs heures de loisir, le petit écrit que nous leur offrons, et faire quelquefois leur oraison sur les divers sujets que nous y avons traités pour elles. Elles trouveront aussi matière à leur édification, dans les autres ouvrages que nous avons publiés, et qu'elles peuvent nous demander à la Salette par Corps (Isère).

SAINT AUGUSTIN

D'après Fra Angelico

Il tient entre ses mains sa Règle.

Oui! remplir ses devoirs d'état, sanctifier ses occupations de chaque jour, ses travaux, ses peines, ses repas même et ses délassements, c'est prier. Pourquoi, se demande un grand orateur? parce que c'est tout à la fois et honorer Dieu et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont le fruit de la prière. Observation importante et bien consolante pour une infinité de personnes qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-elles, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Ces mêmes occupations, qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la prière, sont, au contraire, des prières elles-mêmes et des prières très efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite. » Mais le moyen de sanctifier ses actions journalières et de les rendre ainsi agréables à Dieu? Nous allons l'indiquer brièvement.

1° Soyons toujours en état de grace. Une faute grave donne la mort à l'âme; et c'est pour cela qu'on l'appelle mortelle. Dieu, dit saint Augustin, est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps. Quand l'âme se sépare d'un corps, ce corps devient cadavre; et quand Dieu s'éloigne d'une âme, cette âme est ensevelie dans la mort. Or, c'est le péché mortel qui chasse Dieu d'un cœur coupable; la sainteté infinie pourrait-elle habiter dans une âme souillée par la noirceur du crime? Elle est donc étendue sans vie spirituelle, l'âme qui, par une chute mortelle, a perdu l'amitié de son Dieu. Semblable à un arbre qu'un ouragan a renversé et qui, arraché au sol où il puisait sa sève, ne peut plus porter ni fleurs, ni fruits, cette infortunée est incapable de produire des fruits de salut qui soient méritoires pour le Ciel. Ni ses actions indifférentes, ni même ses prières, ses aumônes et ses bonnes œuvres ne lui donnent aucun droit à l'héritage céleste.

Elle doit prier, sans doute, cette âme pécheresse : jamais elle n'eut un plus pressant besoin du secours de Dieu; elle doit racheter son péché par de bonnes œuvres et par des aumônes. Mais si, par la miséricorde divine, ces prières et ces bonnes œuvres lui obtiennent la grâce de la conversion et du retour à Dieu, elles ne seront jamais récompensées dans le Ciel. C'est là une vé-

rité incontestable que Dieu nous a révélée par l'apôtre saint Paul. « Quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, nous dit le Docteur des nations, quand je livrerais mon corps aux flammes jusqu'à en être consumé, si je n'ai la charité (la grâce sanctifiante, l'amitié de Dieu), tout cela ne me sert de rien (pour l'éternité). Vérité accablante pour ces chrétiens qui, pendant des années entières, restent dans le péché mortel sans en faire pénitence! Toutes leurs sueurs, toutes leurs peines, tous leurs travaux sont perdus pour le Ciel!

Quoi! avec un moment de tribulation, vous pourriez vous préparer un poids éternel de gloire, et vous le perdez par votre faute! Vous n'employez pas les peines du temps à vous amasser les éternelles joies du paradis! Après les souffrances de cette vie, vous voulez donc vous préparer un malheur sans terme? Ah! n'est-ce pas assez des larmes de cet exil, et faut-il encore qu'après les épreuves qui pèsent sur nous, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, nous entrions dans les tribulations des réprouvés? Encore une fois, n'ayons pas le triste courage, ou plutôt l'aveugle faiblesse, de rester un seul jour en état de péché mortel! Si nous avons le malheur de tomber, relevons-nous aussitôt, en nous approchant du sacrement de pénitence : ou au moins, si nous ne pouvons pas sur-le-champ avoir recours à ce divin remède, faisons du fond de notre cœur un acte de contrition parfaite.

2° Pour que nos actions de tous les jours soient méritoires devant Dieu et attirent sur nous ses faveurs, NOUS DEVONS LES OFFRIR A CE BON MAITRE EN LES FAISANT PAR UN MOTIF SURNATUREL. Quoi de plus juste que cette offrande? Dieu nous a créés : par conséquent nous sommes sa propriété et son domaine; il a des droits sur tout ce que nous avons et sur tout ce que nous sommes : sur nos actions, sur nos paroles, sur nos pensées, sur les affections de notre cœur; et cela, non pas en certains jours seulement et à certains moments de notre vie, mais toujours. Il n'y a pas une heure, pas une seconde de notre existence, qui ne lui appartienne, et qui ne doive être rapportée à sa gloire.

Rapporter nos actions à notre orgueil ou à la satisfaction de nos sens, ou bien aux créatures,

par des motifs contraires à la foi, c'est nous priver de tout mérite surnaturel. Nous refusons le salaire à un ouvrier qui ne travaille pas pour nous : Dieu ne doit pas l'éternelle récompense à nos meilleures actions, si nous ne les lui rapportons pas. Prenez donc la sainte habitude d'offrir, dès votre réveil, au Seigneur tout ce que vous ferez dans la journée ; tournez votre cœur avec amour, dès le matin, vers votre Père qui est aux Cieux, et dites-lui avec ferveur : « *Seigneur, vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout et par amour pour vous je vous consacre toutes mes actions de ce jour ; que toutes servent à votre gloire !* »

En vertu de cette offrande faite à Dieu dès le matin, non-seulement vos prières et vos bonnes œuvres, mais même vos actions indifférentes, comme les repas, les récréations, le sommeil, mériteront leur récompense et seront une espèce de prière, pourvu toutefois que vous n'ayez pas commis de fautes graves entre cette offrande et les actions que vous faites : c'est l'enseignement de la théologie. Il suffit de faire cette offrande tous les matins, et elle persévère toute la journée ; mais il est bon de la renouveler souvent dans le jour, surtout au commencement de ses principales actions.

XI

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Nous aimerions à entrer ici dans quelques détails sur les dévotions qui ont pour objet le Sacré-Cœur, le divin Sacrement de l'autel, saint Joseph, l'Ange gardien et le Saint qui nous a été donné pour patron à notre baptême. Afin de ne pas être trop long, nous devons nous borner à dire que toutes ces dévotions sont pour les âmes une source de grâces et de salut ; aussi l'Eglise les enrichit-elle de ses faveurs. Mais, à des enfants de Marie, il est nécessaire de parler de leur Mère du Ciel ; il faut leur dire quel amour et quelle vénération elles doivent à cette douce Reine de nos âmes (1).

(1) Nous ne pouvons ici, qu'être très court ; mais nos lectrices trouveront la doctrine catholique sur la sainte Vierge, dans l'opus-

Marie, c'est la Fille de Dieu le Père, la Mère du Fils, l'Épouse du Saint-Esprit. Marie, c'est le chef-d'œuvre de la Toute-Puissance divine. Dieu pouvait faire un ciel plus beau, une terre plus belle, mais il ne pouvait se choisir une Mère plus admirable. Elle est admirable, Marie, dans son Immaculée Conception. Tandis que tous les hommes sont enveloppés dans les ténèbres du péché originel et sont conçus dans la disgrâce de Dieu, Marie seule est dans la lumière de l'innocence et dans tout l'éclat de la sainteté. Marie est admirable dans sa naissance qui annonce la joie à l'univers, comme parle l'Eglise, et fait briller l'aurore de la délivrance à l'humanité courbée sous le joug de Satan.

Elle est admirable dans son enfance passée dans le Temple, admirable par l'humilité, la religion, la charité qu'elle y pratiquait. Son âme, selon la pensée d'un Saint, y était comme un jardin fertile où s'étalaient les plus belles fleurs, et d'où s'exhalait le parfum de toutes les vertus. Marie est admirable dans le mystère de l'Incarnation du Verbe : cette humble vierge reçoit la visite et les hommages d'un prince de la cour céleste ; l'archange Gabriel lui annonce qu'elle est appelée à devenir la Mère de Dieu ; elle répond : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Par ce seul mot, qui exprime le consentement de Marie, s'opère un prodige plus grand que la création du monde : *le Verbe se fait chair et il habite parmi nous*.

Qui ne serait ravi en contemplant Marie à Bethléem ? Elle y nourrit de son lait virginal Celui qui fournit leur pâture à tous les êtres, même aux petits oiseaux ; elle porte sur son cœur Celui qui soutient le monde. C'est par les mains de Marie que Jésus, au Temple, se présente à son Père comme victime pour les hommes. Pendant trente ans, elle commande à Celui dont le nom seul fait fléchir tout genou au Ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est à la prière de Marie que Jésus fait son premier miracle. Elle est admirable surtout, l'auguste Vierge, au pied de la croix : là, elle immole, à la gloire du Père, l'Agneau sans tache dont le sang efface les péchés du monde ; là, elle

---

cule que nous avons publié sous ce titre : *La Vierge Marie, ce que nous lui devons*. Prix, 60 centimes. Se trouve à la Salette, par Corps (Isère).

se fait victime avec son divin Fils ; elle est corédemptrice du monde ; là, elle devient la Mère des hommes, en les adoptant tous en la personne de saint Jean.

Après l'Ascension du Sauveur, Marie dirige, protège et féconde l'Eglise, et après qu'elle a accompli sa grande mission, elle entre dans la gloire des élus. Son corps immaculé devait, comme celui de son divin Fils, être soustrait à la pourriture du tombeau. Ressuscité et glorieux, il a été élevé au Ciel par les Anges. Dans les Cieux, Marie, assise à la droite de son divin Fils, règne sur les Saints, les Anges, les Archanges et toutes les Principautés célestes. Elle est la très digne Reine du monde ; toute puissance lui a été donnée au Ciel et sur la terre. Sa prière tient de la nature du commandement : Jésus, le Fils le plus soumis, ne saurait faire essuyer un refus à sa Mère.

C'est assez dire que Marie, après Dieu, mérite tous nos hommages, tout notre amour, que nous lui devons une vénération profonde et une confiance sans limites. O Vierge toute-puissante, ô Prodige de grandeur, ô Merveille des œuvres de Dieu, quelle gloire pour moi de me reconnaître et de me dire votre serviteur, votre sujet soumis ! O Mère miséricordieuse et tendre, quelle joie, quel bonheur d'être votre enfant ! Je vous honore comme ma Souveraine, je vous aime comme ma Mère, ô clémente, ô compatissante, ô douce Vierge Marie !

Enfants de cette Mère incomparable, ne voulez-vous pas avoir envers elle une tendre piété, une filiale dévotion ? Ne sentez-vous pas le besoin de recourir à la Mère de Dieu pour qu'elle vous conserve, par sa protection, la pureté du cœur, ce bien de tous le plus précieux, le plus estimable ?

Ne l'oublions pas, Marie a été constituée par Dieu la dispensatrice des trésors célestes. Dieu, selon la pensée de saint Bernard, a voulu qu'aucune grâce ne descendit sur nous sans passer par ses mains ; tous les dons du Ciel se dispensent par elle, à qui elle veut, quand elle le veut et comme elle le veut. Si elle ne répand sur nous la rosée céleste de la grâce, notre âme se dessèche et se flétrit. Personne ne peut entrer dans la Jérusalem céleste, si Marie ne lui en ouvre les portes. De même qu'un petit enfant ne peut que mourir si vous lui enlevez sa nourrice, de même l'âme

SAINT VINCENT DE PAUL

Constamment recueilli, ce saint, avant de rien entreprendre, consultait Dieu intérieurement en lui disant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* — Imitons-le.

privée de la protection de Marie perd tout espoir de salut.

Malheur donc à la jeunesse qui, lancée à travers la tempête du monde, n'aurait pas Marie, l'Etoile de la Mer, pour la guider vers le port! Mais heureuse la vierge chrétienne qui honore, qui aime, qui imite l'auguste Mère de Dieu, notre Mère! Un vrai serviteur de Marie ne saurait périr. La dévotion à Marie, selon la pensée de saint Ephrem, est la clef du Ciel et le sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer. Le nom de Celle qui est terrible pour le démon comme une armée rangée en bataille, et qui a écrasé sous son pied vainqueur la tête de l'infernal serpent, suffit pour mettre en fuite les esprits de ténèbres. Ce nom redoutable est pour eux comme un coup de foudre qui les renverse.

Aussi, voyons-nous que tous les Saints ont professé une tendre dévotion envers la Reine du Ciel. Il nous sera doux de citer ici quelques-uns de leurs admirables exemples, empruntés pour la plupart à un excellent ouvrage (1) que nous voudrions voir entre les mains de tous les serviteurs de Marie.

Une tendre dévotion à la sainte Vierge couronnait toutes les vertus naissantes de sainte Jeanne de Chantal encore enfant. Orpheline dès le berceau, aussitôt qu'elle eut l'âge de raison, et qu'elle put sentir ce que c'est que de n'avoir pas de mère, elle se tourna du côté de Marie, la suppliant de l'accepter pour sa fille. Depuis lors, elle se plut à se nommer son enfant, la consulta comme nous consultons nos mères, et l'appela à son aide dans toutes ses entreprises et dans tous ses dangers. Entre autres grâces, elle lui dut de se conserver sans tache au milieu des séductions périlleuses auxquelles fut exposée sa jeunesse. Plus tard, Madame de Chantal, encore dans le siècle, établit la sainte Vierge Supérieure de toute sa maison, et cette maison, bénie de Dieu, était le modèle de toute la contrée que la sainte habitait.

Quand elle fut devenue fondatrice et supérieure de la Visitation Sainte-Marie, pendant qu'elle faisait sa retraite, trois sœurs allèrent un jour la trouver pour lui demander quelques permissions.

---

(1) *La vie d'union avec Marie*, par l'abbé Giraud, missionnaire de la Salette.

Elles la trouvèrent les bras croisés devant une image de la sainte Vierge, et, au lieu de répondre à leurs demandes, elle leur ordonna de faire tous les jours, pendant leur retraite annuelle, un quart d'heure d'oraison devant une image de la sainte Vierge. Prenant ensuite les Litanies : « Voyez, mes filles, leur dit-elle, comme nous avons tout en Marie : si nous sommes enfants, elle est Mère ; si nous sommes faibles, elle est forte ; si nous avons besoin de grâces, elle est la Mère de la divine grâce ; si nous sommes en ignorance, elle est le siège de la sagesse ; si nous sommes tristes, elle est la cause de notre joie. » Et elle poursuivit ainsi tous les versets des Litanies. Après quoi, elle renvoya les sœurs, leur demandant qu'elles priassent fort la sainte Vierge pour elle.

Sainte Rose de Lima, dès l'âge de douze ans, fréquentait assidûment une chapelle dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Elle en parait l'autel aussi richement que possible, et entretenait avec grand soin la propreté de ce saint lieu ; après quoi, elle conversait avec la sainte Vierge, comme si elle l'eût vue des yeux du corps. Elle quittait ensuite à regret la chapelle, se promettant bien de revenir le lendemain. Il n'en fallait pas tant pour toucher le cœur de Marie, qui récompensa sa servante en l'honorant de sa familiarité. Rose fut affligée d'une insomnie qui, ne lui permettant de s'endormir que fort tard, l'obligeait à céder le matin au sommeil. Désolée de ne pouvoir faire oraison à l'heure ordinaire, elle eut recours à Celle que l'Eglise appelle l'Etoile du matin. Dès que l'heure du réveil était arrivée, Marie venait elle-même auprès du lit de la jeune fille, et lui disait avec une bonté toute maternelle : « Allons, mon enfant, levez-vous pour l'oraison. »

Excitée par cette douce parole, Rose ouvrait les yeux, et reconnaissant cette grande Reine à son port majestueux, à sa beauté incomparable, elle l'honorait en silence et se disait à elle-même : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » Heureuses les jeunes filles qui, comme sainte Rose, tournent leurs premiers regards vers Marie et lui offrent leur prière ! Toutes les fois que Rose avait à demander quelque bienfait, soit pour elle, soit pour les autres, elle courait à sa chapelle favorite et priait, en contemplant le visage de Marie, jusqu'à ce

qu'elle y vit une expression favorable. Alors elle se retirait pleine de confiance, et ce sentiment ne la trompait jamais.

Rose était dans l'usage de porter chaque samedi, au pied de la statue de la Vierge un bouquet de fleurs, qu'elle cultivait elle-même. « Si j'étais riche, disait-elle, je voudrais lui offrir une couronne d'or, ornée de pierres précieuses; ma pauvreté me condamne à ne lui présenter que des fleurs. » Marie montra, par un nouveau prodige, combien lui était agréable cette pratique. Dans le jardin de Rose, les fleurs abondèrent en toutes saisons, même pendant les chaleurs brûlantes de la canicule.

Un grand nombre de saintes âmes ont pour habitude de s'agenouiller matin et soir pour demander à Marie sa bénédiction. Une fervente Carmélite récitait trois fois, en se levant, la Salutation angélique, puis elle baisait sept fois la terre, en signe de vénération pour les plaies de Jésus et pour les pieds de Marie.— Le vénérable fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, l'illustre M. Olier, a écrit de lui-même: « Je n'ai jamais osé me servir d'aucun nouveau vêtement comme d'habits, de chapeaux ou du reste, sans en consacrer le premier usage à la sainte Vierge, la priant de ne pas souffrir que pendant qu'ils seraient à mon usage, j'eusse le malheur d'offenser jamais son Fils. »

Tout jeune encore, saint Benoît passait des heures entières à converser avec Marie. — Une des pratiques les plus habituelles de saint François Xavier était de passer la nuit dans l'église, en amoureux colloques avec la Reine de nos cœurs. — Le célèbre Dominicain Jean Taulère là prenait tous les jours pour-sujet de sa méditation et conseillait aux autres de suivre son exemple. — Au dix-septième siècle, un grand nombre d'âmes faisaient la communion aux intentions de la sainte Vierge et en union avec elle. Nous le lisons dans l'histoire de M. Olier. — Quelle est l'ouvrière dévouée à cette tendre Mère qui n'ait pas son image sur sa table de travail, et qui ne lui dise avec amour un *Ave Maria* quand l'heure sonne? Quelle est la pieuse servante qui, avant, pendant et après toute œuvre que ses devoirs lui imposent, ne jette un affectueux regard sur la statue de sa Mère qui décore l'appartement; ou, si l'image de Marie n'est point là pour la consoler, qui n'élève

BAYARD

Le célèbre Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, avait toujours dans son appartement une statue de Marie, et il ne sortait jamais sans lui demander à deux genoux sa bénédiction.

intérieurement son esprit vers cette aimable Souveraine ?

Dans sa jeunesse, le vénérable curé d'Ars allait travailler la vigne ; il avait soin de planter, à quelques pas devant lui un bâton, sur lequel il plaçait une petite statue de la sainte Vierge, et fréquemment il tournait ses regards vers cette image bénie. — Quoiqu'il fut doué d'un esprit vif et d'une grande facilité de mémoire, M. Olier comptait beaucoup plus, pour le succès de ses études, sur l'assistance de la très sainte Vierge que sur ses talents naturels. Avant d'apprendre ses leçons, il l'invoquait toujours avec une dévotion extraordinaire; et comme si Dieu eût voulu le mettre dans une sorte de nécessité de recourir sans cesse à elle, il ne pouvait jamais rien apprendre qu'à force d'*Ave Maria*, ainsi que lui-même le rapporte. — Dans sa jeunesse, le Bienheureux Grignon de Montfort ne témoignait pas moins de confiance en son aimable Souveraine. Il ne rentrait jamais en classe sans avoir fait une visite à Marie dans quelque église, où, à genoux devant son image, il passait un temps considérable.

Saint Vincent Ferrier ne prenait aucun repas, sans offrir à Marie quelque acte de pénitence. — Nous lisons le passage suivant dans les résolutions de saint Léonard de Port-Maurice: « Je porterai sur la poitrine, durant le jour et même la nuit, une croix armée de sept pointes, non-seulement pour en souffrir les piqûres, mais aussi pour avoir près du cœur un *souvenir continuel* des douleurs du Cœur de Marie. » — Les annales des missions du Japon racontent qu'une pieuse femme, convertie de l'idolâtrie au christianisme, répétait chaque jour, avec son Ange gardien, plus de dix mille fois les noms de Jésus et de Marie.

Saint Bernard disait très souvent: « Je vous salue, Marie. » Un jour cette toute condescendante et tendre Mère lui répondit: « Je vous salue, Bernard! » — Au son de l'horloge, l'Apôtre des Indes disait: « Mère de Dieu, souvenez-vous de moi! » — Saint Liguori interrompait la conversation pour dire un *Ave Maria*. — Les Chartreux, en cellule, sont dans l'usage de réciter la Salutation angélique avant toute conversation. — C'est une pratique aujourd'hui bien connue de saluer la statue de Marie, quand on entre dans sa chambre ou qu'on en sort. Saint Léonard de Port-Maurice disait alors: « O Marie, vous êtes ma

Bien-Aimée. » — Il est peu de personnes pieuses qui ne portent sur elles une médaille ou une petite statue de notre divine Mère, et qui ne la baisent souvent, le jour et la nuit.

M. Olier ne manquait jamais de saluer respectueusement toutes les images de la très sainte Vierge qu'il rencontrait. Il passait même de préférence dans les rues où il en trouvait un plus grand nombre, afin d'avoir l'occasion de lui rendre plus souvent ses devoirs. *(Vie d'union avec Marie).* — Sainte Françoise Romaine récitait chaque jour le petit office de la sainte Vierge ; et il est des jeunes filles qui ne passent aucun jour sans dire l'office de l'Immaculée Conception. — Un grand nombre de Saints ont honoré Marie d'une manière spéciale le samedi de chaque semaine. Depuis l'âge de six ans, jusqu'à sa mort, sainte Rose de Lima jeûna tous les samedis. — Saint Louis, roi de France, réunissait le samedi un certain nombre de pauvres, et les servait lui-même à table. Il avait désiré mourir un samedi, et il fut exaucé. Au moins pourrait-on facilement tous les samedis, faire à la Sainte Vierge une consécration de soi-même. — Saint Liguori conseille de se préparer à célébrer les fêtes de la sainte Vierge par une neuvaine et par une sainte confession.

Un serviteur de Marie ne s'endort jamais sans penser qu'il est sous le regard et entre les bras de sa Mère du Ciel, et sans avoir baisé une de ses images ou médailles, ou son scapulaire, et jamais il ne s'éveille dans la nuit, sans jeter un soupir d'amour vers Celle qui du haut des Cieux, ne cesse de veiller sur ses enfants de la terre. — Quelle est la jeune fille qui se priverait par sa négligence de la consolation d'être enrôlée sous la bannière de Marie, dans quelque Congrégation ou Confrérie établie sous son vocable ? Saint Liguori l'a dit avec raison : « Dans les Confréries de la sainte Vierge, on trouve moins de fautes commises par vingt des personnes qui les fréquentent, que par un seul homme qui n'a pas le bonheur d'y être agrégé. Et, en effet, c'est de ces écoles de vertu et de sainteté que sont sortis, dans tous les temps, pour le bien et la sanctification du monde, tant de vertueux prélats, tant de pasteurs et de prêtres zélés, de fervents religieux, de magistrats intègres, de pères de famille irréprochables ; » nous pourrions ajouter, tant de femmes

fortes, tant de vierges qui ont fait fleurir sur la terre la vertu des Anges.

Sur tous les points du monde sont établies des Confréries de la sainte Vierge. Les âmes ferventes en font partie, et sans cesse leurs prières réunies s'élèvent, en concert de louanges, vers le trône de la Reine du Ciel. Ne pourrait-on pas comparer ces prières à des fleurs qui s'unissent pour former des guirlandes ou des couronnes aux pieds de la Vierge Immaculée?

Puissent toutes nos lectrices embrasser quelques-unes des pratiques de dévotion envers Marie dont les Saints leur ont donné l'exemple! Puissent-elles vivre dans une constante union avec notre bonne Mère et s'appliquer, à chaque instant, à reproduire ses traits en leur âme! La rage du démon ne saurait nuire aux vrais serviteurs de Marie, et le Ciel est ouvert à ceux qui l'honorent et imitent ses vertus.

PREMIER APPENDICE

I

DE LA VOCATION

La vocation, quel important sujet! Nous l'avons traité dans un livre intitulé : *Des états de vie chrétienne et de la vocation* (1). Celles qui veulent, avant de décider de leur avenir, se rendre un compte exact de l'excellence, des avantages et des dangers de chacun des états de vie, feront bien de le lire avec attention, elles y trouveront non les préjugés du monde, mais la doctrine des Pères et des saints Docteurs.

Nous nous contenterons de fournir ici à nos lectrices quelques courtes réflexions, dont elles auront soin de se pénétrer profondément devant Dieu ; et les lumières de la grâce révéleront ce que nous aurons passé sous silence.

Rien n'est plus périlleux, remarque le savant auteur de la *Théologie mystique*, après le Père Louis du Pont, que de choisir un état contraire à celui où Dieu nous veut et par des moyens qu'il défend; c'est rompre le fil des secours que la divine Providence nous préparait pour notre salut éternel; c'est prendre sur nous la responsabilité de tous les malheurs qui découlent de cette résistance à l'appel divin (2).

De grâce donc, ne nous écartons point, sur ce sujet, des règles de la prudence chrétienne. Hélas! dans la jeunesse il est facile de s'égarer ! Un grand nombre, un très grand nombre de jeunes personnes traitent avec une légèreté téméraire une affaire d'une gravité si sérieuse. Considérez d'un regard intelligent ce qui se passe autour de vous : voyez cette jeune fille qui grandit avec vous et partagea les jeux de votre enfance : la voilà engagée dans les liens du mariage; elle est devenue mère peut-être; mais, a-t-elle mesuré

(1) Un joli volume grand in-18, 3e édition, *franco* 1 fr. 25. Nous avons écrit aussi un autre opuscule sous ce titre : *Quelle est ma vocation? franco*, 50 centimes.

(2) *Theologia mystica, auctore Schram.*

d'avance la grandeur des obligations de l'épouse et de la mère? Non; c'est peut-être par caprice, pour se soustraire à la vigilance de ses parents, qu'elle a assumé sur sa tête d'aussi graves devoirs; ou bien elle n'a fait que céder à un entrainement que sa raison ou sa foi aurait condamné si elle eût réfléchi.

Mais, est-elle capable de supporter les lourdes charges du mariage, de donner à ses enfants une éducation sérieuse et chrétienne? N'est-il pas à craindre que son âme ne fasse naufrage au milieu des périls du siècle? Aura-t-elle la force de se préserver de l'indifférence religieuse dont elle aura peut-être chaque jour à se défendre? Il ne lui est même pas venu en pensée de se poser ces questions. A l'en croire pourtant, avant de contracter des engagements que la mort seule peut rompre, elle a réfléchi mûrement. Je le veux, mais à la façon d'une âme égarée par les préjugés du monde. Elle a vu que ce parti était pour elle avantageux : la fortune, la condition de celui qui demandait sa main, ont flatté son amour-propre; dès lors l'avenir s'est offert à elle sous les plus riantes images. Elle était, du reste, à l'âge de prendre un parti décisif; elle n'a pu, dit-elle, rester plus longtemps irrésolue; et, sans consulter personne, elle a tranché aussitôt, d'une manière définitive, cette grave question de la vocation.

Mais, dans une affaire si sérieuse, ne se laisser guider que par des considérations purement mondaines et terrestres, quel aveuglement! « Pour délibérer sagement sur l'état dans lequel on doit passer sa vie, il faut considérer la fin pour laquelle la vie est donnée, remarque un auteur judicieux : cette fin est le service de Dieu et le salut; c'est donc à cela qu'il faut rapporter l'état qu'on choisit; agir autrement, c'est faire naufrage en quittant le port. » Quoi! dans l'inexpérience de la jeunesse, d'elle-même, sans l'avis d'aucune personne discrète et craignant Dieu, sur les conseils d'âmes livrées à l'esprit du monde, cette jeune fille a pris légèrement une décision qui intéresse son bonheur temporel et éternel! Comment ne pas déplorer cette imprudence qui pour elle sera peut-être la cause de tant de maux? Pauvre enfant! elle n'a pas même eu recours à Celui qui est le Père des lumières; elle n'a pas prié!

Les Israélites, pour se soustraire à leurs ennemis, prirent, sans consulter le Seigneur, le parti de se retirer en Egypte. Dieu leur fit adresser par un prophète cette terrible menace : « Malheur à vous, enfants déserteurs, qui vous dirigez vers l'Egypte sans me consulter : vous comptez sur la force de Pharaon; mais la confusion sera votre partage, et votre confiance en l'appui des Egyptiens tournera à votre honte. » Ah! combien il est à craindre que la bénédiction de Dieu ne repose pas sur celles qui ne l'ont point consulté dans le choix d'un état de vie!

Daigne le Seigneur préserver nos lectrices de cette légèreté imprudente et de ce malheur! Puissent-elles toutes, dans cette grave affaire, suivre les règles que leur ont tracées les maîtres de la vie spirituelle et que nous allons mettre sous leurs yeux!

1° Avant tout, la jeune personne qui veut connaître la volonté de Dieu sur elle, s'efforcera de VIVRE EXEMPTE DE TOUTE FAUTE GRAVE. Quelques vieillards d'Israël allèrent un jour trouver le prophète Ezéchiel, afin de consulter Dieu par son entremise. Ils s'assirent à côté de lui, et aussitôt le Seigneur fit entendre à Ezéchiel cette parole : « Ces hommes ont souillé leur cœur par le crime, comment pourrai-je leur faire connaître ma volonté (1)? » Saül aussi un jour consulta le Seigneur qui refusa de lui répondre (2), parce que ce roi avait désobéi à ses ordres : exemples terribles qui, hélas! se renouvellent trop souvent de nos jours.

D'infortunées jeunes filles consacrent au péché le printemps de leur vie; *leurs pensées* (et leur conduite) *perverses les séparent de Dieu.* Le moment vient pour elles d'embrasser un état : le péché est comme un nuage ténébreux qui cache à leurs regards la lumière du Ciel, ou comme un épais bandeau qui dérobe à leurs yeux la voie qu'elles doivent suivre. Jamais donc, par le péché, ne perdez l'amitié de Dieu; et si, après une chute grave, vous aviez à examiner votre vocation, avant cet examen, hâtez-vous de rentrer par la pénitence en grâce avec Notre-Seigneur.

2° Longtemps avant de prendre une décision définitive, *il importe de prier le Seigneur de nous faire connaître sa volonté sur nous.* Après sa première communion, une jeune fille a-t-elle une plus grande grâce à demander à Dieu que celle de connaître et de suivre sa vocation?

3° Quand est venu le moment de fixer définitivement son choix, oh! alors, doit monter plus fervente vers le Ciel une continuelle prière; alors il faut crier vers Dieu et lui dire avec le Prophète : « Seigneur, faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher. » A cette heure décisive surtout, recourons à l'Etoile de la mer, à l'auguste Marie, et demandons-lui de nous guider de sa clarté bienfaisante. Jamais n'est plus pressant qu'à ce moment si grave le besoin de puiser souvent la grâce à la source salutaire des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Il serait très utile alors, comme nous l'avons déjà remarqué, de faire une confession générale qui, en manifestant parfaitement nos inclinations à notre confesseur, le mettrait à même de nous donner un conseil salutaire.

---

(1) Ezéchiel, 14.
(2) I, *Regum*, 28.

Une retraite faite dans une communauté ou dans un lieu de pèlerinage, sous la direction d'un homme de Dieu, servirait efficacement à connaître la volonté divine.

4° N'est-ce pas, en effet, dans ces graves conjonctures surtout que nous devons nous appliquer la parole du Sage : « Ne vous fiez point à votre prudence (1). » « Ne faites rien sans conseil, et après l'action, vous n'aurez pas lieu de vous repentir de l'avoir faite (2). » Or, le meilleur conseiller, lorsqu'il s'agit de vocation, c'est un prêtre, prudent et vertueux, qui désire avant tout notre salut. « Consulterez-vous un homme sans religion sur les choses saintes, dit l'Esprit-Saint, ou un homme injuste sur la justice?... » Non, assurément! Si donc, on ajoute au conseil de son confesseur celui de quelques autres personnes, il est nécessaire que ces personnes soient vertueuses, désintéressées et prudentes; il faut qu'elles regardent principalement le salut de celle à laquelle elles donnent un conseil, qu'elles n'aient point d'intérêt à la voir dans un état plutôt que dans un autre et qu'elles considèrent toutes choses mûrement et avec esprit de foi.

5° Il importe de se consulter soi-même. « Que chacun examine ses aptitudes, dit saint Ambroise; qu'il reconnaisse ses qualités et ses défauts, et qu'il soit un juge impartial de lui-même. » Qu'il étudie les divers états, leurs périls, leurs charges et leurs avantages, ne se laissant guider ni par les préjugés du monde, ni par les tendances de la nature perverse, mais par l'unique désir de procurer la gloire de Dieu et de faire son salut.

Afin de faciliter cette étude à nos lectrices, nous allons dire un mot du mariage, de la virginité et de la vie religieuse. Mais, auparavant, recommandons-leur avec les Saints de se mettre en face de la mort et du jugement de Dieu, quand il s'agit de se décider à choisir un état de vie. Qu'elles se disent à elles-mêmes : « Si je devais mourir dans peu de temps, quel parti voudrais-je avoir pris? Ce que je souhaiterais à ma dernière heure d'avoir fait, je vais le faire maintenant. Ou bien encore : « Quel conseil donnerais-je à une autre jeune fille dont je voudrais ardemment le salut? Je vais me décider à ce que je conseillerais à une amie. » C'est là le moyen de ne pas se tromper sur un point où l'erreur peut avoir de si redoutables suites.

---

(1) Prov., 3.
(2) Eccl., 3.

II

DU MARIAGE

Nous avons écrit à l'usage des mères chrétiennes un livre qui nous dispensera d'entrer dans de longs développements sur ce sujet que nous ne devons pas néanmoins passer sous silence (1).

Le mariage est une alliance sainte que Dieu lui-même a établie. Dès le commencement du monde, le Seigneur donna Eve pour épouse à notre premier père ; il les bénit tous deux, en leur disant : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. » Jésus-Christ a ajouté au mariage un nouveau degré de sainteté, en l'élevant à la dignité de sacrement de la loi nouvelle.

L'état du mariage est donc saint, et ceux qui l'embrassent *font bien*, au témoignage du grand Apôtre.

On peut dans cet état arriver à la perfection chrétienne et à la vie éternelle.

Toutefois, « sous la loi de grâce, non-seulement il n'y a point de loi qui oblige quelqu'un à se marier, mais plutôt la virginité est souverainement recommandée et est conseillée à chacun dans les saints Livres (2). »

Il importe surtout de ne point s'engager dans le mariage avec une légèreté imprudente : car quelles difficultés, quels périls pour le salut n'y rencontre-t-on pas ? difficultés et périls dont la sainte Ecriture a soin de nous avertir : « Celui, dit saint Paul, qui s'engage dans le mariage a la sollicitude des choses du monde, et ses affections sont partagées. » Combien il est difficile, au milieu des préoccupations de la terre, de conserver son cœur toujours à Dieu, que nous ne devons jamais cesser d'aimer par dessus tout !

Il est peu de femmes chrétiennes qui n'aient fait avant leur mariage les plus beaux rêves de bonheur et même de sanctification, cependant, il faut le dire, il en est qui ne trouvent dans l'état conjugal qu'épreuves et dangers pour leur salut.

Elles avaient à peine formé ces liens que la mort seule peut rompre, quand elles ont découvert des abîmes là où elles n'avaient d'abord aperçu que des fleurs. Les illusions sont tombées une à une comme les feuilles mortes en un jour d'automne, et la triste réalité s'est montrée dans toute sa rigueur. Quand on

---

(1) *La Mère selon le cœur de Dieu*, 4e édition, un beau volume grand in-18. Ce livre peut être lu avec fruit même par les jeunes filles qui se destinent au mariage. Elles y apprendront les sérieux devoirs qu'elles auront à remplir pour y gagner le ciel.

(2) Catech. concil. Trid. *de matrimonio*, 14.

voit se jeter inconsidérément dans l'état du mariage, quelquefois même de jeunes filles qui sont, sous plus d'un rapport, incapables d'en soutenir les charges, n'est-il pas nécessaire de signaler au moins, avec les saints Docteurs, les écueils que cet état peut offrir, d'autant plus que de nos jours un grand nombre de jeunes gens vivent dans l'indifférence religieuse et ont abandonné la pratique des devoirs du chrétien ?

Le mari infidèle ou indifférent, dira-t-on, est ramené à la foi ou à une vie chrétienne par la femme fidèle et pieuse. — Nous le savons : quand elle se décide à donner sa main à un homme sans religion, une jeune personne se promet de le réconcilier facilement avec le Dieu quelle aime par-dessus toute chose : et on voit en effet se réaliser quelquefois cet espoir qui fait honneur à la piété de celles qui le conçoivent. Mais nous devons le dire : ce n'est point là ce qui arrive le plus souvent, et peut-être pourrait-on appliquer à quelques-unes de celles qui ont épousé des chrétiens indifférents de nos jours, les paroles de Tertullien, traçant le tableau des douleurs et des périls des chrétiennes de son temps, qui prenaient un infidèle pour époux.

« Qui en pourrait douter ? écrivait ce Père. Chaque « jour la foi s'efface dans la compagnie d'un infidèle. « Comment accomplirait-elle la loi du Seigneur, la « femme qui a sans cesse à ses côtés un esclave du « démon. S'il faut aller à l'assemblée des fidèles, son « mari lui donne rendez-vous à des lieux profanes. « S'il faut jeûner, il commande un festin ce jour-là « même. Ce mari souffrira-t-il que sa femme aille, de « village en village, visiter les humbles cabanes du « pauvre?... Pourriez-vous, ô femme, cacher à votre « mari le signe de la croix que vous faites sur votre « couche et sur vous-même? Sans qu'il s'en aperçoive, « vous sera-t-il possible de vous lever la nuit pour « prier? Vos pratiques de piété ne lui paraîtront-elles « pas des superstitions ? Que chantera à vos oreilles « votre mari, et que lui pourrez-vous dire vous-mê- « me ? Ah ! sans doute, il chantera à vos oreilles des « airs empruntés au théâtre ou à la taverne... Vous « parlera-t-il de Dieu ? Invoquera-t-il Jésus-Christ ? « Pour alimenter votre foi, pourrez-vous avec lui lire « les saintes Ecritures? Où trouverez-vous donc des « consolations à votre âme ? Comment pourrez-vous « avec lui bénir le Seigneur? Hélas ! entre lui et vous, « il n'est rien de commun (1) ! »

C'en est assez pour faire sentir à nos lectrices qu'avant de s'engager dans l'état du mariage, elles doivent y réfléchir attentivement devant Dieu. Ces quelques pensées suffiront assurément à leur faire comprendre

(1) Tertull., *ad Uxorem.*

combien il importe à une jeune personne qui veut entrer dans cet état, de se choisir un époux qui l'aide, ou du moins, ne lui soit point un obstacle, dans l'affaire uniquement nécessaire de sa sanctification. Toutefois nous ne terminons pas ce chapitre sans tracer quelques règles empruntées à la théologie.

1° Choisir imprudemment dans le siècle un état quelconque, sans s'inquiéter des périls qu'on y peut courir pour son âme ; s'y engager principalement en vue des honneurs, des richesses ou des plaisirs, ce n'est point évidemment correspondre à une vocation divine, ce n'est point faire une élection chrétienne (1) ; — 2° « Ils se trompent, dit saint Ignace, ceux qui se proposent tout d'abord, comme but, de se marier, et ensuite, de servir Dieu. Ils tendent à Dieu, non directement, mais par une voie détournée, cherchant à entraîner le Seigneur dans le sens de leurs désirs (2) ; » — 3° La bénédiction de Dieu ne repose pas ordinairement sur les mariages contractés sans le consentement des parents ; — 4° L'Eglise défend à ses enfants de contracter mariage avec les hérétiques, et surtout avec les infidèles, unir sa vie à un impie ou à un indifférent c'est préparer, pour soi et pour ses enfants, de sérieux périls ; — 5° Il serait bon, avant de s'engager dans l'état conjugal, de se faire instruire des devoirs qu'il impose, par un confesseur pieux et éclairé ; — 6° Le mariage étant un sacrement des vivants, il est nécessaire, pour le recevoir dignement, d'être en état de grâce. Malheur à ceux qui, en s'y préparant, vivent dans le péché et se permettent des conversations ou des familiarités qui blessent la sainte modestie ! Celui qui sème du vent moissonne des tempêtes. Les entretiens seul à seul avec les personnes de sexe différent, les affections coupables d'une jeune fille, présagent et assurent en quelque sorte à son avenir la malédiction de Dieu. Et s'il est de nos jours tant de ménages qui ressemblent à une sorte d'enfer, la faute en est le plus souvent au vice qui a préparé de telles unions ; — 7° En entrant dans l'état du mariage, au lieu de faire des rêves de bonheur qui ne se réalisent point, il est utile de s'attendre à de grandes peines, afin de prévenir l'amertume des déceptions, et il est nécessaire d'avoir une résolution généreuse de ne jamais offenser Dieu, quelque grandes que puissent être les difficultés que l'on aura plus tard à surmonter, pour le servir fidèlement ; — 8° « Que les noces des chrétiens, dit saint Jean Chrysostôme, se célèbrent sans pompes criminelles, sans tumulte, sans dépenses excessives. » Pourquoi faut-il que des jours sanctifiés par la religion soient profanés par des divertissements qui alarment la pudeur !

---

(1) *Theologia mystica, auctore Schram.*
(2) *Ignat. in libro exercitiorum.*

III

LA VIRGINITÉ, SON EXCELLENCE

Engagé dans le mariage avant d'être élevé au sacerdoce, saint Hilaire, évêque de Poitiers, avait eu une fille nommée Abra. Quand ce grand Docteur eut été relégué en Phrygie pour la cause de la foi, Abra fort jeune encore lui écrivit pour lui exprimer sa douleur: et, du lieu de son exil, l'illustre Pontife répondit à sa fille par une admirable lettre, dont nous aimons à citer les plus beaux passages :

« J'ai reçu votre lettre, ô ma fille, lui dit-il, et j'y vois que vous soupirez après le retour de votre père... Je veux justifier aujourd'hui, devant vous, mon départ et mon absence, afin que vous sachiez que c'est ma tendresse pour vous qui me tient séparé d'une enfant que je chéris; n'ayant que vous, ô ma fille..., je voudrais vous voir la plus belle et la plus sainte de toutes. Ayant appris qu'un jeune homme possède une pierre précieuse et une robe d'une valeur inestimable, je suis parti pour aller auprès de lui. Arrivé enfin, par des chemins aussi longs que difficiles, je me suis jeté à ses pieds, car ce jeune homme est si beau que nul ne saurait se tenir debout devant sa face. Me voyant prosterné devant lui, il m'a demandé quel était mon désir. « Mille bouches, lui ai-je répondu, m'ont parlé de la perle et du vêtement qui sont entre vos mains, et si vous daignez ne point repousser ma prière, je voudrais en parer ma fille unique, que j'aime tendrement... » Alors ce jeune homme, que personne ne saurait égaler en bonté, ordonna à ses serviteurs de me montrer cette perle et ce vêtement. Ils obéirent aussitôt.

« Je vis d'abord le vêtement. Je vis, ma fille, ce que je ne puis décrire : car auprès de cette robe, le réseau le plus fin d'un léger tissu de soie est-il autre chose qu'une grossière étoffe? Quelle neige ne paraîtra noire, comparée à sa blancheur? Quel or ne pâlirait aux feux dont elle rayonne? Mille couleurs l'enrichissent et rien ne saurait l'égaler. Mais à la vue de la perle, ô ma fille, j'abaissai mon front dans la poussière, car mes yeux ne purent soutenir la vivacité des couleurs qu'elle reflète; non, ni les cieux, ni la mer, ni la terre, dans toute la splendeur de leur magnificence, ne sauraient lui être comparés. Alors un des serviteurs me dit : « Je vois que vous êtes un père plein de vigilance et de tendresse; mais, pour vous faire désirer davantage encore ces richesses pour votre fille, je vais vous dire toute leur valeur. Le vêtement ne craint pas les ravages des vers, le temps ne saurait en altérer le tissu, nulle tache ne saurait

en ternir la beauté; il ne peut ni se déchirer, ni se perdre. Quelle n'est pas la vertu de la perle! Celui qui la possède n'a à craindre ni les maladies, ni la vieillesse; il n'est point tributaire de la mort. »

« A ces mots, ô ma fille, j'ai senti s'accroître l'ardeur de mon désir. Je ne relevais point mon front courbé vers la terre; mes larmes ne cessaient de couler, la prière était sans cesse sur mes lèvres, et je disais : « Prenez en pitié les vœux, les inquiétudes et la vie d'un père : si vous me refusez ce vêtement et cette perle, mon malheur est certain, et la douleur me ravira à mon enfant. Oh! pour lui obtenir de tels trésors, je me condamne à voyager sur la terre étrangère, et vous savez, Seigneur, que je dis vrai. »

« Après avoir entendu ma prière : « Relevez-vous, me dit le jeune homme; puisque vous êtes disposé à sacrifier jusqu'à votre vie pour ces richesses, je ne puis vous les refuser; mais il est nécessaire que vous connaissiez mes conditions et ma volonté. Ce vêtement est d'une telle nature, qu'il ne faut pas espérer de s'en revêtir jamais, si l'on veut se couvrir d'un autre habit où l'or et la soie mêlent leurs éclatants reflets. Je le donnerai à quiconque, dédaignant un vain luxe, se contentera d'un vêtement simple. Quant à la perle, elle ne peut appartenir qu'à celle qui aura renoncé à toute autre pierre précieuse... Si donc votre fille foule aux pieds les vêtements de soie, chamarrés d'or et aux couleurs variées, si elle rejette toute autre perle, je mettrai le comble à vos vœux... »

« A peine a-t-il fini de parler, que je me relève plein de joie, et, gardant à l'égard des autres le secret le plus absolu, je m'empresse de vous écrire, vous priant, par les larmes qui inondent mon visage, de vous réserver, ô ma fille, pour ce vêtement et cette perle, et de ne pas condamner, en les perdant par votre faute, ma vieillesse au malheur. J'en prends à témoin le Dieu du Ciel et de la terre : il n'y a rien de plus précieux que cette perle et ce vêtement. Ma fille, si vous le voulez, ils sont à vous. A ceux donc qui vous présenteront un autre vêtement de soie ou d'or, répondez : « J'en attends un que depuis longtemps mon père est allé chercher dans des pays lointains, et dont me priverait celui que vous m'offrez; c'est assez pour moi de la laine de ma brebis, assez des couleurs naturelles, assez d'un modeste tissu... » Que si l'on veut suspendre une perle à votre cou, ou vous la placer au doigt, répondez encore : « A quoi bon ces perles inutiles et grossières? Celle que j'attends est de toutes la plus précieuse, la plus belle et la plus utile. Pour elle, mon père m'a déclaré qu'il donnerait sa vie. Je l'attends, je la désire; elle me donnera à la fois salut et éternité... »

« O ma fille chérie, relisez sans cesse ma lettre et réservez-vous pour ce vêtement et pour cette perle. Ne vous inspirant que de vous seule, répondez-moi de

votre propre main, comme vous saurez faire, afin que je sache ce que je dois répondre à ce jeune homme... Quand vous m'aurez répondu, je vous ferai connaître quel est ce jeune homme, ce qu'il veut, ce qu'il promet et ce qu'il peut. En attendant, je vous envoie une hymne, qu'en souvenir de votre père, vous chanterez matin et soir. Si cependant votre âge encore tendre vous refuse l'intelligence de l'hymne et de ma lettre, consultez votre mère, qui ne vous a donné le jour que pour vous donner à Dieu. Puisse ce Dieu à qui vous devez la vie, vous garder à jamais, ô ma fille bien-aimée (1)! »

Le jeune homme dont parle saint Hilaire à Abra, c'est Jésus-Christ, l'Epoux des vierges; le vêtement, c'est la robe dont étaient revêtues celles qui professaient la virginité; la perle, c'est l'anneau qu'elles portaient en signe de leur alliance avec Jésus-Christ. Abra le comprit : son cœur pur sourit aux charmes de la sainte virginité; au sortir de l'enfance et comme au printemps de sa jeunesse, elle se consacra pour toujours au Seigneur. Puissent un grand nombre d'âmes comprendre et goûter comme elle l'excellence de cette aimable vertu que nous allons essayer de faire connaître. Ce que nous en dirons s'applique et à la virginité pratiquée par les âmes religieues et aussi à la virginité gardée au milieu du monde.

Ecoutons d'abord saint Thomas, le docteur angélique; personne ne saurait mieux que lui définir la vertu des Anges : « La virginité, dit-il, est une vertu « spéciale, par laquelle l'âme se conserve et veut se « conserver toujours pure de tout plaisir honteux et « sensuel.

« La résolution de renoncer toujours à tout ce qui « est contraire à la virginité est rendue louable par « sa fin qui est de vaquer plus facilement aux choses « de Dieu; et la virginité, en ce qu'elle a de matériel, « consiste dans l'intégrité d'un corps exempt de toute « souillure volontaire. La vertu de virginité implique « la résolution de conserver toujours cette inté- « grité (2). »

D'après la doctrine du concile de Trente, et par conséquent de l'Eglise catholique, il est *plus parfait et plus heureux* de pratiquer la virginité que de s'engager dans le mariage. Toute âme chrétienne le doit donc croire, lors même qu'elle n'embrasse pas cette perfection et qu'elle ne cherche pas à goûter ce bonheur. Il est plus *parfait* de garder la virginité! Ici, les saints Pères élèvent leurs grandes et douces voix pour chanter à l'envi les gloires de la vertu qui a attiré le Fils de Dieu, du Ciel sur cette terre, où il a

(1) Voir : *Morceaux choisis des saints Pères*, édition Vivès.
(2) Voir, pour plus de développements, le livre intitulé : *Des états de vie chrétienne et de la vocation.*

voulu avoir pour trône le sein de la plus pure des vierges.

Ils appellent les vierges les joyaux de Jésus-Christ, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, la joie de l'Eglise, les plus belles fleurs du jardin de l'Epoux. O virginité ! vous êtes aux yeux du Seigneur ce que la rose et le lis sont aux yeux des hommes ! Vous remplissez l'âme d'un parfum si suave, qu'elle charme le cœur de Dieu ; vous donnez aussi des ailes à cette âme et vous l'élevez jusqu'au Seigneur.

Nous croyons, écrit saint Fulgence, que la virginité est autant au-dessus du mariage, que les choses célestes sont au-dessus des choses terrestres.

N'est-elle pas reine, dit saint Ambroise, celle qui est l'Epouse du Roi des rois, et qui, en domptant la nature, règne sur elle-même ? Les femmes sont surtout jalouses d'avoir un époux qui ait la beauté en partage ; et elles doivent convenir qu'elles sont bien inférieures aux vierges, dont l'Epoux est Celui duquel il est écrit : « C'est le plus beau des enfants des hommes. » La vierge a le Seigneur pour Epoux, s'écrie avec étonnement le plus éloquent des Docteurs de l'Eglise grecque : après l'avoir dit, il ne reste plus qu'à garder le silence ; car il n'est rien qui puisse égaler cette dignité. Celle qui a épousé un roi de la terre se croit la plus heureuse de toutes ; et vous, comment ne sacrifieriez-vous pas tout, votre vie même, s'il le fallait, pour plaire à Celui que vous avez choisi. Ce n'est point un mortel, ni un esclave ; c'est Celui qui règne dans les Cieux. Il est au-dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de tout nom qui puisse être prononcé ! Il déploie le Ciel ; il ébranle la terre ; les Chérubins devant lui se prosternent ; il est inaccessible aux Séraphins, et pour vous il est Epoux et plus qu'Epoux ! »

Mais entendons saint Basile, qui vient à son tour apporter à cette admirable vertu son tribut de louanges : « La vierge est l'image de Dieu, et ceux qui gardent la virginité sont des anges, et non des anges d'une dignité commune, mais d'une élévation et d'une noblesse remarquables. Libres des liens du corps, les Esprits célestes gardent la virginité dans le Ciel. Placés près du Dieu qui règne sur l'univers, ils sont dans un lieu et d'une nature qui les rendent inaccessibles à toute tache ; mais les vierges sur la terre, avec un courage supérieur à celui des anges, gardent sous le regard de Dieu une pureté angélique. Elles luttent sans cesse contre les charmes des plaisirs qui flattent les sens ; et, dans un combat sans trève, elles triomphent des suggestions de l'ennemi... L'âme fidèle qui a eu soin de garder sa virginité exempte de toute souillure, et même d'une pensée coupable, en vient à reproduire en elle, comme dans un miroir très pur, l'image du Dieu de toute pureté... Pour tout dire en un mot, la virginité rend l'homme très

semblable au Dieu incorruptible. » Il est donc *plus parfait* de garder la virginité : et l'Eglise ajoute que c'est aussi *plus heureux*.

IV

AVANTAGES DE LA VIRGINITÉ ET DU CÉLIBAT

« Voulez-vous savoir, dit saint Cyprien, de quels maux la virginité est exempte, et quels avantages elle apporte avec elle ? Dieu dit à la femme : « Je multiplierai vos tristesses et vos gémissements : vous enfanterez dans la douleur ; vous serez sous l'empire de votre mari. » Cette sentence n'est point pour vous, ô vierges, vous n'avez à redouter ni les tristesses, ni les larmes de la femme. » Saint Basile développe longuement la même pensée dans son admirable livre *De la vraie virginité* : « Considérant de loin, dit-il, les cruelles douleurs qui se multiplient chaque jour pour la femme mariée, la vierge n'a qu'à s'applaudir de sa généreuse résolution ; car celle qui est dans les liens du mariage a ajouté aux soins que réclame sa personne ceux qu'exige son mari, en sorte qu'en elle une seule âme est obligée de pourvoir aux besoins de deux corps. Devient-elle mère, chacun des enfants qui lui naissent est pour elle un sujet de douleur...

« Son mari est-il homme de bien et d'un caractère facile, la crainte continuelle qu'elle a de le perdre lui fait ressentir d'avance les peines et les douleurs du veuvage. Qu'il soit absent ou près d'elle, elle redoute toujours pour lui quelque accident funeste ; et c'est là pour elle un souci cruel et accablant. Mais son époux est-il d'une humeur difficile et chagrine, pauvre femme ! sa vie est un continuel supplice. D'ailleurs ses enfants ont-ils une conduite régulière, elle a plus à souffrir de les voir se séparer d'elle, qu'elle n'a souffert en les mettant au monde ; et s'ils sont pervers, c'est pour elle un plus grand sujet de confusion d'être mère, que si elle fût demeurée stérile. Souvent même elle devient veuve en même temps qu'épouse ; et, privée de son mari, sans avoir d'enfant, elle n'est plus ni épouse, ni vierge, ni mère...

« Reste-t-elle veuve avec des enfants qu'elle doit élever, elle ne peut les voir, sans que son âme ressente de nouveau la douleur qui la déchira à la mort de son mari ; et toujours en pleurs, toujours dans la sollicitude que crée l'éducation, elle ne trouve aucune consolation dans ses amers regrets. Ce n'est pas tout : elle est exposée comme une victime aux procédés injustes de ses parents, de ses serviteurs, des tuteurs de ses enfants, de ses propres enfants eux-mêmes, quand ils sont devenus grands, et, enfin, de tous ceux

qui ont intérêt à lui nuire. Elle offre donc à tous les regards le triste spectacle d'une vie de douleur et de deuil. Faut-il encore ajouter quelque chose! La pauvre femme, avec sa dot, s'achète un maître en même temps qu'un mari, et de libre elle devient servante...

« Mais la vierge prudente, en rejetant loin d'elle le joug de cette servitude, a éloigné d'elle la douleur, qui est la suite de la malédiction lancée contre Eve... Elle échappe aux filets des difficultés de la vie présente; son corps se conserve exempt de toute tache, et vierge pure et sainte par l'âme et par le corps, elle vole joyeuse aux noces du Roi Eternel... Elle pense donc à ce qui est du Seigneur et ne songe qu'à lui plaire... Mais si la vierge a soin de plaire au Seigneur, il faut qu'elle sache comment l'Epoux divin a soin de plaire à son Epouse.

« La femme qui a choisi un homme mortel pour le guide et le gardien de sa vie reçoit, en retour de ses soins et de sa soumission, les conseils et l'assistance continuelle de son mari; à combien plus forte raison, en récompense de son zèle à se rendre agréable à Dieu, doit-elle compter en tout sur des attentions paternelles de la Providence divine, celle qui a remis entre les mains du Seigneur, avec une entière confiance, tout le soin de sa vie... Et n'a-t-elle pas dans le passé un gage de la bonté de Dieu pour l'avenir? Lorsqu'elle ne cherchait point encore à lui plaire, Jésus a montré à son égard un amour si grand, que, pour elle, il s'est offert volontairement et généreusement, afin de la sanctifier par son sang. Du moment donc où elle cherche à lui plaire, quel soin n'aurait-il pas d'elle, et avec quelle sollicitude ne lui procurera-t-il pas tous les biens de cette vie et tout ce qui est de nature à lui assurer la vie seule véritable et éternelle?

« Oui, en retour de l'amour que la vierge a pour lui, Jésus-Christ, en se communiquant à elle dans la patrie, la fera reine dans le Ciel, elle qui, peut-être sur la terre, était esclave, méprisée, pauvre, ignorée et le rebut du monde. Non-seulement il lui donnera la gloire de l'immortalité, mais il la revêtira lui-même, comme son Epouse, d'un vêtement splendide dont la variété admirable arrachait ce cri au chantre inspiré: « *La reine s'est assise à votre droite, couverte d'un vêtement d'or aux couleurs variées.* » En sorte que celle qui maintenant peut-être est méprisée, et recouverte des pauvres haillons de l'esclave, dans les royaumes célestes sera assise à côté du Roi, reine pleine de noblesse et de majesté, et parée d'une robe éclatante (1). »

Elles auront une récompense à part, dans l'immor-

---

(1) Ce long et beau passage est tiré tout entier de saint Basile. *De vera virginitate.*

talité commune, les Epouses du Sauveur. Il est donc *plus parfait et plus heureux* de garder la virginité. Et l'on conçoit que pour conserver une si belle vertu, et se procurer les avantages du temps et de l'éternité qui l'accompagnent, de jeunes filles aient renoncé à tout ce que le monde ambitionne, et renversé tous les obstacles qui s'opposaient à leur sainte résolution. Il ne sera pas inutile, de nos jours, de faire connaître quelques-uns de ces admirables exemples:

Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, disait à ceux qui lui conseillaient d'épouser un des grands seigneurs de l'empire: « Si l'on offrait à une jeune fille, d'un côté, un monarque, et de l'autre, un pâtre, quel est celui des deux qu'elle devrait choisir? Renoncer au Roi du Ciel pour épouser un homme, fut-il Aurélien, serait donc une folie. » — Saint Ambroise raconte qu'une jeune vierge, poursuivie par ses parents qui veulent la marier malgré elle, va se jeter au pied de l'autel, l'embrasse avec amour, conjure le ministre du Seigneur de lever sa main pour la bénir et de prononcer sur elle les paroles de la consécration des vierges. Ses parents l'atteignent enfin; mais elle leur répond: « Pourquoi, mes parents, voulez-vous que je cherche un parti qui me convienne? J'y ai pourvu déjà. Vous m'offrez un époux, j'en ai trouvé un meilleur. Exagérez les richesses de celui que vous me présentez, vantez sa noblesse, louez sa puissance; j'ai Celui auquel personne ne peut être comparé: il est riche de tout l'univers: il est puissant par l'empire qu'il y exerce, il est noble par le Ciel, qui est sa demeure. Si vous m'en offrez un qui l'égale, je ne le refuserai pas; mais si vous n'en trouvez point de pareil, vous ne cherchez pas à me rendre heureuse, vous êtes jaloux de mon bonheur. »

Sainte Gertrude, fille de l'illustre Pépin, maire du palais, était une princesse de l'esprit le plus élevé et d'une beauté remarquable. Elle avait atteint sa quatorzième année, et comme un jour on parlait en sa présence de la marier à un grand seigneur du royaume: « Pour moi, dit-elle à ses pieux parents, je ne voudrais d'autre époux que Jésus-Christ, Roi du Ciel. » Sa mère, sainte Itte, très heureuse de cette déclaration de sa fille, lui coupa elle-même à l'instant les cheveux en forme de couronne, lui fit donner le voile des vierges par l'évêque saint Amand, et la conduisit au monastère de Nivelle qu'elle avait fondé, et où, à la mort de son époux, elle alla la rejoindre pour servir Dieu sous sa direction.

La bienheureuse Agnès était fille de Primislas, roi de Bohême. A cause de sa beauté et de ses mœurs angéliques, deux grands princes, Henri III d'Angleterre et l'empereur Frédéric se disputaient sa main. Son père et sa mère l'avaient fiancée à ce dernier; mais la jeune héroïne, qui avait pris la résolution de garder sa virginité, pendant qu'on faisait les préparatifs

JEANNE D'ARC

La vierge héroïque qui sauva la France et qui a appris au monde qu'il n'y a rien de moins inutile que la virginité.

de ses noces avec le plus grand monarque de la terre, faisait les préparatifs de ses épousailles avec le Roi du Ciel. Sous ses habits de princesse, ornés d'or et de pierreries, elle portait un cilice et une ceinture de fer. Son lit, magnifique en apparence, était semé de cailloux pointus. Son abstinence était grande; ses jeûnes, fréquents; son oraison, continuelle. Elle avait aussi écrit secrètement au Pape, implorant son secours et son autorité contre le mariage qu'on voulait lui faire contracter malgré elle. Le Pape entra dans les sentiments de la sainte princesse, et envoya un nonce extraordinaire en Bohême, avec charge d'empêcher qu'on ne fît violence à ses pieux désirs. L'empereur, ayant appris cette opposition, en fut d'abord très irrité; mais il finit par entendre raison, et il dit: « Si Agnès m'avait quitté pour un homme mortel, j'en aurais tiré vengeance par les armes; mais je ne puis trouver mauvais qu'elle me préfère l'Epoux céleste. » Agnès se trouvant ainsi libre, s'empressa d'accomplir son dessein, et embrassa la vie pauvre et pénitente des Clarisses. (Ventura, *Femme cathol.*)

Dans un de ses voyages, Madame de Chantal, déjà fondatrice et supérieure de la Visitation Sainte-Marie, alla un jour visiter une dame d'une haute noblesse et de grande vertu. Entre les demoiselles d'honneur de cette dame, elle en remarqua une dont l'extérieur était d'une noble simplicité, et dont les traits trahissaient une belle âme. Elle s'approcha d'elle sans la connaître et lui dit tout bas, afin d'être entendue d'elle seule: « Ma fille, si vous trouvez un époux qui vaille Jésus-Christ, je vous conseille de le prendre. » Quelque temps après, cette jeune fille quittait le monde, et allait frapper à la porte d'un monastère de la Visitation.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit là des faits isolés et rares dans le Christianisme; dans tous les siècles, le champ fertile de l'Eglise a été émaillé des fleurs de la pureté virginale; et le courant salutaire qui emporte les âmes vers la chasteté parfaite n'est pas interrompu de nos jours. Autour de la virginale bannière que Jésus-Christ a levée sur le monde, s'enrôle chaque jour une multitude d'âmes. Les unes vont abriter derrière les murs sacrés d'un monastère, la plus délicate des vertus; les autres la pratiquent au milieu du monde, qui peut-être les méprise; elles ont aussi peut-être à subir les persécutions de quelques parents mondains, mais l'épreuve fait éclater davantage leur vertu. L'or ne sort-il pas plus brillant du creuset où il a été jeté?

Et toi, qui te ris de celle que tu appelles peut-être avec mépris la vieille fille, pauvre monde! pourquoi feins-tu d'ignorer que la virginité est le sel qui te préserve d'une corruption complète, le paratonnerre qui écarte loin de toi la foudre prête à te frapper? S'il

ne rencontrait pas semées çà et là sur ta surface les éclatantes fleurs de la virginité, le regard du Très-Haut ne pourrait supporter le spectacle hideux de tes hontes, et tu croulerais sous le poids de la colère céleste ! N'est-ce pas la vierge qui nourrit tes pauvres, qui veille au chevet de tes malades, qui, pareille à un ange consolateur, adoucit l'amertume de tous les maux qui fondent sur toi ? Quelle ingratitude d'insulter à son dévouement !

« On pardonne à celui qui admire ce qu'il n'a pas la force de pratiquer lui-même, crie l'éloquente voix de saint Chrysostôme aux détracteurs de la virginité ; mais celui-là révèle toute la bassesse de son âme, qui attaque une vertu à la hauteur de laquelle il ne peut atteindre. Ecoutez les paroles menaçantes du prophète Isaïe : Malheur à l'homme qui appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien : à l'homme qui transforme la lumière en ténèbres, et les ténèbres en lumière : à l'homme qui change l'amertume en douceur, et la douceur en amertume ! Qu'y-a-t-il en effet de plus doux, de meilleur et de plus brillant que la virginité ? La splendeur qui l'environne a plus d'éclat que les plus lumineux rayons de l'astre du jour. C'est elle qui, épurant nos regards et les élevant au-dessus de la terre, nous permet de les tenir constamment fixés sur l'éternel Soleil de justice. »

Ces paroles nous font sentir combien c'est éloigné de l'esprit chrétien et de la vérité catholique que de détourner par tous moyens de la pratique de cette vertu. Les saints Docteurs, dont les exemples aussi bien que les paroles doivent nous servir de règle, ont exhorté les âmes à la poursuite de la virginité. O vous qui goûtez leurs enseignements, faites comprendre à vos compagnes l'excellence de la chasteté parfaite ! Saint Augustin vous dit, comme il le disait autrefois à la vierge Démétriade : « Par l'exemple de votre vie et par vos paroles d'exhortation, dans votre course, entraînez à votre suite toutes celles que vous pourrez. » Mais, dira-t-on : « *Tous ne comprennent pas cette parole.* » — Tous ne comprennent pas, mais c'est à chacun de mesurer ses forces et de voir s'il a reçu ce don de Dieu, ou s'il veut résolument l'obtenir par la prière, la fréquentation des sacrements, la vigilance sur soi-même, et la générosité à se vaincre.

Après tout, la chasteté parfaite n'est pas impossible. Le conseil du célibat est proposé à tous, dit le savant Corneille de la Pierre. Or, on ne peut conseiller que ce que l'homme peut faire avec la grâce de Dieu ; mais cette grâce, Dieu la prépare et l'offre à quiconque la lui demande. L'illustre commentateur prouve longuement cette proposition par l'autorité des saints Pères.

De ce que nous venons de dire, que conclurons-nous ? Qu'il faut s'engager imprudemment par vœu à garder la virginité ! Non certes ! Un tel vœu ne doit jamais se faire sans l'avis d'un confesseur prudent et

vertueux. On ne permet d'ordinaire de le faire perpétuel qu'à celles qui ont essayé leurs forces, en le faisant plusieurs fois pour quelques années ou quelques mois seulement. Ou bien faut-il conclure qu'après qu'on a voué à Dieu sa virginité, il ne reste plus rien à faire pour sa sanctification, et qu'il n'est point nécessaire de s'appliquer avec zèle à la pratique des autres vertus chrétiennes ? Non, assurément ! Chacun le sait : Notre-Seigneur, dans la parabole des dix vierges, nous apprend que cinq d'entre elles s'entendirent dire : *Je ne vous connais pas ;* et la salle du festin des noces leur fut impitoyablement fermée.

« La pureté, sans laquelle personne ne verra Dieu, écrivait saint Jérôme à Démétriade, est une échelle par laquelle l'âme peut s'élever à un haut degré de perfection ; mais elle ne suffira pas, si elle est seule, à couronner la vierge. » « Nous ne devons pas seule-« ment louer la virginité afin de la faire aimer, a dit « saint Augustin, nous devons aussi l'avertir de se « tenir en garde contre l'orgueil et contre d'autres « défauts qui ternissent son éclat. » *(De sancta virginitate.)*

« Il peut se faire, continue le même saint Docteur, qu'une âme, qui a voué à Dieu (et qui lui a gardé fidèlement sa virginité), ce qui n'est que de conseil, en vienne à mépriser les préceptes ; et ne connaissons-nous pas des vierges parleuses, curieuses, querelleuses, avares et superbes... Cependant il est odieux de renoncer au mariage, qui est une chose permise, sans renoncer au péché. » *(De bono conju.)* Ne voit-on pas quelquefois, au milieu du monde, celles qui, dans la ferveur d'une jeunesse toute sainte, ont promis à Jésus-Christ de ne jamais aimer que lui, se repentir plus tard de ce qui devrait faire leur bonheur et leur gloire, et tourner vers la terre un cœur qui n'était fait que pour le ciel ? O vous qui avez choisi la meilleure part en vous donnant à Dieu, libres des liens d'une alliance que la mort peut briser, volez avec agilité dans la voie de toutes les vertus chrétiennes. Prenez garde ! ne laissez jamais votre cœur s'attacher à aucune créature. Jésus, Epoux des Vierges, vous êtes saintement jaloux de toutes leurs affections ; à qui les pourraient-elles donner, sinon à Vous, ô Beauté, ô Bonté suprêmes ? Jésus ! régnez seul sur leur cœur.

V

QUELQUES EXEMPLES SUR CE SUJET

I. Marie-Eustelle de Saint-Pallais. — Cette belle âme qui, comme nous l'avons dit, vivait au milieu du monde, a écrit d'elle-même ces admirables lignes :

« Dans le temps de mes peines, le Seigneur me donna la pensée de me consacrer à lui par le vœu de chasteté perpétuelle. Dès l'instant de ma conversion, ce bon Maître m'inspira un amour tout particulier pour cette belle vertu. Autant j'avais eu autrefois de légèreté, de vanité, de témérité, autant je me sentis dès lors d'affection et de respect pour cette fleur toute belle, toute angélique. En proie à tant de combats qui me faisaient craindre pour elle, je ne me rappelle pas avoir jamais eu, depuis mon retour à Dieu, aucun reproche à me faire sur ce sujet. Je n'ai même jamais eu d'accusation à faire là-dessus, quand je me suis présentée au tribunal de la pénitence. J'aurai préféré mourir mille fois, plutôt que de consentir au moindre sentiment tant soit peu répréhensible sur cet article si délicat.

« Le désir que j'avais de vouer à Dieu ma virginité ne pouvait donc venir que de lui. Je voulais lui appartenir entièrement, afin qu'il eût seul domaine absolu de mon cœur et de ses affections, de mon esprit et de ses pensées, de mon âme et de ses opérations, de mon corps et de tous ses sens ; je voulais, en un mot, qu'il n'y eût point de partage, point de réserve dans l'holocauste que je brûlais de lui offrir. Mon aimable Sauveur m'avait plusieurs fois fait entendre ce langage : « Je suis un Dieu jaloux ; je veux posséder entièrement ton cœur, parce que je veux sans mesure te donner ma grâce et mon amour. » Ce fut alors que, selon l'inspiration de cette même grâce, éclairée extraordinairement sur le prix de la meilleure part qui m'était présentée par Celui qui rend les vierges fécondes en vertus, qui se plaît parmi les lis, qui chérit et protège la virginité je demandai à mon directeur la permission d'effectuer bien vite ce désir du cœur de Jésus ; je veux dire, de m'engager irrévocablement à lui par un vœu.

« J'ignorais alors absolument les sages règles de prudence tracées par l'Eglise, et dont les directeurs ne doivent pas s'écarter, quand des personnes demeurant au milieu du siècle expriment le désir de se lier à la virginité par vœu perpétuel. Elles doivent être assez longtemps éprouvées et exercées avant que l'on donne consentement à leur souhait ; car il serait à craindre que, dans l'élan d'une ferveur indiscrète et trop passagère, on ne contractât une obligation d'autant plus sérieuse, qu'elle est naturellement irrévocable. C'est pour cela que les confesseurs n'autorisent, en règle générale, que des engagements temporaires, comme, par exemple, d'une fête de la sainte Vierge à une autre, de six mois ou d'un an, jusqu'à ce qu'une expérience assez longue et sérieuse les ait pleinement rassurés sur un lien qui devra durer toute la vie.

« J'avais vingt-deux ans quand je manifestai, sur cet article, mes pensées à mon directeur. Il est pro-

bable que, si je les lui eusse fait connaître quelques années auparavant, il se fût plus tôt rendu à mes ardents désirs, après les épreuves qu'exigent les saintes règles de l'Eglise ; mais malgré toutes mes sollicitations, mes prières et mes larmes, il me fit attendre deux ans entiers ce que je sollicitais avec tant d'instance, de soupirs et de gémissements. Ah ! j'aurais franchi tous les obstacles pour jouir de la faveur vers laquelle tendaient tous mes vœux, car je n'aimais que la chasteté ; je ne pensais qu'au moyen de la posséder dans toute sa perfection ; je n'avais de pensées, d'affection que pour elle, non-seulement parce qu'elle me ravissait par sa beauté, mais surtout parce que je savais l'amour que Jésus lui porte, et que je voulais témoigner mon amour à Jésus en m'attachant de plus en plus à ce qu'il aime.

« Enfin, après une attente de deux années, Notre-Seigneur permit que mon confesseur se rendit à mes désirs. Il arriva pour moi ce jour heureux où il me fut donné d'être admise au rang des épouses du Sauveur. Non, je ne trouverai jamais d'expressions capables de rendre les sentiments de mon âme dans cette circonstance ; j'étais hors de moi ; c'était une ivresse véritable de bonheur et de joie. Ce fut le jour de la Purification de Marie que je fis le vœu de perpétuelle virginité. Je me consacrai en même temps à la Reine des vierges. Je traçai, sur les sentiments que Jésus m'inspira, deux formules de consécration, que j'ai depuis portées sur mon cœur, bien fermées dans la croix de mon Epoux Jésus. O insigne faveur, et dont j'étais bien indigne !... » *(Ecrits de Marie-Eustelle).*

II. Sainte Procule. — Sainte Procule naquit à Rodez. Prévenue de bonne heure des bénédictions du Ciel, à peine put-elle connaître Dieu qu'elle se consacra entièrement à son service. Quoique née et élevée au milieu du luxe et des grandeurs, elle n'y attacha point son cœur, elle ne montra que de l'éloignement et du dégoût pour les amusements frivoles et les fêtes profanes. Elle visitait souvent les églises et ne paraissait en public que quand la nécessité et la bienséance l'y obligeaient ; alors elle montrait une modestie si aimable, un tact si délicat, une urbanité si chrétienne, que tous en étaient saisis d'admiration.

Dieu avait formé ce cœur pour se le réserver à lui seul, le monde n'en était pas digne ; et Procule, poussée par la grâce de l'Esprit saint, avait de bonne heure consacré et voué sa virginité à l'Epoux céleste, à l'Agneau sans tache; elle lui avait donné son cœur tout entier. Ses parents, chrétiens d'ailleurs, mais imbus des maximes du monde, avaient d'autres vues sur elle ; ils ne possédaient que cette fille pour héritière de leur nom illustre et de leurs grands biens ; en elle résidaient leurs espérances mondaines : aussi surveillaient-ils d'un œil inquiet ses progrès dans la

sainteté: ils avaient déjà quelques pressentiments; mais ils se rassuraient à cause de sa grande jeunesse et de sa parfaite obéissance. Ils ne connaissaient pas encore la généreuse fermeté de son cœur.

Dès qu'elle eût atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, ils songèrent à lui chercher un époux qui fût digne d'elle et des grands biens dont elle devait être l'unique héritière. Ils crurent avoir trouvé ce qu'ils désiraient dans la personne d'un jeune et riche seigneur nommé Géraud, qui, charmé des qualités de Procule, aspirait à devenir son époux. Les parents de la sainte s'empressèrent de faire connaître à leur fille ce désir et ce choix de leur cœur. Procule leur répondit avec beaucoup de respect et de douceur, mais avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, qu'elle avait déjà disposé de ses affections, et que Jésus-Christ seul serait son Epoux pour l'éternité.

Ses parents, fort surpris d'une réponse si peu attendue, employèrent tout ce que leur amour leur suggéra pour ébranler sa constance: ils n'épargnèrent ni les larmes, ni les caresses, ni même les menaces, pour la faire changer de dessein: mais tous leurs efforts furent inutiles. Quand la sainte se fut retirée dans son appartement, elle s'empressa de se jeter à genoux pour renouveler à son divin Epoux l'engagement qu'elle avait déjà pris, et pour lui demander la force de surmonter les obstacles qui menaçaient de la séparer de lui. Jésus-Christ qui aime tant le don des cœurs purs, et qui veut bien être l'Epoux des âmes chastes, fut touché de tant de générosité.

Il voulut à son tour combler la sainte de ses faveurs, et lui donner un témoignage de l'acceptation de son cœur; il lui envoya donc par le ministère d'un ange, une bague d'or pur, gage de la sainte alliance qu'il contractait avec elle. Sainte Procule fut tellement fortifiée par cette marque d'amour de son céleste Epoux, qu'elle ne craignit plus de soutenir les plus rudes combats pour lui garder sa fidélité. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Les parents de la sainte, obstinés dans leur dessein, après avoir passé quelque temps sans lui parler de mariage, résolurent de briser ses résistances en lui faisant une violence subite. Ils la fiancèrent malgré elle à Géraud, et fixèrent l'époque de la cérémonie des noces. Procule, ferme dans sa résolution, et confiante dans son fidèle Epoux, attendait sans crainte le jour redoutable.

Il arriva, et dès le matin tout était disposé pour la fête avec la pompe et la magnificence qui convenaient à une famille de ce rang. Les amis de la maison étaient venus assister à cette brillante cérémonie; et le fiancé, Géraud, était déjà arrivé, suivi d'un train magnifique.

Il attendait, avec tous les invités, Procule sa fiancée, qui seule manquait pour commencer la cérémonie. Pendant ce temps, Procule retirée seule dans son

appartement, se jeta aux pieds de son divin Jésus et le pria instamment de la protéger dans une conjoncture si périlleuse, et de lui faire connaître ce qu'elle devait faire. Elle entendit alors une voix qui lui adressa les mêmes paroles que Dieu avait adressées à Abraham : « Sortez de votre famille et de votre pays, et venez dans la terre que je vous montrerai. » Aussitôt elle se relève pleine de force et de courage, quitte les vêtements somptueux dont on l'avait parée et se revêt de méchants habits, pour mieux cacher sa fuite et pour se rendre plus conforme à la pauvreté de son céleste Epoux ; sous ce déguisement, elle sort furtivement de la maison de ses parents et s'enfuit dans les bois et dans les montagnes, sans autre guide que l'ange gardien qui l'accompagne.

Elle parcourt ainsi tout le pays très montagneux qui sépare le Rouergue de l'Auvergne ; rien ne l'arrête, ni les forêts, ni les précipices, ni les forêts sombres ; elle traverse encore l'Auvergne entière, échappe à tous les dangers, surmonte toutes les fatigues auxquelles elle était si peu accoutumée : l'amour de son Dieu lui donne de la force et des ailes, et la protège contre tous les périls.

Elle arrive jusque dans le Bourbonnais, à un quart de lieue de la petite ville de Gannat. Là, elle s'arrête devant ce site pittoresque et désert : au fond le ruisseau limpide d'Andelot, dominé par deux collines gracieuse, et à leur pied un rocher dans lequel elle découvre une petite caverne. La sainte, fatiguée de son voyage, s'établit dans cette caverne pour se reposer et s'entretenir dans la solitude avec son céleste Epoux, en attendant qu'il disposât d'elle comme il le voudrait.

Géraud et toute l'assistance étaient dans l'impatience de commencer la solennité des noces ; on n'attendait plus que la fiancée. Enfin on envoya une servante de la maison pour amener la reine de la fête ; elle trouva l'appartement désert et la robe de noces jetée à terre. Elle revint aussitôt pour faire part de cette triste nouvelle ; à la vue des habits que Procule avait laissés, on ne douta plus de son déguisement et de sa fuite.

Toute la maison fut alors remplie de confusion, de bruit et de trouble. Les préparatifs de la fête brillante accrurent encore la déception universelle. Le père de Procule, consterné tout d'abord, entra bientôt dans une violente colère ; il fit quelques excuses à Géraud, lui permit de chercher la fugitive, non plus pour lui offrir une alliance dont elle s'était rendue indigne, mais pour la châtier comme elle le méritait ; il lui céda tous ses droits de père, et lui recommanda même de ne pas épargner la vie de Procule, si, après l'avoir trouvée, il ne pouvait la ramener. Géraud, plus irrité qu'aucun autre, s'élança avec ardeur à la poursuite de la fugitive.

Il erra quelque temps comme au hasard, mais il finit par découvrir les traces de celle qu'il recherchait, et d'indications en indications, il réussit à suivre lentement, mais sûrement, celle qui ne pouvait plus désormais lui échapper. Il traversa l'Auvergne et vint dans le Bourbonnais, près de la retraite où Procule se croyait en sûreté.

Non loin de là, il rencontra des bergers qui gardaient leurs troupeaux ; et il leur demanda s'ils n'avaient point vu une étrangère dont il leur dépeignit le portrait. Les bergers répondirent qu'ils l'avaient vue ; mais, soupçonnant quelque mauvais dessein de la part du seigneur, ils refusèrent de trahir la retraite de la sainte. Géraud fit alors briller à leurs yeux l'appât d'une riche récompense, en leur assurant que son dessein était de la ramener chez ses parents, d'où elle s'était échappée. Les bergers, éblouis et vaincus, livrèrent leur secret et découvrirent la retraite de la vierge.

Géraud s'avança vers elle : à sa vue, il retrouva toute la vivacité de sa passion, il entreprit d'abord de la ramener par la douceur. Procule, après le premier moment de surprise, demeura inflexible dans sa résolution, et ne fit à toutes les instances de Géraud que cette ferme réponse : « Je ne connaîtrai jamais que Jésus-Christ pour mon Epoux, et je lui serai fidèle jusqu'à l'effusion de mon sang, s'il le faut. » Ce refus change la modération de Géraud en une rage violente et une haine insensée ; il s'élance vers sa victime, afin d'exercer sur elle l'autorité dont le père l'avait investi, et de l'emmener de force ou de la faire mourir. Procule prend la fuite ; et pour éviter son persécuteur qui lui ferme le chemin, elle passe à travers des rochers inaccessibles.

Son bourreau plus insensible et plus dur que les rochers eux-mêmes, se met à sa poursuite et l'atteint à cent pas de la ville de Gannat. Là, il lui réitère ses ordres ; la sainte persiste dans sa résolution ; et Géraud, exaspéré par une telle résistance, tire son épée et lui dit : « Procule, vous n'êtes pas moins indigne de la vie que de mon alliance ; vous n'avez pas voulu de moi pour époux, vous m'aurez pour bourreau. »

La sainte à ces mots tombe à genoux : fait le signe de la croix, prononce le nom de Jésus en lui offrant son cœur et sa vie ; et sa tête roule sous le glaive du meurtrier.

Mais, ô prodige ! La vierge se relève, comme si elle eût été pleine de vie ; elle prend sa tête entre ses bras et marche d'un pas assuré vers la ville de Gannat, qui était toute voisine. A la vue d'un miracle si étonnant, Géraud se prosterne aux pieds de la sainte pour implorer son pardon. La sainte s'arrêtant alors, se tourne vers son bourreau tout baigné des larmes du repentir, et par un nouveau miracle l'assure en quel-

ques paroles de son pardon le plus généreux ; puis elle reprend sa marche vers la ville.

Procule arrivée à Gannat, traversa plusieurs rues à la stupéfaction des habitants, parvint ainsi à l'église de Sainte-Croix et alla se prosterner au pied d'un autel où un prêtre, nommé Paul, célébrait la sainte messe. On la vit à genoux, tenant entre ses mains sa tête tranchée et ensanglantée, et l'offrant à Jésus comme un témoignage suprême de sa fidélité et une preuve éclatante de son amour : puis ses mains défaillantes laissèrent échapper sa tête, et son corps s'affaissa sur lui-même pour ne plus se relever.

Les prêtres s'étant assemblés, délibérèrent au sujet de la sépulture dont il fallait honorer de si saintes reliques ; ils députèrent deux des plus anciens d'entre eux à Clermont, pour donner avis à l'évêque de ce qui s'était passé.

A cette nouvelle, le prélat accompagné de son archidiacre se rendit à Gannat, pour célébrer en personne les obsèques de la sainte martyre. Le bruit de ces prodiges si extraordinaires se répandit promptement dans le pays, et une prodigieuse affluence de peuple se pressa pour assister à la cérémonie et pour vénérer le corps de la sainte, qui fut ensuite inhumé près du grand autel de l'église de Sainte-Croix.

De grands et nombreux miracles s'opèrent à son tombeau.

VI

DE LA VIE RELIGIEUSE

Nous l'avons dit, et il importe de le bien remarquer : la virginité est possible même au milieu du monde : et le Seigneur, parmi ses épouses, en a toujours eu qui ont vécu dans le siècle sans en contracter les souillures. Lis éclatants, elles ont fleuri parmi les épines qu'elles embaumaient de leur parfum. De nos jours encore, le regard fatigué par le spectacle des iniquités des hommes se peut reposer souvent sur ces virginales fleurs. Il est des jeunes personnes qui ne peuvent quitter leurs père et mère sans les réduire à une extrême détresse ; une santé faible en oblige d'autres à rester au sein de leur famille. Parmi elles, il en est qui, dans le siècle même, sont appelées à devenir les épouses de Jésus-Christ. Aucune autorité humaine, pas même celle des parents, ne peut les contraindre à renoncer à cette gloire et à ce bonheur en acceptant un époux mortel ; l'enfant qui veut pratiquer la virginité a le droit de désobéir à ses parents, quand ils lui ordonnent de se marier, et le Roi des cœurs n'exclut personne de sa divine alliance. Les

pauvres, les infirmes, les simples ne sont-ils pas ceux-là même qu'il se plaît davantage à combler de ses faveurs ?

Toutefois, ici encore, il faut nous écrier avec saint Bernard : « O beau lis, tendre et délicate fleur, les incrédules sont autour de toi pour briser ta tige. Ah ! prends garde aux épines qui t'environnent : le monde en est rempli ; il en est sur la terre ; il en est dans les airs ; il en est jusqu'en toi-même. Etre jeté parmi elles, sans en être déchiré, c'est l'œuvre de la puissance divine, mais non de ta propre vertu. Toutefois, prends confiance, te dit le Sauveur, j'ai vaincu le monde. » Le même saint Docteur, traçant à sa sœur une règle de conduite, lui disait : « Bien que Dieu protège ses élus parmi les hommes sensuels, il est rare cependant de se conserver exempt de tout péché, quand on vit au milieu des délices du siècle. Il ne sera pas toujours en sûreté, celui qui est toujours près du péril. Il est bon, ô ma sœur bien-aimée, d'être séparé, même corporellement, du monde. »

Pour exhorter cette même sœur à persévérer dans la vie du cloître qu'elle avait embrassée, saint Bernard lui écrivait encore : « Je vous exhorte à aimer de toute votre âme votre monastère, et à dire au siècle un éternel adieu... Pourquoi ? Parce que la vie du monastère est une vie de contemplation, et celle du siècle est remplie d'occupations distrayantes. La vie du cloître est une vie sainte ; celle du monde est exposée au péché. La vie du monastère est spirituelle ; et la vie du monde est charnelle. La vie du monastère est céleste ; celle du monde terrestre. L'une est paisible ; l'autre agitée. Celle-là est pacifique ; celle-ci est pleine de discordes. » Qu'est-ce à dire ? sinon que le monde offre aux âmes mille obstacles et mille dangers, et que le salut y est plus difficile. Saint Liguori nous apprend que celles qui se perdent dans le monde sont en grand nombre, tandis que celles qui se perdent dans la vie religieuse sont rares. Les occasions dangereuses, qui ne le sait ? sont la cause la plus ordinaire de la damnation des âmes. Or, ces occasions qui abondent dans le siècle sont rares dans les couvents. Otez à une jeune fille les mauvaises compagnes, les entretiens avec les personnes de différent sexe, les lectures frivoles, les divertissements dangereux : si vous ne la rendez pas sainte, vous empêchez du moins la plupart des fautes qu'elle commettait auparavant. Que si, en la préservant des dangers, vous lui fournissez tous les secours spirituels, la prière, les bonnes lectures, la fréquentation des sacrements, elle aura peine à résister à tous ces moyens de salut réunis. Or, c'est là ce que fait la vie religieuse. En mettant à l'abri du danger elle fournit aux âmes tout ce qui est le plus capable de les soutenir : prière, oraison, confession et communion fréquentes, bons exemples, instructions, rien n'y manque. C'est pour se soustraire aux difficultés

et aux périls du siècle, et se procurer les avantages de l'état religieux que, de tout temps, un grand nombre de jeunes vierges ont renoncé à un avenir qui leur souriait, aux flatteuses espérances qu'elles pouvaient concevoir, à la gloire mondaine qui faisait briller à leurs regards son éblouissant éclat, aux biens du temps qui se présentaient à elles avec toutes les aises qu'ils procurent, aux affections les plus légitimes et les plus douces d'une famille qui les chérissait. Dieu les appelait par sa grâce et, dès lors, elles n'ont point écouté la voix de la chair et du sang. Triomphant des répugnances d'une nature qui a toujours en horreur la générosité du sacrifice, elles ont franchi les barrières qu'élevait devant elles, afin de les retenir dans les chaînes du monde, la volonté de leurs parents égarés par les maximes du siècle.

Elles l'avaient compris : quand notre souverain Maître appelle une âme à le servir dans le cloître, de quel droit les parents la veulent-ils garder sans raison dans le monde ? C'est le cas, par conséquent, où il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Sans doute une fille unique ne peut laisser ses parents dans une nécessité grave ; elle ne pourrait donc, en règle générale, les quitter si son départ devait les réduire à mendier ou à exercer un métier tout à fait au-dessous de leur condition ; mais s'ils peuvent sans elle, par l'économie, se procurer le nécessaire, elle n'est point obligée de renoncer à cause d'eux à l'état religieux. Ne voit-on pas tous les jours les parents s'imposer de grands sacrifices pour établir leurs enfants dans le monde ? Ils auraient donc tort de refuser de les subir quand leur enfant veut embrasser l'état le plus parfait et le plus avantageux pour le salut.

Un grand Docteur de l'Église, saint Liguori, enseigne qu'un enfant qui veut entrer en religion peut le faire malgré ses parents et sans les avertir, quand ils ne sont pas dans une grave nécessité, surtout si l'enfant prévoit qu'il rencontrera des obstacles de leur part, ce qui arrive ordinairement, comme le saint Docteur lui-même le remarque. Aussi ne veut-il pas que les enfants consultent leurs parents sur leur vocation religieuse, parce qu'en cette matière les parents n'ont aucune expérience ; aveuglés par leurs propres intérêts, ils se changent souvent en ennemis, lors même qu'ils sont chrétiens. Saint Liguori cite, à l'appui de cette doctrine, les exemples de tant de Saints qui ont quitté le monde malgré leurs parents et sans les avertir ; et Dieu a récompensé par des miracles ces glorieuses fuites.

Promise en mariage, la bienheureuse Oringa de Valdarno quitta furtivement le toit paternel pour aller se consacrer à Dieu. Arrivée sur le bord du fleuve qui lui coupait la route, elle fit une courte prière et vit aussitôt les eaux s'élever de chaque côté comme deux

murs de cristal et lui offrir un passage à pied sec (1).

Notre Code civil français accorde, il est vrai, aux parents le pouvoir de faire arracher par force au couvent un enfant qui n'a pas vingt-un ans accomplis. Mais, après sa majorité, l'enfant peut sans entraves user pour entrer en religion de la liberté que Dieu lui laisse.

Souvent, dans sa jeunesse, la bienheureuse Marie des Anges laissait paraître le goût qu'elle avait pour la vie religieuse. La comtesse sa mère, comme nous l'avons dit ailleurs, cherchait à l'entraîner dans les fêtes du monde: mais elle ne pouvait ébranler la constance d'une âme qui ne vivait dès lors que pour Dieu. Un jour, toute la famille était réunie à la campagne : la comtesse prit à part sa fille, afin de pouvoir agir avec plus de liberté, et l'invita à une promenade sur une colline voisine. L'enfant tremblait dans l'appréhension d'un assaut; toutefois elle était loin de prévoir la proposition qui allait lui être faite. La mère se mit à lui rappeler la tendresse particulière dont elle avait entouré son berceau, les veilles et les sollicitudes qu'elle lui avait prodiguées, spécialement dans sa maladie, sa désolation au moment où elle craignait de la perdre, en un mot, tout ce que son amour, et l'amour le plus ardent avait fait pour elle ; et lorsqu'elle crut avoir suffisamment disposé le cœur naturellement généreux et tendre de son enfant, elle en vint au coup décisif.

« Maintenant, lui dit-elle, vous ne voudrez pas me refuser ce que j'ai à vous demander : un jeune homme, d'une naissance illustre, d'une fortune opulente et d'une vertu éprouvée, sollicite votre main. Eh bien! ce que je vous demande, c'est de ne pas vous y refuser. » Marianne, à ces paroles, se sent le cœur comme percé d'un poignard : « Ce n'est pas là, répond-elle aussitôt avec une merveilleuse fermeté, ce n'est pas là le langage d'une mère qui m'aime ; je veux appartenir au Créateur et non aux créatures : je me suis consacrée à Jésus et je suis son épouse ; si vous m'aimez, ne me parlez plus des choses de la terre, mais seulement des choses du Ciel, et accordez-moi la consolation de me faire religieuse ! » — La mère fut vaincue. Elle se jetta tout en larmes au cou de son angélique enfant, la pressa contre son cœur et lui dit : « Que Dieu fasse de vous une grande sainte, ma fille ! » Toutes ses oppositions cessèrent. Elle ne parla plus de mariage : et, peu de temps après, elle permit à sa fille de se faire carmélite.

Issue d'une noble famille, fille unique d'une mère veuve, Mademoiselle de Mac-Mahon, âgée de dix-sept ans, était depuis deux ans novice au Carmel de Saint-Denis. Sa mère, retirée en Belgique, prit subitement

---

(1) Liguori : *du Choix d'un état*, édit. Castermann, t. III, p. 419.

la résolution de se rendre auprès d'elle et de livrer un nouvel assaut à sa tendresse filiale pour l'obliger à quitter sa retraite. Cette dame arriva à Saint-Denis au moment où sa fille sortait du cloître pour se rendre à la chapelle extérieure, où devait avoir lieu son dernier examen. Cette circonstance paraissait bien favorable au dessein de l'affectueuse mère; elle serre sa fille dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, la conjure de retourner auprès d'elle, lui fait l'exposé le plus attendrissant de sa douleur, de son isolement, de sa vieillesse, de ses besoins. La jeune novice n'était pas insensible; mais l'amour divin dominait toutes ses affections et les lui fit toutes sacrifier. Elle répondit à sa mère: « Ah! maman, c'est entre les mains de Dieu que je vous laisse; il nous récompensera vous et moi du sacrifice que nous lui offrons, et nous n'aurons jamais rien à regretter. »

Madame de Mac-Mahon lui ayant représenté l'austérité de la vie qu'elle embrassait, à un âge trop peu avancé, disait-elle, pour prendre de tels engagements: « N'est-ce donc pas une chose plus redoutable encore, de se lier à un époux mortel? répondit son héroïque enfant. Eh bien! maman, vous l'avez fait à quatorze ans et sans aucune épreuve préalable; et moi, à dix-sept ans, après deux années d'essai, ne pourrai-je pas me livrer à Dieu qui daigne m'appeler avec tant de miséricorde? Alors, cette innocente colombe s'arracha des bras maternels et entra dans l'Arche sainte pour n'en plus sortir. Elle fit sa profession dans des sentiments admirables de ferveur et d'amour, et s'appliqua, avec un zèle plus ardent encore, à l'accomplissement de tous ses devoirs. (*Vie de Madame Louise de France*).

VII

EXCELLENCE ET AVANTAGES DE CET ÉTAT

De tels sacrifices et une telle constance nous étonnent! Mais, n'avons-nous pas la foi? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: « Quiconque aura quitté, pour l'amour de moi, maison, frères, sœurs, père, mère, épouse, enfants, terres, recevra en ce monde le centuple et possédera la vie éternelle? » Il promet donc le *centuple*, même ici-bas, à ceux qui quittent tout pour le suivre. Le monde offre des honneurs, des plaisirs, des richesses, et ces trois mots disent tout ce qu'il peut donner; saint Jean a soin de nous l'apprendre. Or, la vie religieuse revêt d'un vêtement de gloire celui qui l'embrasse: elle aussi a ses délices et ses biens.

S'il est glorieux, aux yeux du monde, d'être entouré de l'estime des hommes, il est plus glorieux encore

de savoir s'élever plus haut en la foulant aux pieds. « Celui qui a renoncé au siècle, dit saint Cyprien, est plus grand que tous les honneurs du monde et que ses royaumes. » O âmes religieuses, comment faut-il vous appeler? Des hommes célestes ou des anges terrestres? Extérieurement, vous êtes humbles et obscures: mais toute votre gloire est intérieure; vos cœurs sont comme les tabernacles du Dieu de pureté; vous formez la cour d'honneur du Roi du Ciel dont vous êtes les enfants de prédilection. L'impie et le mondain paraissent, peut-être, n'avoir pour vous que des railleries; mais, intérieurement, ils vous admirent, quoiqu'ils ne comprennent pas toute la sublimité de votre dévouement.

Et qui pourra dire les chastes délices dont le Seigneur inonde ceux qui, pour marcher à sa suite, ont renoncé à tous les plaisirs de la terre? La paix que donne Jésus n'est pas celle que donne le monde; la paix de Jésus s'acquiert par la guerre contre toutes les tendances de la nature déchue. Or, dès son entrée en religion, l'âme que le Seigneur y appelle n'engage-t-elle pas un rude combat, dans lequel le vieil homme devra succomber? Son but principal n'est-il pas de tendre à la perfection de l'amour de Dieu, en renonçant aux honneurs, aux plaisirs, aux biens de la terre, par les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté? Et c'est là ce qui accumule sur sa tête les béatitudes promises par Celui qui a dit: « Bienheureux les pauvres d'esprit! bienheureux ceux qui ont le cœur pur! bienheureux ceux qui souffrent persécution! bienheureux ceux qui pleurent! oui, bienheureux, parce qu'ils ont arraché de leur cœur la racine amère du péché; parce qu'ils ont vaincu le monde! d'où viennent nos chutes, nos malheurs, nos remords, sinon de nos passions que nous n'avons pas su vaincre? Oui, bienheureux, parce que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche divine: les consolations de la terre ne sont pas les seules consolations. Oui, bienheureux, enfin, parce que le Seigneur lui-même est le partage de ceux qui sacrifient tout pour l'amour de lui; il est la part de leur noble héritage. Pour eux, il est Père, Mère, Epoux, biens et honneurs. Il est pour eux le *centuple* en ce monde, et en l'autre il leur réserve l'éternelle vie.

Concluons donc avec saint Bernard, que l'état religieux est cette *pierre précieuse* pour laquelle *il faut donner tous ses biens;* ce trésor de l'Evangile qu'il faut acheter au prix de tous les sacrifices. Heureux ceux qui le comprennent! heureuses les vierges que Jésus appelle à se sanctifier loin du monde! Toutefois, ce serait une illusion que d'embrasser la vie religieuse, principalement par des motif naturels, pour mener une vie plus commode, par exemple. L'état religieux est un état de mort à soi-même, et l'abnégation

est la disposition la plus nécessaire à ceux qui s'y engagent. Il a ses croix, il offre des épreuves qui ne peuvent devenir douces qu'à une âme qui veut résolument travailler à se vaincre. Mais quand on a cette résolution, il faut attendre avec confiance de la bonté de Dieu, les grâces nécessaires pour l'accomplir.

On ne doit donc pas se laisser arrêter par une crainte vaine de ne pas persévérer. Celui qui donne la grâce de vouloir donnera celle de faire; et les conseils de Notre-Seigneur, comme les exercices de la vie religieuse, ne sont point au-dessus des forces d'une âme de bonne volonté, aidée du secours divin. Les jeunes filles qui quittent tout pour suivre Notre-Seigneur sont d'une nature faible et infirme comme tout homme en ce monde. En les voyant renoncer à tout, nous devons dire, à l'exemple de saint Augustin: « Ne pourrai-je pas ce qu'elles peuvent? » Pourquoi, par les mêmes sacrifices, ne mériterais-je pas la même récompense?

S'il n'est pas dans l'ordre de se décider d'entrer dans la vie religieuse par des motifs humains, il ne faut pourtant pas mépriser les inspirations qui nous portent à quitter le monde, à la suite des déceptions et des amertumes dont il est rempli... Comme on le voit par la vie des saints, les maux temporels sont un moyen dont Dieu se sert souvent pour attirer à l'état religieux, des âmes que les prospérités de la terre pourraient perdre.

La vocation religieuse étant une des plus grandes grâces que Dieu accorde, ce serait un vrai malheur que d'y résister. Hélas! que d'âmes, après s'être senties poussées vers le couvent, ce saint asile de la vertu, par un attrait qui ne venait que du Ciel, ont ensuite résisté volontairement à l'appel divin, ou, par faiblesse, ont cédé aux sollicitations de parents qui les voulaient dans le monde malgré Dieu! Qu'elles sont à plaindre! Comment pourront-elles se justifier devant le Seigneur de leur infidélité à sa grâce?

Parlant de ceux qui sont moralement certains d'être appelés à la vie religieuse, et qui, pour rester dans le siècle, cherchent à se persuader qu'ils pourront s'y sauver facilement, saint Alphonse de Liguori dit, dans sa grande théologie morale: « Il nous paraît hors de doute qu'ils s'exposent à un grand danger de perdre leur âme... Saint Grégoire, continue-t-il, écrivant à l'empereur Maurice qui, par un édit, avait défendu à ses soldats de se faire religieux, dit ouvertement à ce prince que cette loi est inique, parce qu'elle ferme le Ciel à plusieurs. Il en est un grand nombre (ce sont les paroles mêmes du saint Docteur) qui ne se sauvent qu'en renonçant à tout. Il est facile de se rendre raison du péril auquel est exposé pour son salut celui qui, appelé à vivre dans le cloître, demeure dans le siècle contre la volonté de Dieu: se privant par là des grâces que le Seigneur lui destinait, il ne

résistera que difficilement aux tentations auxquelles il sera en butte dans le monde; et venant à succomber, il se perdra (peut-être) pour l'éternité. En outre, celui qui détourne injustement quelqu'un d'entrer dans une maison religieuse pèche mortellement, lors même qu'il n'emploie ni la violence, ni la fraude, comme l'enseignent communément les Docteurs, parce qu'il cause un grand dommage spirituel à celui qu'il empêche de suivre cette vocation: je ne sais comment on pourrait excuser celui qui se fait à lui-même ce grand dommage... Prions donc avec instance le Seigneur d'éloigner de nous le grand malheur d'être infidèle à la grâce de la vocation religieuse. L'histoire est pleine d'événements tragiques, de maux épouvantables, qui ne sont que l'exécution des menaces lancées par les saintes Ecritures contre ceux qui résistent à l'appel de Dieu. » *(Theologia moralis)*.

Non seulement il ne faut pas être infidèle à la vocation religieuse, ni en détourner les autres, mais même il est bon et méritoire de la faire naître dans les cœurs, en inspirant aux autres le mépris du monde. « Ceux qui exhortent leur prochain à entrer en religion, dit saint Thomas, non seulement ne pèchent pas, mais méritent une grande récompense. » Quand saint Bernard entra à Citeaux, il entraîna avec lui trente jeunes gens des premières familles, auxquels sa parole éloquente avait persuadé de quitter le siècle. Et ne voyons-nous pas, de nos jours, des jeunes filles emmener avec elles au couvent quelques-unes de leurs amies, après leur avoir fait comprendre, par des raisons tirées de la foi, le bonheur de se consacrer à Dieu? Saint Thomas, pour les encourager, leur applique le mot de l'Ecriture: « *Ceux qui enseignent la justice à plusieurs brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.* »

Pour croire prudemment qu'on a la vocation religieuse, il n'est pas nécessaire d'attendre une révélation. D'après saint Liguori, voici les trois principaux signes d'une vraie vocation: « 1° une fin, une intention droite, telle que de s'éloigner des dangers du monde, de mieux assurer son salut et de s'attacher plus étroitement à Dieu; 2° qu'on n'ait aucun empêchement positif comme le manque de santé, ou de talent, ou des parents dans la nécessité grave, chose à soumettre à l'appréciation des supérieurs, en leur exposant clairement la vérité; 3° qu'on soit admis par les supérieurs de l'institut (1).

Quand on réunit ces conditions, on peut marcher en sûreté. « Il est clair, dit Lessius, que si la raison qui vous porte à entrer en religion est uniquement votre bien spirituel; si, par exemple, vous vous faites reli-

---

(1) *Œuvres ascétiques*, édit. Castermann, *du Choix d'un état*, t. III, p. 412. — Note du traducteur extraite des avis aux novices.

gieuse, afin de vous soustraire aux dangers du siècle, afin d'imiter la vie de Jésus-Christ, de suivre ses conseils, de vous consacrer à Dieu, et de le servir plus fidèlement, afin de prendre soin de votre salut, ou d'amener les autres à travailler au leur, votre vocation vient évidemment de Dieu (1). »

Quand on n'a qu'un germe de vocation, il faut cultiver le premier mouvement, comme dit saint Liguori, et consulter. Le grand théologien Suarez veut qu'on ne consulte à cet égard que « des hommes probes, affranchis de tout intérêt humain, qui aient des idées justes, et, s'il est possible, quelque expérience de la vie religieuse. Avant tout, dit-il, qu'on s'adresse à ceux qui peuvent aider et non à ceux qui sont capables de nuire. »

Il importe de ne point différer trop longtemps d'entrer en religion quand on y est vraiment appelé : de longs et volontaires délais pourraient faire perdre cette grande grâce. — « Il n'est pas besoin, dit le docteur angélique, de délibérer longtemps. Saint Jérôme écrivait à ce sujet : Hâtez-vous, je vous en prie, coupez plutôt que de délier la corde qui tient votre navire attaché à la terre. » On a du reste le temps du noviciat pour éprouver sa vocation ; et rien n'est plus funeste, que de chercher à faire cette épreuve dans le monde, qui peut facilement l'étouffer. — Saint Thomas enseigne aussi qu'il est bon d'entrer jeune en religion ; et Suarez dit, que pour un catholique il ne peut être douteux qu'il ne soit opportun d'entrer en religion à quinze ans, puisque l'Eglise permet la profession religieuse à seize ans. « Quant aux pécheurs pénitents, dit encore saint Thomas, il est manifeste qu'après les fautes les plus graves ils peuvent entrer dans la voie des conseils (dans la vie religieuse). Bien plus, pour parler plus juste, c'est à eux surtout qu'il convient d'embrasser la pratique des conseils... L'état religieux est une école qui nous détourne du mal, et nous porte plus facilement à la perfection. Et ceux qui sont d'une vertu imparfaite et peu exercés à l'accomplissement de la loi de Dieu ont un plus grand besoin que les autres des moyens de préservation que leur fournit la vie religieuse, car il leur sera plus facile d'éviter le péché dans la religion, que s'ils vivaient plus librement dans le siècle. »

Il ne faut pas toujours croire que les désirs de la vie religieuse ne sont pas bien fondés quand ils se refroidissent par moments; et ce serait une grande erreur de penser qu'on ne peut pas perdre la grâce après l'avoir reçue. Quand de saints désirs s'emparent d'une âme lorsqu'elle prie, médite, veille sur elle-même et évite le péché, et que ces mêmes désirs s'ef-

---

(1) *Lessius* traduit par l'abbé Gaveau, p. 74, et édit. lat. q. 5, n. 57.

facent lorsque cette âme devient négligente pour les choses du salut, et se livre aux choses du monde, c'est une preuve qu'ils viennent de Dieu.

Jamais les perturbations politiques et les tempêtes dont menace un sombre avenir n'ont empêché les âmes généreuses d'entrer en religion. Il y a une providence qui veille sur les épouses du Christ. Faut-i s'étonner, ô vierges, si les anges combattent pour vous puisque vous rivalisez de vertus avec les anges? disait saint Ambroise.

Il ne faut pas non plus qu'on renonce à son dessein d'entrer en religion, à cause de l'humiliation qu'on subirait aux yeux du monde, si l'on venait à sortir du couvent. Ce n'est point une honte d'avoir fait un essai de l'état de perfection, et la facilité qu'on a de renoncer à la vie religieuse si, après le noviciat, on ne s'y sent pas appelé, est un avantage sérieux que n'offre pas le mariage, et qui doit plutôt encourager à un essai. — Il faut choisir entre les communautés celles qui sont les plus régulières et où règne le meilleur esprit. — Les couvents cloitrés mettent à l'abri de bien des périls : les âmes qui ont une grande horreur pour le monde ou qui ont fait l'expérience de ses dangers, et éprouvent en même temps un grand attrait pour la retraite et l'oraison, trouveront dans le cloître un port sûr contre les tempêtes et un abri contre les orages du siècle. Parmi les religieuses cloitrées, les unes mènent la vie contemplative, comme les Chartreuses, les Carmélites, les Clarisses, les Capucines, les Trappistines ; et d'autres comme les religieuses de la Visitation, de Sainte-Ursule, du Bon-Pasteur, etc., unissent à la prière l'éducation des jeunes filles, ce qui est le plus parfait, d'après le sentiment de saint Thomas.

De nos jours, un grand nombre de communautés religieuses non cloitrées se fondent et prospèrent ; on y mène une vie active, consacrée à toutes les œuvres de la charité chrétienne : aux soins de l'enfant et du vieillard, de l'infirme et du pauvre, des malades et des prisonniers. L'entrée d'un grand nombre de ces communautés est facile; il n'est pas une jeune personne si pauvre et si peu instruite, qu'elle ne puisse y être admise, au moins comme sœur conserve, si elle a vraiment la volonté de pratiquer la vertu ; et une sœur converse participe à tous les avantages et à tous les moyens de salut de la vie religieuse. C'est donc une grande erreur de se croire à jamais exclu du couvent, parce qu'on n'a reçu en partage que la pauvreté ou une éducation médiocre. Celles qui, se sentant poussées par l'Esprit de Dieu vers la vie religieuse, n'ont ni l'instruction, ni les ressources suffisantes pour l'embrasser, auront soin de s'adresser à quelque bon prêtre, qui s'estimera heureux de leur faire ouvrir les portes d'un couvent. Ces âmes doivent toujours se reposer avec confiance entre les mains de Dieu :

Celui qui leur inspire l'attrait d'une vie plus parfaite ne manquera pas de leur fournir tôt ou tard les moyens de réaliser leur saint désir, si c'est utile à leur salut, et si elles sont dociles à la grâce.

CONCLUSION

Il est temps de terminer ce modeste ouvrage, en empruntant encore les paroles de deux grands Docteurs. Après avoir écrit pour sa sœur le livre *De la manière de bien vivre*, saint Bernard concluait par ces mots : « O ma sœur bien-aimée, « voici que, par la grâce de Dieu, j'ai tout dit ; je « touche au terme de ma navigation, j'entre dans « le port, et cependant je me tourne encore vers « vous pour vous adresser une dernière parole. « Vous m'avez prié de vous écrire quelques lignes « pour vous exhorter à mener une vie sainte ; et « moi, Dieu aidant, j'ai recueilli pour votre ins- « truction, sinon aussi bien qu'il l'aurait fallu, au « moins aussi bien que je l'ai pu, les sentences « des saints Pères que j'offre dans ce livre à votre « charité.

« Voici donc, ô ma sœur chérie en Notre-Sei- » gneur, que vous avez entre vos mains les rè- « gles d'une sainte vie... Gardez-vous donc à « l'avenir de tout péché, et ayez soin de prati- « quer le bien qu'on vous a appris... Vous seriez « bien coupable devant Dieu, si vous négligiez « dans votre conduite les bons conseils que vous « lisez. Pourquoi ? parce qu'il vaut mieux ignorer « la voie du Ciel que de ne la point suivre après « l'avoir connue. Gardez donc fidèlement dans « votre cœur, et faites passer dans vos œuvres la « science sainte qui vous a été donnée... Je vous « le recommande, ô sœur que je vénère, et vous « le recommande encore : mettez tout votre zèle « à suivre les conseils contenus dans ce livre. »

Saint Athanase parlait à peu près dans le même sens à une jeune fille vivant dans le monde, pour laquelle il avait tracé une règle de conduite : « Je « vous le demande, ô vierge que je chéris, lui écri- « vait-il, méditez avec attention mes paroles, « lisez souvent ces lignes afin d'en pénétrer le « sens, remarquez attentivement chacun de ces « conseils, et faites ce qui vous est marqué. Si « vous y êtes fidèle, vous serez digne d'être « admise aux noces de l'Epoux céleste.

« Gardez-vous de dire en vous-même : Com-
« ment pourrais-je faire tant de choses ? Que vo-
« tre cœur ne conçoive aucune crainte, mais qu'il
« se porte avec une généreuse activité à la prati-
« que de la vertu : car, à ceux qui craignent le
« Seigneur, il n'est pas difficile d'observer sa loi.
« Qu'il n'y ait pas une heure de votre vie où l'huile
« manque à votre lampe, de peur qu'à son arri-
« vée l'Epoux ne la trouve éteinte. Vous ne savez
« pas quand il se présentera. Sera-ce au soir ou
« au matin de votre vie ? Vous l'ignorez. Je vous
« ait écrit ces lignes, ô ma sœur chérie, la bien-
« aimée du Christ, pour édifier et affermir votre
« âme dans le bien. Ne vous détournez donc ni à
« droite, ni à gauche, du chemin que je vous
« ai tracé.

« O vous qui avez en main ce livre, que le Sei-
« gneur vous donne d'accomplir tout ce qui y est
« marqué, et d'en faire la continuelle nourriture
« de votre âme ! Qu'il donne à votre intelligence
« la lumière, à votre cœur la pureté, afin qu'un
« jour vous puissiez recevoir la couronne dont les
« fleurs ne sauraient se flétrir, couronne que Dieu
« prépare à ceux qui l'aiment. Je le demande
« pour vous, par Notre-Seigneur et Sauveur
« Jésus-Christ, à qui soit toute la gloire dans les
« siècles des siècles.

« AMEN (1) ! »

---

(1) Nous prions instamment nos lectrices, auxquelles ce livre aura fait du bien, de le répandre parmi leurs compagnes, pour la plus grande gloire de Dieu. Que nous serions heureux, s'il arrivait à toutes les âmes pour lesquelles il est écrit !

DEUXIÈME APPENDICE

DIVERS EXERCICES DE PIÉTÉ

I

RÈGLEMENT DE VIE

« Malheur ! écrivait saint Athanase à une jeune fille, malheur à la vierge qui ne s'assujettit pas à une règle. Elle est semblable à un vaisseau sans gouvernail, exposé sans cesse à se briser contre les écueils ; mais heureuse, au contraire, celle qui se soumet à une règle de conduite. Pareille à une vigne féconde, elle porte en son temps d'excellents fruits. » Rien de plus efficace, pour alimenter la piété, que des exercices réguliers ; et sans ces exercices, la dévotion la mieux affermie s'éteint, comme la lampe qui n'a plus d'huile pour alimenter sa flamme. Traçons donc aux vierges chrétiennes un petit règlement facile à observer, et très propre, si elles sont fidèles à le suivre, à les entretenir dans la grâce de Dieu et dans la ferveur spirituelle. Disons-leur brièvement ce qu'elles auront à faire chaque jour, chaque semaine, chaque mois, et enfin chaque année :

I. — *Chaque jour*, une enfant de Marie qui veut plaire à sa divine Mère :

1° Se lèvera à une heure réglée : la santé et l'esprit chrétien demandent d'ordinaire qu'on ne prenne pas plus de huit heures de repos.

A son réveil, le premier élan de son âme sera vers Dieu. Les noms de Jésus, Marie et Joseph seront les premiers sur ses lèvres : et elle offrira sa journée à Dieu (voir page 250).

2° Elle se revêtira avec diligence et modestie ; puis, à genoux, la tête profondément inclinée, elle demandera la bénédiction de la sainte Vierge en lui adressant une courte prière, l'*Ave Maria*, par exemple.

3° Elle récitera ensuite attentivement, respectueusement et avec ferveur, la prière du matin, et se pénétrera du sujet d'oraison qu'elle se sera choisi la veille.

4° Après avoir fait face, s'il est nécessaire, aux occupations les plus pressantes, elle se rendra à l'église ou se retirera dans un lieu solitaire et silencieux, et là fera oraison d'après la méthode indiquée plus haut (voir page 188).

Elle consacrera à ce saint exercice au moins dix minutes, et une demi-heure s'il est possible.

5° Avant de terminer l'oraison, elle fera l'examen de prévoyance, de la manière marquée plus bas, après la prière du matin (pag. 254), formant la résolution d'éviter surtout les fautes dans lesquelles elle tombe le plus fréquemment d'ordinaire, et de combattre son défaut dominant.

6° Elle ne se privera jamais, par sa négligence, du bonheur d'entendre la sainte messe, mais sera saintement empressée d'y assister, tous les jours s'il est possible.

7° Chaque jour elle fera la communion spirituelle.

8° Avant ses principales actions de la journée, quand elle entendra sonner l'heure, souvent, dans le cours de son travail, elle élèvera son âme à Dieu, répétant de cœur, sinon de bouche, les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, ou une autre courte prière.

9° Avant midi, elle se recueillera pendant quelques minutes pour compter les fautes commises dans la matinée, celles surtout qui sont le fruit amer du défaut dominant; elle en demandera pardon à Dieu et promettra de les éviter dans l'après-midi.

10° Au premier moment libre, après dîner, elle récitera son chapelet et consacrera, s'il se peut, un quart d'heure et même une demi-heure à la lecture spirituelle. Il est bon de ne pas renvoyer au soir tous ses exercices de piété, car souvent le soir on ne trouve pas le temps de les faire tous, alors on les omet en partie ou on les fait mal.

11° Il serait bon de se rendre à l'église dans l'après-midi pour y visiter le Saint-Sacrement et la sainte Vierge. Cette visite durerait quelques minutes ou un quart d'heure; on pourrait y lire utilement pendant ce temps l'ouvrage intitulé: *Visites au Saint-Sacrement, etc.*, par saint Liguori.

Quelle sainte pensée de réciter dans ces visites, ou dans un autre moment de la journée les six *Pater*, *Ave* et *Gloria* du scapulaire bleu en ayant d'avance l'intention d'appliquer aux âmes du Purgatoire les très nombreuses indulgences dont est enrichie cette pratique.

12° Le soir, une enfant de Marie fera la prière en famille, si elle le peut facilement. ELLE N'OMETTRA JAMAIS SON EXAMEN DE CONSCIENCE, saura s'imposer une petite pénitence pour chacune des fautes commises durant le jour, et s'appliquera surtout à produire des actes de contrition sincère et à former une ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir.

13° Puis elle lira le sujet d'oraison du lendemain, s'en pénétrera avec un religieux silence, et ira le plus tôt possible prendre son repos. La même paresse qui nous retient quelquefois au lit le matin nous entraîne souvent, si nous n'avons soin de la combattre, à veiller longtemps le soir, au détriment de la santé et de la dévotion.

14° Sa dernière action sera de se prosterner aux pieds de sa Mère du Ciel pour lui demander encore une fois sa bénédiction. Elle s'endormira en pressant sur son cœur ou sur ses lèvres un crucifix, une médaille ou une statue de la sainte Vierge.

II. — *Chaque semaine*, une enfant de Marie:

15° Récitera au moins une fois le saint Rosaire, c'est-à-dire trois fois le chapelet ordinaire.

16° Elle observera religieusement l'abstinence du vendredi et celle du samedi, si elle n'en est pas légitimement dispensée.

17° Elle consacrera le samedi à honorer sa divine Mère, par la confession, par la communion ou par d'autres œuvres de piété; surtout qu'elle n'omette pas en ce jour de renouveler à Marie la consécration d'elle-même.

18° Le dimanche, elle assistera à la messe, aux vêpres et aux instructions religieuses avec empressement et recueillement, n'ayant d'autre parure que celle de la modestie et de la simplicité. — Sur-

tout, en ce jour, elle évitera les mauvaises lectures, les fêtes, les divertissements dangereux, employant ses loisirs à visiter quelque compagne malade ou pauvre, à lire de bons livres, à catéchiser quelque petite fille ignorante.

19° Le vendredi ou un autre jour de la semaine, elle fera, s'il lui est possible, le Chemin de la Croix. Il n'est pas d'exercice de piété plus utile, ni plus enrichi d'indulgences.

III. — *Chaque mois.* 20° Elle s'approchera des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie *au moins une fois* Nous ne saurions même assez inviter nos lectrices à se confesser *tous les quinze jours*, pour communier *tous les huit jours*, si leur confesseur le juge bon (voir ce qui a été dit plus haut, p. 175). Elle évitera avec grand soin la négligence dans la préparation aux sacrements, et la tiédeur durant l'action de grâces qui doit toujours suivre la confession et la communion.

21° Le dernier dimanche de chaque mois sera consacré à la retraite du mois. Pendant cette journée, elle fera oraison et priera avec plus de ferveur, examinera très exactement les fautes commises durant le mois, s'en confessera le même jour ou le lendemain avec un repentir sincère et une résolution bien ferme de les éviter le mois suivant.

IV. — *Chaque année.* une enfant de Marie :

22° Fera une petite retraite, sous la direction de son confesseur ordinaire ou mieux d'un confesseur extraordinaire, auquel elle aura soin de faire une revue des fautes commises durant l'année.

23° Elle célébrera avec piété l'anniversaire de son baptême, de sa première communion, de sa confirmation, comme aussi la fête de sa patronne et de son Ange Gardien. En ces jours, elle s'approchera des sacrements.

24° Elle suivra à l'église ou fera en famille les exercices du mois de Marie.

25° Elle fera, si elle le peut, une modeste offrande à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ou du moins à celle de la Sainte-Enfance.

FAITES CELA, ET VOUS VIVREZ !

II

EXAMEN DE PRÉVOYANCE

Le matin, après la prière ou après l'oraison, recueillez-vous un instant. « Prévoyez, dit saint François de Sales, les affaires dont votre prudence doit s'occuper ce jour-là, les occasions que vous y aurez de glorifier Dieu, et les tentations que la colère ou la vanité, ou quelque autre passion pourraient vous y faire naître. Après cette inspection, préparez-vous par une sainte résolution à bien profiter de tous les moyens de servir Dieu et d'avancer votre perfection : au contraire, armez-vous de toute la fermeté de votre esprit pour éviter ou pour combattre et vaincre tout ce qui vous y fera quelque obstacle. Mais cette simple résolution ne suffit pas ; il faut la soutenir par la préparation des moyens que vous pourrez avoir de l'exécuter ; par exemple, si je prévois que je dois traiter de quelque affaire avec une personne que la colère enflamme

aisément, non-seulement je me précautionnerai du mieux que je pourrai pour ne pas l'offenser, mais afin de prévenir son humeur, je préparerai les manières de parler les plus douces et les plus honnêtes ; ou bien j'engagerai quelques personnes à s'y trouver avec moi. Si je prévois que j'aie à visiter quelques malades, j'en disposerai l'heure, toutes les circonstances, les manières les plus utiles de les consoler et les secours que je pourrai leur donner (1). »

Reconnaissez ensuite que vous ne pouvez rien sans la grâce, et demandez à Dieu la force d'exécuter vos bons désirs... « Cet exercice que vous devez faire le matin avant que de sortir de la chambre, s'il se peut, doit être vif et ardent, afin que la bénédiction de Dieu que vous y aurez obtenue se répande sur toute la journée ; mais je vous prie, Philothée, de ne l'omettre jamais (2). »

N. B. — Les jeunes personnes qui voudraient trouver à la fin de ce livre des prières et des exercices de dévotion très pratiques n'ont qu'à se procurer une autre édition plus petite et plus complète que celle-ci. Elles peuvent la demander à **M. l'abbé Berthier, la Salette par Corps**, *reliée 1,25.*

(1) Saint François de Sales.
(2) *Idem.*

TABLE DES MATIÈRES

Approbation 2
Déclaration de l'auteur 2
Dédicace 4
Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE : *Vertus de la Jeune Fille et de la Vierge chrétienne. — La Vertu* 9

VERTUS ENVERS DIEU :
I. La foi 14
II. Confiance et Espérance 22
III. Amour de Dieu 27
IV. La crainte du Seigneur 32

VERTUS ENVERS LES SUPÉRIEURS ET ENVERS LE PROCHAIN :
I. Amour et respect pour la sainte Eglise 40
II. Piété filiale 47
III. Dévouement et respect à l'égard des maîtres 53
IV. Charité 59
V. Zèle des âmes 66

VERTUS ENVERS SOI-MÊME :
I. L'Humilité 76
II. Mépris de la beauté extérieure 81
III. Simplicité dans les vêtements 86
IV. La Pureté 90
V. Amour du travail 99
VI. Vigilance et Garde des sens 106

SECONDE PARTIE : *Obstacles à surmonter* 112
I. La tentation 114
II. Le Monde 120
III. Les Compagnies dangereuses 125
IV. Liaisons à redouter 131
V. Visites et Sorties 135
VI. Spectacles 140
VII. Mauvaises lectures 145
VIII Négligence des parents 150

TROISIÈME PARTIE : *Moyens de salut* 156
I. Le Sacrement de Pénitence 156
II. La Confession générale 164
III. La Direction 167
IV. La Communion 172
V. La Prière 179
VI. L'Oraison 183
VII Méthode d'oraison 188
VIII Présence de Dieu 192
IX. La Lecture spirituelle 198
X. Sanctification des actions ordinaires 202
XI. La Dévotion à la sainte Vierge 206

Appendice I.

I. De la Vocation 217
II. Du Mariage 221
III. La virginité, son excellence 224
IV. Avantages de la virginité et du célibat 228
V. Quelques exemples sur ce sujet 234
VI. De la vie religieuse 240
VII. Excellence et avantages de cet état 244
Conclusion 250

Appendice II

I. Réglement de vie 252
II. Examen de prévoyance 254

Grenoble. — Imprimerie et Lithographie Joseph Baratier.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 01055567 9b
BERTHIER, J.
JEUNE FILLE ET LA VIER

CE BGT 2196
.B4J 1892
COO BERTHIER, J. JEUNE FILLE
ACC# 1C33629

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 04 07 22 04 5